

ÉDOUARD

ET

ARABELLE.

T. II.

ÉDOUARD

ET

ARABELLE,

OU

L'ÉLÈVE DE L'INFORTUNE ET DE L'AMOUR.

Ouvrage tiré des Mémoires secrets de deux familles anglaises,

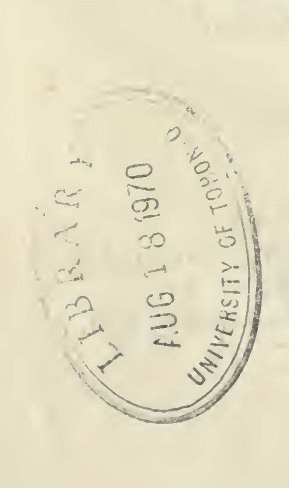
PAR M. DESFORGES.

Il est donc des mortels qui sont nés pour souffrir.
TOM-JONES à Londres, acte V, scène II.

TOME SECOND.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
Quai des Augustins, n° 49;
CORBET, LIBRAIRE, quai des Augustins, n° 61.

1822.


LIBRARY
AUG 18 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ÉDOUARD

ET

ARABELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Edouard et Arabelle.

UNE mère seule avec le cadavre de son fils, dont elle avait ignoré la mort, qu'elle croyait sauvé, qu'elle avait comblé de toutes les caresses maternelles dans la personne d'Edouard !

Oh ! plaignons, plaignons la malheureuse Augusta ; sa situation est affreuse ; laissons-la toute entière aux premiers transports de sa juste douleur ; laissons-la baigner sa momie de larmes bien natu-

relles, mais bien inutiles, qui ne la rendront point à la vie ; ne troublons pas son auguste désespoir, et suivons quelques autres personnages, sur lesquels cet événement imprévu appelle nécessairement un puissant intérêt.

Que devins-tu, pauvre Edouard, en quittant celle qui n'est plus ta mère ?

Que devins-tu, jeune et sensible Arabelle, en apprenant que tu n'avais plus de frère ?

Que feront ces enfans, élevés ensemble sous les noms les plus touchans de la nature ? que feront-ils des sentimens tendres qui se sont enracinés dans leurs âmes innocentes ?

La consternation s'est emparée de Wolney-Castle. Vous eussiez vu tous les habitans de cette maison, naguère si riante et si fortunée, errer dans les bois, dans les détours du parc immense, comme des ombres mornes et silencieuses, évitant de se rencontrer, de se joindre et de se parler : qu'auraient-ils pu se dire ?

Ainsi se passa le reste du jour désastreux qui avait si cruellement dévoilé un secret

faît pour être à jamais enseveli dans la tombe de William.

La nuit qui le suivit ne fit qu'ajouter son horreur à celle de l'affliction qui pesait sur tous les cœurs, dans ce triste séjour. Mistriss Cantwell, qui avait ordonné que personne ne se présentât devant elle, sans qu'elle sonnât, n'avait point donné le signal, depuis qu'elle s'était renfermée avec le simulacre de son fils : on était inquiet; mais on n'osait désobéir.

Annah, la fidèle Annah se tenait dans la pièce la plus voisine, prête à paraître au premier mouvement qu'elle entendrait dans l'appartement; elle y avait passé la nuit, et quoiqu'elle se fut mille et mille fois approchée de la porte, pour écouter; quoiqu'elle eût autant de fois regardé par la serrure pour découvrir ce qui se passait dans l'intérieur, elle n'avait rien vu, et quelques sanglots seulement avaient, de temps en temps, affligé son oreille.

Le mois de juin abrégeait alors les nuits et rappelait l'aurore six à sept heures au plus après le départ du soleil.

Edouard, que personne n'avait revu depuis qu'il avait eu la force d'apporter lui-même à mistriss Augusta le corps inanimé de celui qu'il avait suppléé neuf ans à son insu ; Edouard s'était enfoncé dans l'épaisseur des hautes futaïes du parc ; là, il avait passé le reste du jour et la nuit entière, seul, avec les plus douloureuses réflexions.

Machinalement il s'était replié, à la renaissance de l'aurore matinale, vers cette pièce d'eau, fameuse par le nid de tourterelles. Ce fut dans ce lieu, qui lui rappelait une foule de souvenirs, trop doux autrefois pour n'être pas maintenant bien amers, ce fut dans ce lieu qu'Edouard se laissant aller sur le gazon, fut forcé de céder à un sommeil provoqué par l'affaissement de l'esprit et la fatigue excessive du corps.

On croira sans peine que ce sommeil fut prodigieusement agité : les songes les plus pénibles le tourmentèrent ; son imagination en délire et enfiévrée de douleur, lui représentait comme réelles toutes les

chimères désastreuses qu'elle enfantait. Il se tournait, se retournait, se tordait convulsivement, et pourtant ne s'éveillait point.

Quel sommeil! dans les accès de son transport il s'écriait, il parlait avec véhémence, avec fureur, ou bien il s'attendrissait et fondait en larmes.

« Où suis-je? disait-il d'une voix sourde et comme étouffée; où suis-je et qui suis-je? Douze années de ma vie écoulées dans la paix, dans le bonheur! douze années de bonheur usurpé! Augusta, je n'étais point ton fils! Arabelle, je n'étais point ton frère.... — Oh! qui suis-je donc, mon Arabelle, qui suis-je, grands dieux! si je ne suis point ton frère? Quel est ce nom de William qui me fut donné, qui ne m'appartient pas; et si le nom de William ne m'appartient pas, quel sera mon nom sur la terre?. . . oh!. . . oh!. . . c'est trop. . . Arabelle. . .adieu. . .adieu. .. Arabelle. . . il faut te fuir. . . il faut mourir. . . . »

« Il faut vivre, ô mon frère! s'écrie une voix Angélique, au son de laquelle il se réveille en sursaut. » C'était la voix d'Ara-

belle, de la sensible Arabelle, qui, échappée à ses gouvernantes et le cherchant partout, dès le matin, l'avait enfin trouvé sur les bords du canal, dans l'état que nous venons de peindre.

Elle l'avait contemplé quelque temps au fort de sa crise, sans oser l'éveiller; mais le voyant enfin trop tourmenté, et jugeant qu'un semblable sommeil n'était point le repos, elle avait cru devoir le soustraire à ces déchirantes agitations, qui lui brisaient le cœur à elle-même.

Tendres enfans, quel entretien va suivre votre intéressante rencontre? oh! n'en perdons pas un mot.

EDOUARD (*sur son séant, une de ses mains appuyée sur le gazon, l'autre dans celles d'Arabelle*).

Que vois-je? suis-je bien éveillé? est-ce toi, ma sœur?... est-ce vous, Arabelle?...

ARABELLE (*pressant la main d'Edouard sur son cœur et comme à genoux devant lui, parce qu'il est à terre et qu'elle cherche à le soutenir*).

Arabelle ou ta sœur, c'est toujours moi, toujours ton amie, ton inséparable amie.

EDOUARD.

Inséparable !...

ARABELLE.

Oui, inséparable.

EDOUARD.

Vous ignorez donc?...

ARABELLE.

Je sais tout... écoute, William.

EDOUARD.

Je ne suis plus William.

ARABELLE.

Ecoute, mon ami.

EDOUARD.

Oh! je suis encore et serai toujours ton... votre ami.

ARABELLE.

Ton ami, tu voulais dire; et cela valait mieux. C'est le nom que je te donne; c'est le nom que j'ai pris pour moi, et je ne le quitterai plus. Ecoute, maintenant, mon ami.

J'entre dans ma neuvième année... je suis bien jeune, n'est-ce pas?

EDOUARD.

Je commence ma treizième, et je vois que le malheur est comme la mort. On peut mourir ou être malheureux à tout âge.

ARABELLE.

Mais à tout âge aussi l'on peut opposer la résignation à la mort et le courage aux malheurs (1).

EDOUARD.

Le courage, contre ceux qui vont fondre sur moi ? Arabelle, oh ma chère Arabelle ! ne voyez-vous donc pas qu'il faut nous quitter ?

ARABELLE.

Je ne vois pas cela du tout. Ma mère est sensible, mais raisonnable : elle verra bien que rien ne peut lui rendre un fils qui a cessé d'être, et le premier mouvement de douleur apaisé, elle aimera mieux le William supposé, mais vivant, que le William véritable, mais mort.

---

(1) Cette phrase est un peu forte à celui d'Arabelle ; mais qu'on veuille bien se rappeler son caractère et le nid de tourterelles.

EDOUARD.

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir même espérer ce que vous semblez croire. »

Ils entendirent du bruit près d'eux en ce moment, et se séparèrent pour quelques instans.

CHAPITRE II.

Edouard est congédié.

Pour quelques instans, sans doute; mais comment se rejoindront-ils, et qu'auront-ils à se dire alors? Suivons la série des faits.

Le bruit que nos jeunes gens avaient entendu, venait de l'approche d'Annah qui cherchait Edouard; celui-ci vint à sa rencontre, et la bonne Annah, portant sur son visage la trace récente de ses pleurs, lui dit que madame Cantwel le demandait.

« Que me veut cette respectable mère, si long-temps abusée? — Venez, vous l'apprendrez d'elle, car je l'ignore; tout ce

que je sais, c'est qu'après une nuit entière, passée dans les tourmens les plus terribles, mistriss Cantwell m'a sonnée vers le matin; j'étais impatientée de ne pas entendre ce signal; enfin je l'ai reçu; j'entre, je me présente avec timidité, et même une sorte d'effroi.

La malheureuse mère était sur une chaise longue, dans l'attitude du plus grand abattement, son enfant contre son cœur et enveloppé d'un de ses bras qui le tenait collé à son sein, son autre main étendue sur une petite table qui était à côté d'elle, et tenant encore la sonnette qui venait de m'appeler près d'elle.

Approchez, me dit-elle d'une voix faible, approchez sans crainte (elle me voyait toute tremblante); je m'approche: « Asseyez-vous; » je m'assieds...; un grand moment de silence... après lequel poussant un profond soupir: « Eh bien! Annah, dit-elle, la voilà donc détruite, à jamais détruite l'erreur dans laquelle on se plut, neuf ans, à m'entretenir; et vous, ma bonne Annah, vous avez pu aider à me tromper!»

—Madame.—Je vous pardonne ; on avait exigé de vous un silence et une discrétion dont vous voyez les tristes suites.—Madame.—Je ne vous en veux pas, mon enfant ; seulement je désire que vous me fassiez connaître quel est celui qui a joué si long-temps, près de moi, le rôle de mon véritable fils.—Hélas ! madame, il est encore bien plus innocent que moi, ce pauvre Edouard. — C'est Edouard qu'il se nomme ? — Oui, madame. — Et à qui appartient-il réellement ? car enfin ce jeune homme a sans doute une famille. — Je n'ai jamais bien su ce qu'il était, madame ; tout ce que je puis soupçonner, c'est qu'il pourrait fort bien être le fils de monsieur Jenkins. — Cela serait assez vraisemblable...... ; la tendresse que cet homme lui prodigue depuis qu'il l'a introduit en ce lieu... Faites-moi venir Edouard, je veux lui parler. »

A ces mots, je suis venue vous chercher, et nous allons voir. — « Que va-t-elle me dire, grands dieux ? — Que peut-elle vous dire qui vous alarme ou vous désoblige ?

si elle a été trompée, est-ce par vous? n'avez-vous pas cru bien fermement, jusqu'à ce jour, n'avoir d'autre mère qu'elle? — Ah dieux! si je l'ai cru? et qu'aurais-je donc pu croire? — Eh bien! soyez tranquille, vous allez l'entendre, et j'espère que vous n'aurez qu'à vous louer de cette entrevue.»

Edouard et Annah étaient arrivés, en conversant ainsi, jusqu'à l'appartement de mistriss Augusta, où ils entrèrent ensemble.

Le jeune homme frémit en voyant le misérable état où quinze ou seize heures de douleur l'avaient réduite. Il se tint à une distance très-grande de celle dont il ne pouvait être trop près un seul jour auparavant.

A son aspect, un tressaillement convulsif secoua violemment le corps faible et languissant de la déplorable mère; elle détourna les yeux du timide Edouard et se réfugia toute entière dans un embrassement donné à sa momie, qu'elle serra contre sa poitrine plus énergiquement que jamais; elle y resta quelques instans comme absorbée; elle était alors sur son lit, dont elle fit approcher Annah pour lui dire, à

voix basse, d'en tirer les rideaux, de manière à ce qu'elle ne put que parler à Edouard, et l'entendre sans le voir.

Annah obéit en soupirant, et mistriss Augusta prit la parole en ces termes :

« Ne m'en voulez point, Edouard, si j'interpose un voile entre vous et moi : croyez que je ne vous en veux point moi-même d'un événement qui n'est sans doute qu'un sujet d'étonnement pour vous comme pour moi ; j'ai désiré vous entretenir pour vous assurer que vous trouverez toujours en moi une amie au défaut d'une mère ; mais en même temps que le même toit ne peut plus nous couvrir.

Il me serait impossible de savoir près de moi, sans mourir de désespoir, celui que je nommai neuf ans mon fils et qui ne l'était point ; je souffre un tourment inconnu aux mères jusqu'à ce jour ; mais mon malheur ne me conduira point à l'injustice, et mes soins vous suivront partout où je pourrai savoir que vous existez : Annah, remettez à Edouard la cassette que vous voyez sur cette table... Adieu, Edouard,

voilà tout ce que j'avais à vous dire, séparons-nous; et s'il est vrai que monsieur Jenkins soit votre père, allez le retrouver en Ecosse, et qu'il apprenne de vous les malheurs dont il fut ici la cause. »

Edouard, suffoqué de douleur, sortit sans répondre un seul mot; quelques sanglots lui échappèrent; il les retint, de peur d'augmenter les chagrins d'Augusta; mais il fit signe à Annah qu'il ne voulait point de la cassette : cette bonne femme lui laissa faire quelques pas, avant de le suivre, et désobéissant à l'ordre généreux que lui donnait son nourrisson, elle s'empara du coffret, bien persuadée qu'un jour il serait d'une grande utilité à celui dont la délicatesse le refusait en ce moment.

Le malheureux jeune homme reprit machinalement le chemin du canal; il y retrouva la pensive Arabelle qui, pendant son absence, avait sérieusement causé avec elle-même.

A la vue d'Edouard, pâle, décoloré et se traînant avec effort, elle devina, en partie, ce qui venait de se passer. Quand il fut près

d'elle, il se laissa tomber sur le gazon, et couvrant ses yeux de ses deux mains, il s'abandonna à toute sa douleur et laissa s'échapper l'amer torrent des larmes qu'il avait retenues jusqu'à ce moment; des soupirs pressés, des sanglots déchirans, des exclamations de désespoir sortaient de sa poitrine oppressée et de sa bouche en convulsion.

L'être le plus insensible eût été pénétré de sa cruelle situation; quel effet dût-elle produire sur l'aimante et tendre Arabelle? Cette jeune innocente, conduite par une puissance surnaturelle à laquelle elle ne savait qu'obéir, sans chercher à se rendre raison de ce qu'elle éprouvait, s'était assise à côté de lui; elle avait soulevé la tête de l'infortuné et l'avait posée sur ses genoux; elle le couvrait de baisers; elle recueillait ses soupirs, elle buvait ses larmes, et, pressant son cœur palpitant d'une main délicate, elle lui adressait les plus touchantes consolations.

« O mon ami! lui disait-elle, en mêlant ses pleurs à ceux du jeune homme, oh! calme-

toi, calme-toi, je t'en conjure, si tu ne veux pas me voir mourir de ta douleur. — Oh! cher Arabelle! mon arrêt vient d'être prononcé, j'ai reçu l'ordre de quitter ces lieux. — Juste ciel! ma mère!.. — N'est plus la mienne, elle ne peut plus supporter ma vue; elle m'a invité à m'éloigner de sa présence. — Eh bien! je te suivrai. — Que dis-tu, Arabelle? mistriss Augusta n'est-elle pas assez à plaindre de n'avoir plus de fils? veux-tu lui enlever le seul bien, la seule consolation qui lui reste? laisse-lui sa fille; laisse-moi céder seul à mon malheureux destin; laisse-moi fuir, et oublie l'infortuné qui ne porta si délicieusement le nom de ton frère, que pour le perdre avec plus d'amertume; » et il s'enveloppa dans sa douleur.

CHAPITRE III.

Il n'y a plus d'enfans. — Terrible séparation.

Cependant Annah, après avoir mis en sûreté la cassette refusée par Edouard, était retournée auprès de mistriss Cantwell, dans le dessein de lui faire quelques observations sur l'état actuel du jeune homme.

Cette pauvre femme lui représenta que cet infortuné, exilé à l'âge de douze ans, de la maison qui fut pour lui jusqu'à ce moment l'asile paternel, allait se trouver seul sur la terre et dans une espèce de néant, surtout en l'absence de monsieur Jenkins ; qu'elle croyait bien que monsieur Jenkins était son père, mais qu'elle n'en était pas sûre, et encore moins du lieu où il pouvait être en Ecosse.

Conséquemment elle supplia mistriss Augusta d'accorder au faux William la permission d'attendre, à Volney-Castle, la

réponse à la lettre qu'il allait écrire à monsieur Jenkins, en Ecosse ; lettre qu'il adresserait, à tout hasard, chez le lord Arundell, puisque c'était là qu'il avait dit, en partant, qu'il allait se rendre.

Mistriss Cantwell, quoiqu'absorbée dans son noir chagrin, sentit la justesse de ces raisons, et dit à la bonne nourrice d'Edouard, qu'elle ne pouvait consentir à le laisser habiter le même lieu qu'elle, mais qu'il pouvait aller attendre la réponse de Jenkins, à sa maison de Lancastre, et qu'elle allait donner des ordres pour qu'il y fut convenablement reçu.

Annah lui ayant dit qu'elle comptait ne pas abandonner cet enfant malheureux, Augusta lui répondit que rien n'était plus naturel ; que si, malgré tous ses regrets, elle sentait la nécessité de ne plus voir ni la nourrice, ni le nourrisson, ses bienfaits ne manqueraient jamais ni à l'un, ni à l'autre, et qu'elle engageait Annah, de tout son pouvoir, à veiller sur ce jeune homme, qu'elle plaignait sincèrement et qu'elle ne haïrait jamais, quoiqu'il lui

fut désormais impossible de supporter sa vue.

Satisfaite et reconnaissante de ces assurances, Annah retourna auprès des deux enfans, qu'elle trouva livrés à la plus intéressante, comme à la plus vive douleur.

Elle leur fit part de la permission qu'elle venait d'obtenir de mistriss Cantwell, et pressa Edouard de partir, sans delai, pour Lancastre.

Mais elle ne connaissait pas encore ce sensible et généreux infortuné.

Qui ? moi ! s'écria-t-il, moi, retourner à Lancastre ! me retrouver seul, sans parens et sans nom, dans des lieux où j'eus un père, une mère et.... une sœur ? — Sans nom, dit Annah ; vous en avez un, vous vous nommez Edouard. — Je me nomme Edouard. — Oui, Edouard. — Oh ! mon cher Edouard, dit avec une tendre effusion la douce et gémissante Arabelle ; combien je vais aimer ce nom ! — Le malheureux qui le porte n'a plus le droit de vous intéresser, il n'est plus votre frère. — N'y a-t-il donc d'autre sentiment

sur la terre, que la tendresse fraternelle ? dit impétueusement et comme entraînée par une inspiration subite, la jeune Arabelle; les doux liens de l'amitié ne peuvent-ils remplacer les liens du sang ; et quand ma bouche enfantine annonça, par son premier sourire à ton aspect, que mon cœur était tout prêt à t'aimer, savais-je si tu étais mon frère ? savais-je ce que c'était qu'un frère ? Sois mon ami, cher Edouard, sois mon ami, et accepte la retraite qui t'est offerte à Lancastre, du moins jusqu'à la réponse de monsieur Jenkins, à la lettre que tu vas lui écrire en Ecosse.

Annah, la bonne Annah aura bien soin de toi; elle viendra, de temps en temps, me donner de tes nouvelles ; n'est-ce pas, ma bonne Annah ? — Certainement, ma belle enfant, mais en cachette ; car madame a déclaré qu'elle ne pourrait pas plus supporter ma vue que celle de notre innocent Edouard. — Eh bien ! écoutez ; il n'y a pas loin d'ici à Lancastre ; convenons que tous les trois jours, vous viendrez ici même, là, près de ce canal, vers

les neuf heures du matin ; vous entrerez par la petite porte de derrière du parc que j'aurai soin, moi-même, d'ouvrir; nous déjeûnerons ensemble, tout sera prêt; si Edouard conserve quelque souvenir de sa sœur Arabelle, devenue son amie, il vous chargera d'un petit mot pour elle, et.... et.... je.... je répondrai.... ; consens-tu, Edouard? — Oh! que se passe-t-il donc en moi, grand dieu! quel charme s'est attaché à tout ce que je viens d'entendre! c'est Arabelle, c'est la généreuse et sensible Arabelle qui ne dédaigne pas l'enfant abandonné et qui veut qu'on veille sur lui. — Eh! mon ami, de qui prendra-t-on soin, si ce n'est pas de ceux que tout abandonne? Ecoute bien, Edouard, écoute bien (j'aime déjà mieux ce nom d'Edouard que celui de William, qui n'était que celui d'un frère; je préfére le nom d'un ami); souviens-toi de tout ce que je te dois, et ne sois plus surpris de tout ce que je dis; mon âge semblait me défendre de sentimens aussi vifs que ceux que j'éprouve; mais songe que j'ai le double de mon âge,

songe Edouard, que depuis que j'ai pu bégayer une idée, j'ai presque reçue de toi l'idée même et la manière de l'exprimer ; souviens-toi que tu ne m'as jamais traitée en enfant, soit dans nos entretiens, soit dans les leçons que nous recevions des mêmes maîtres, soit dans nos jeux innocens ; tu avais toujours l'air de te mettre au-dessous de moi, pour m'encourager et m'aider à m'élever à ton niveau; il est donc tout simple que ma raison ait fait quelques efforts pour atteindre la tienne ; il est donc tout simple, quand j'ai une pensée ou un sentiment, que je me serve, pour les rendre, des mêmes termes dont tu m'as, sans le savoir, indiqué l'usage ; il est donc tout simple que je voie en toi un autre moi-même ; et cette idée est si profonde en moi, que je te jure, en ce moment, un attachement semblable à celui que j'ai pour mon existence ; en quelque temps, en quelque lieu, sous quelque nom que ce puisse être, je me voue à toi, je ne vois que toi, je ne veux que toi pour compagnon de ma vie; enfin, je suis toute Edouard:

veux-tu de même être tout Arabelle ? — Quel trouble, quel désordre prends-tu plaisir à porter dans mon âme ! Quelle dangereuse question ton bon cœur ose-t-il me faire ! Oui, sans doute, je suis et je serai à jamais tout Arabelle ; sans doute, je ne vivrai que d'Arabelle, je n'existerai et ne mourrai que pour cette adorable enfant qui m'éleva, bien long-temps avant l'âge, à la dignité d'être sentant et pensant (car, j'ai senti avant de penser) ; maintenant, je dois penser pour nous empêcher tous deux de trop sentir.

Ecoute à ton tour, bonne et bien-aimée Arabelle. Je puis me consacrer entièrement à toi ; je le puis, je le dois et je le veux ; mais j'ai un autre devoir à remplir, c'e t celui de t'engager à m'oublier, de te l'ordonner même, au nom de la délicatesse, de mon honneur et de ton bonheur à venir. Tu frémis, écoute moi. — Non, je n'écoute plus rien, tu brises mon cœur, et tu ne convaincras pas mon esprit. — Songe que je ne suis plus rien au monde.. — Je songe que je t'aime et que celui que

j'aime est quelque chose. —Je suis sans parens, sans famille, sans fortune, sans espoir. — Je te rendrai tout. — Tu ne le peux sans les plus grands sacrifices. — Aucun ne me coûtera; tu as ta délicatesse et j'ai la mienne, n'en parlons plus; pars pour Lancastre, puisqu'il le faut; Annah, je vous le recommande et je vous attends ici dans trois jours. Adieu, Edouard.

L'innocente amie se jeta, en sanglottant, dans les bras de l'inconsolable Edouard; jamais séparation ne fut plus déchirante; il fallut qu'Annah les détachât avec violence, du sein l'un de l'autre. Arabelle disparut enfin, elle rentra dans le château... et une voiture préparée par l'ordre de mistriss Cantwell, conduisit Edouard et sa nourrice à Lancastre.

CHAPITRE IV.

Rien de plus naturel de part et d'autre.

Le lecteur, qu'intéresse peut-être le sort de nos deux chers enfans, a déjà lu, sans doute, dans leurs jeunes cœurs. Il y

a surpris l'amour sous le voile de l'amitié fraternelle, et n'est pas fâché de l'événement, tout triste qu'il est, qui invite à l'espoir de les voir unis un jour par des nœuds plus doux encore que ceux de la fraternité.

Mais ce secret, qu'il ne nous a pas été très-difficile de pénétrer, en est encore un pour eux-mêmes; Edouard ne tardera pas à le connaître; plus âgé de quatre ans qu'Arabelle, Edouard ne pourra bientôt plus se dissimuler la nature du sentiment qui lui parle pour elle; en sera-t-il plus heureux?

Nous craignons beaucoup le contraire; ce jeune homme est né généreux, il ne tardera pas à mesurer la distance qu'il suppose entre Arabelle et lui, puisqu'il ignore sa naissance et qu'il ne peut plus se regarder que comme un malheureux orphelin. On lui a bien fait entendre que Jenkins était son père, qu'on le croyait, du moins; mais en réfléchissant sur sa conduite envers lui (et à douze ans déjà bien passés, un enfant tel qu'Edouard était fort en état de

réfléchir) ; en rassemblant ses idées, il ne pouvait guère concevoir comment un père aurait cédé son enfant ; c'était tout ce qu'aurait pu faire un homme dans la détresse, qui aurait voulu sauver son fils de sa propre infortune.

D'ailleurs, monsieur Cantwell paraissait dans la confidence de la supposition de l'enfant ; tout cela lui confirmait qu'il n'appartenait point à monsieur Jenkins, et qu'il ne tenait à rien sur la terre.

Le désespoir alors s'emparait de lui et lui inspirait les plus funestes résolutions ; il voulait s'éloigner, aller courir le monde, chercher les aventures ; se faire une destinée, ou mourir.

« Hélas ! se disait-il douloureusement, qnand même je serais le fils de monsieur Jenkins, en aurais-je plus le droit de prétendre à la divine Arabelle ? car, il n'est plus temps de me faire illusion sur mes sentimens, je vois clairement, aujourd'hui, que c'est de l'amour que j'ai, que j'eus toujours pour elle ; non, quelque tendre que soit l'amitié fraternelle, elle n'ap-

proche pas de cette ardeur dont je me sentais secrètement brûler près de cette adorable sœur ; c'est l'amour le plus vif qu'elle m'inspire , ce sera le plus fidèle , mais en même temps le plus malheureux.

Quand je devrais le jour à monsieur Jenkins (ce que rien ne m'invite à croire) , j'aurais un père ; mais , aurais-je un nom ? aurais-je une fortune digne d'Arabelle ? Ah ! mourons , mourons loin d'elle ; fuyons , et qu'elle ignore à jamais la destinée du malheureux Edouard ; si cette destinée cruelle lui était un jour connue , elle lui accorderait peut-être une larme , et le déplorable , l'obscur Edouard ne vaut pas une larme d'Arabelle.

Ainsi se désespérait l'infortuné jeune homme. Arrivé à Lancastre , il écrivit à monsieur Jenkins , chez le lord Arundell , en Ecosse ; il cédait , en s'adressant à lui aux instances d'Annah , autant qu'à sa propre raison , qui lui disait qu'en effet , le seul être qui pût lui donner quelques renseignemens sur son existence , était celui qui , depuis sa naissance, avait conduit tous ses pas dans le chemin de la vie. La

lettre fut faite avec soin et contenait les détails indispensables. Annah la mit à la poste ; nous en verrons un jour le résultat.

Cependant, cette première opération faite, Edouard se retrouvant seul à Lancastre, dans cette maison qu'il avait habitée si long-temps, d'une manière si différente de celle où il s'y trouvait maintenant ; accablé des plus doux souvenirs, cherchant partout dans ce séjour, devenu pour lui un désert, tous les objets qui le lui rendaient si cher autrefois, n'en trouvant pas un, ne rencontrant leur image dans son cœur que pour le déchirer, ne pouvant se souffrir dans tous les lieux où il les avait vus et où son œil les demandait en vain, le sensible Edouard tomba dans une si profonde mélancolie, qu'Annah ne tarda pas à s'en alarmer.

Le troisième jour, fidèle à sa promesse, la bonne nourrice dit à Edouard qu'elle attendait un mot de lui, pour le porter à Arabelle, suivant leur convention.

« Dites-lui que je me meurs, ma chère Annah ; je n'ai pas besoin de lui écrire pour

l'en persuader. En m'éloignant d'elle, je me suis éloigné de la vie, et comme rien ne peut me rapprocher de l'une, rien ne pourra me rendre l'autre. »

Il dit ce peu de mots d'un ton si pénétré, si douloureusement mélancolique, que le cœur de la pauvre Annah en fut brisé. Elle le prit dans ses bras, versa un torrent de larmes amères, et le conjura de vivre au moins jusqu'à son retour.

« Je n'attenterai point à ma vie, dit languissamment Edouard; je n'en aurai pas besoin; dites seulement à l'adorable Arabelle qu'elle ne se fâche point contre moi, si je quitte un lieu où je la retrouve toujours, sans la rencontrer jamais. C'est bien assez qu'elle soit inséparable de mon cœur, sans que mes yeux la demandent sans cesse et ne puissent l'obtenir. — Ne me donnez-vous pas un baiser pour elle ? »

Edouard se précipite dans les bras d'Annah, la serre étroitement contre son cœur, l'embrasse tendrement à plusieurs reprises, en baignant son visage de larmes, puis se détachant d'elle et se reculant avec une

espèce d'effroi : « Grands dieux ! s'écria-t-il, Annah, ma chère Annah ! par pitié, par grâce n'allez pas instruire Arabelle de mon audacieux délire ! — Je ferai ma commission comme je le dois, dit Annah en souriant, et sans attendre davantage, elle se mit en route pour Wolney-Castle.

Tandis qu'Edouard ne pensait, par délicatesse, qu'à la nécessité de s'éloigner d'Arabelle, Arabelle ne songeait, par instinct d'amour, qu'à le rapprocher d'elle, et ses moyens de huit ans, bien plus forts en apparence que son âge, ne tarderont pas à donner le dernier coup de pinceau au caractère vraiment étonnant de notre jeune héroïne.

Laissons arriver Annah : elle ne se fera pas attendre. Son attachement pour Arabelle, son amour sans bornes (celui d'une nourrice) pour Edouard, tout nous garantit qu'elle ne s'amusera guère en route : en effet, elle est arrivée.

Arabelle était à la petite porte du parc, le cœur palpitant, incertaine si Annah sentirait le besoin qu'elle avait de la voir.

Le déjeûner était prêt depuis long-temps ; et les huit ans d'Arabelle commençaient à s'impatienter ; de grands murmures accusaient la paresseuse Annah, quand elle s'offrit aux yeux de notre inquiète amie.... (amie, c'est le beau nom, comme on sait).

« Enfin, vous voilà, ma bonne ! — Eh ! mon dieu oui, me voilà, bien fatiguée et... bien triste. — Fatiguée, bonne Annah ! reposez-vous... mais... bien triste... expliquez-vous. — Il faut, avant tout, que je m'acquitte d'une commission, oh !... bien importante et... bien douce. — Quelle est cette commission ? — De vous embrasser de toutes mes forces pour... — Pour qui, ma bonne Annah ? — Vous pâlissez ; vous rougissez ; vos lèvres tremblent ; votre cœur bat... Ah ! ne vous dit-il pas d'où vous vient ce baiser... fraternel ? — Il t'a chargée de m'embrasser, ma chère Annah ? Oh ! tiens, rends-lui son baiser, que je garde pourtant ; rends-le lui avec usure. »

Et la charmante enfant, l'adorable innocente se mit à dévorer les joues fraîches d'Annah (qui n'avait guère que trente-deux

à trente-trois ans) et lui donna mille et mille baisers pour celui qu'elle venait de recevoir.

CHAPITRE V.

Entretien qui aura des suites.

CES premiers et doux transports un peu calmés, la conversation commença à prendre une tournure plus sérieuse.

Annah répéta, sans oublier un seul mot, tout ce que la douleur et le désespoir avait arraché à la bouche d'Edouard. Il ne faut pas demander l'effet de ce récit sur Arabelle : la bouche avait été l'interprète du cœur.

« Il voudrait me fuir, sous le prétexte qu'il ne vaut pas une de mes larmes ! disait en en versant abondamment cette charmante amie de notre infortuné... Ah ! il ne sait donc pas que je ne vis que pour en répandre depuis qu'il n'habite plus le séjour témoin des jeux de notre enfance !

Il dit qu'il ne peut se souffrir à Lancastre, dans la maison où il fut si long-temps mon

frère ; je conçois cela : moi-même je me déplais mortellement ici, depuis que je ne l'y vois plus. Le voilà, ma chère Annah, le voilà cet endroit du canal où il tomba pour me procurer une petite jouissance : les voilà ces deux arbres dont les rameaux se réunissaient pour recevoir le nid de tourterelles. J'y passe une partie de mes jours depuis qu'il s'est exilé de Wolney-Castle, et je me désole en ne l'y trouvant plus, et, sûre de ne plus l'y trouver, j'y reviens encore.

Oh ! ma bonne Annah ! il est bien malheureux, quand on a été élevé ensemble, quand on a respiré, dès le berceau, l'air de la tendresse et d'une affection mutuelle, il est bien malheureux de se voir aussi cruellement séparés. »

Et la chère enfant cachait ses larmes, étouffait ses sanglots dans le sein d'Annah, qui pleurait et sanglottait avec elle.

« A-t-il écrit à monsieur Jenkins ? — Oui, mademoiselle. — Lui propose-t-il d'aller le rejoindre en Ecosse ? — Il ne lui propose rien ; il lui rend seulement un

compte exact de tout ce qui s'est passé ici. — Ah ! tant mieux ; pourvu que monsieur Jenkins n'aille pas l'appeler près de lui. — Que vous importe, puisque vous ne devez plus vous voir. — Ne plus nous voir !... Juste ciel ! qui te l'a dit ? Comment, cruelle Annah ! comment avez-vous le courage de dire à l'amie d'Edouard qu'elle ne doit plus le revoir ! — Pardon, chère Arabelle, mais... — Mais quoi, voyons ? Ecoutez-moi, Annah... je n'ai que huit ans, bien passés il est vrai ; j'avance dans ma neuvième année ; mais souvenez-vous bien que dans mille ans, si j'existais encore, je ne sentirais pas, je n'aimerais pas plus fortement qu'à présent, et que je ne penserais ni n'agirais autrement que je pense et que je vais agir. Si vous me regardez comme une enfant ou comme un être ordinaire, vous vous trompez : je ne suis ni l'un ni l'autre. On m'a vue me jeter au milieu de ce canal pour sauver Edouard, et cela dans un âge qui semblait n'être pas susceptible d'une telle fermeté, d'un semblable courage... Eh bien ! croyez, Annah, croyez qu'il n'est

point de dangers que je ne brave pour lui. Croyez que celle qui donna cette preuve de tendresse à un simple frère, est capable d'en donner bien d'autres à un ami.. oui, à un ami.

Edouard, bon, sensible, doux, généreux et délicat Edouard, oui tu seras éternellement mon ami; je ne vis que pour toi, je ne vis que par toi; c'est toi que je vois le jour dans ces retraites solitaires; c'est toi que je retrouve la nuit dans mes songes: Edouard, cher Edouard, je suis bien simple, bien ingénue, mais je commence à croire que ce n'est pas un si grand malheur que tu ne sois plus mon frère... — Voilà précisément, mademoiselle, ce que dit souvent Edouard; ce n'est pas le nom de frère qu'il regrette, c'est l'éloignement qui le désespère. — Que ce funeste éloignement ne soit pas immense du moins, et que nous soyons le plus près possible l'un de l'autre. J'y ai pensé, ma chère Annah, et voici ce que j'imagine, d'après la répugnance d'Edouard pour rester dans notre maison de Lancastre.

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver dans cette ville une petite maison un peu solitaire (car il aimera peut-être la solitude)?—Oh! il n'aimera que cela, je vous en réponds.— Si vous trouviez cette petite maison. — Elle est toute trouvée, mademoiselle, vous m'y faites penser; ce ne sera pas dans la ville de Lancastre même, mais à une petite distance de Lancastre et de Wolney-Castle. La petite maison dont je parle est placée juste entre la ville et ce château.—Mais, c'est charmant, ma bonne Annah; mais c'est charmant. Eh quelle est cette maison? — C'est celle où il fut apporté par M. Jenkins quelques heures après sa naissance; c'est celle où je lui ai donné mon lait, et où je l'ai élevé pendant trois années, jusqu'au moment où monsieur Cantwell, votre digne père, a cru devoir l'adopter; c'est en un mot la petite maison de campagne de M. Jenkins, qui m'en a laissée maîtresse à son départ.—Elle est jolie la maison?—Oh! charmante... un corps-de-logis très-commode, très-bien distribué, mais qui demande à être meublé

à neuf. — Oh ! ma chère amie, je m'en charge, ou pour mieux dire je vous en charge. Grâce au ciel et à la bonté de mes parens, toute jeune que je suis, je ne laisse pas que d'être bien riche, et j'espère bien que toutes mes petites épargnes seront employées à rendre l'habitation et le sort de mon ami Edouard aussi agréables que faire se pourra. Vous serez ma trésorière et mon intendante, n'est-ce pas ma bonne Annah ? — Charmante et généreuse enfant ! oui, oui je serai, je ferai tout ce que vous voudrez; mais il ne faudra pas qu'Edouard sache... — Oh ! j'allais vous le dire, ma bonne ; il est fier, Edouard ; il ne voudrait pas accepter, même de sa sœur, la moindre chose qui pût peser à sa délicatesse. — Oh ! vous avez bien raison ; croiriez-vous qu'il voulait refuser une cassette que madame votre mère m'a ordonné de prendre pour lui ; il m'avait même fait signe de ne pas l'emporter, mais je l'ai prise sans qu'il s'en aperçut, et elle est entre mes mains. — Et vous avez bien fait de la prendre. — Sûrement que j'ai bien fait, pour deux très

bonnes raisons : la première, c'est qu'un refus était un manque de respect pour madame ; la seconde, c'est que cette cassette peut être un jour très-utile au jeune homme. — Et savez-vous ce qu'elle contient ? — Non ; je l'ai mise en lieu de sûreté ; mais je ne l'ai pas encore ouverte. — Eh bien ! n'y touchez pas, ma chère ; gardez-la pour des occasions importantes. Moi, je trouverai le moyen de rendre à Edouard une partie de ce qu'il a perdu : son éducation est commencée et de la manière la plus satisfaisante. Le cheval, les armes, le dessin, les langues, les mathématiques, en un mot les sciences et les arts sont des objets d'utilité ou d'agrément, pour lesquels il a montré les plus heureuses dispositions. A son âge il est déjà fort dans toutes ces parties de l'instruction qui convient à son sexe. Ce serait grand dommage qu'un cours d'études si intéressantes fut interrompu. — Et cependant je ne vois pas comment... — Je vous le dirai, ma bonne, ma chère Annah ! vous aimez bien notre Edouard, n'est-ce pas ? — Hélas ! ma chère demoi-

selle, c'est mon sein qui l'a nourri; je ne lui connais plus de mère, mais je lui reste; et si l'on est mère de l'enfant auquel on a donné son lait, à coup sûr Edouard en a une bien tendre en moi. —Bon; déjeûnons ma bonne.

CHAPITRE VI.

Projets d'éducation.

Après un léger repas frugalement pris sous un berceau voisin, où les soins d'Arabelle l'avaient préparé, et qu'Annah, un peu fatiguée, trouva excellent, la jeune amie et la bonne nourrice d'Edouard renouèrent l'entretien.

« La maison dont vous me parliez à l'instant est donc bien jolie, dit Arabelle? — Tout-à-fait; il y a tout ce qu'on peut désirer à la campagne; un charmant jardin qui fournit des fleurs, des fruits, des légumes de toute espèce; il est orné de belles et sombres allées, de berceaux frais et impénétrables au soleil. La maison est entourée

d'un bois épais, où le gibier abonde, et dont la profonde solitude ne pourra manquer de plaire à mon sensible nourrisson.

Monsieur Jenkins, homme très-intelligent, a trouvé, non loin de cette retraite isolée, une source d'eau vive et excellente; il l'a détournée, lui a creusé un petit canal, par lequel elle se rend dans le jardin. L'eau, après s'être distribuée en un grand nombre de petites rigoles qui servent a entretenir la fraîcheur et à arroser les plantes, se réunit dans un assez grand bassin au milieu du jardin, et ce bassin, qui a un jet d'eau qu'on fait jouer à volonté, est rempli de très-bon poisson; c'est un charmant séjour: et quand l'intérieur de la maison, dont les meubles sont un peu délabrés, sera arrangé, je vous jure qu'il n'y a pas de grand seigneur qui ne fut flatté d'avoir un aussi joli ermitage. — Eh bien! ma chère, il faut ne pas perdre un instant et y mettre sur-le-champ les ouvriers. Les réparations seront-elles longues à faire? — Une huitaine de jours suffira. — Bon; tenez ma bonne, voilà toujours cent gui-

nées. — Eh ! mon dieu, mademoiselle, eh c'est de quoi meubler un palais ; il ne faut pas la quart de cette somme. — Prenez, prenez toujours ; le reste servira à d'autres usages. Il est essensiel qu'Edouard ne manque de rien, et je suis en état de fournir à tout. Comme vous pourriez être surprise de me voir si riche à mon âge, vous allez savoir mon secret : apprenez que mon père m'a d'abord assigné une forte pension pour mes ajustemens, mes menus plaisirs, et que ma tendre maman y ajoute encore mille cadeaux. Je suis un enfant gâté, telle que vous me voyez, et vous avez bien souvent pu vous en apercevoir. Je dépense très-peu pour ma toilette ; je n'ai pas l'ombre de la coquetterie : de belles étoffes, une noble simplicité, une extrême propreté, voilà ce que j'aime et ce que je compte aimer toujours. Je ne me ruine donc pas en colifichets, en folles parures, et toutes les belles dames bien pomponnées, qui viennent fréquemment au château, sont forcées de convenir que je suis toujours très-décemment et très-convenablement mise.

Ajoutez à cela que je suis l'unique héritière d'une bonne tante, extrêmement riche, qui m'a laissé tout son bien en mourant. C'est monsieur Palmer, l'intendant de mon père, un honnête homme qui mérite toute notre confiance, c'est lui qui reçoit mes revenus, qui est le dépositaire de mes fonds, et qui a ordre de mes parens de ne me rien refuser de ce que je pourrais lui demander.

Je ne l'importune pas souvent; grâce à la bienfaisance des généreux auteurs de mes jours, il n'y a point d'infortunés dans ces environs. De ce côté là mon digne père et ma tendre mère ne m'ont presque rien laissé à ajouter à ce qu'ils font eux-mêmes. Ainsi, ma bonne amie, vous voyez bien que je suis très à mon aise, et que vous devez être tranquille sur le sort de notre Edouard. Laissez, laissez-moi faire, allez, je veux qu'il soit heureux, notre Edouard: je n'aurai pas toujours que huit ans, et je compte bien, puisqu'il n'est plus mon frère... enfin... j'ai mon projet, et si ce que je pense..., mais n'allez pas lui répéter

ce que je vous dis-là, ma bonne, oh ! je vous en prie bien fort au moins. — Soyez tranquille, ma belle enfant ; d'abord vous ne m'avez rien dit de bien clair. — Non ; ah ! tant mieux... je croyais que j'avais dit presque tout ce que je pense. — Eh quand cela serait, pouvez-vous croire que la pauvre Annah vous en ferait repentir ; ah ! jamais, jamais... elle aime trop ses chers enfans, pour... — Ses chers enfans ! oui, c'est cela... Oh ma bonne Annah ! aimez bien vos chers enfans. — Plus que moi-même ; vivre et mourir pour eux, voilà le vœu de la pauvre Annah. »

Et Arabelle et cette digne nourrice se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et mêlèrent les plus tendres larmes à leurs embrassemens.

« Ah çà, dit Arabelle en essuyant ses beaux yeux noirs, voyons la tournure que nous prendrons pour vaincre la fierté d'Edouard : j'ai peur que cela ne soit pas très-facile. — J'en tremble aussi. — Il faudra mentir d'abord ; oh ! nous ne pouvons pas nous en dispenser, et cela n'est pas très-

beau de mentir, n'est-ce pas, ma bonne ? —Ecoutez; sûrement cela n'est pas beau; mais il y a mensonge et mensonge; il y a des mensonges coupables et il y en a d'innocens; je ne crois pas que ceux-là soient défendus. Il y en a même qu'on appelle officieux, c'est-à-dire, qu'on fait pour un bien, et ceux-là je crois qu'ils sont permis, peut-être même ordonnés.

Par exemple, Edouard n'était pas William, votre malheureux frère. On m'a prescrit de dire que c'était lui, pour empêcher la mère de mourir avec l'enfant. C'était un mensonge, mais ce mensonge sauvait les jours de celle de qui vous tenez les vôtres. Eh bien ! je l'ai fait le mensonge, et il a long-temps réussi; sans lui vous ne seriez pas au monde, vous, toute bonne et toute aimable Arabelle. Ce n'est pas ma faute à moi, si on bâtit des tombeaux, si on conserve des corps morts, et si tout cela se découvre. . . c'est fâcheux. . . mais je ne crois pas avoir eu tort de faire le mensonge qu'on m'avait commandé, parce que c'était pour un bien. — (La bonne

Annah était femme et nourrice, elle jasait un peu.)

C'est pour un bien aussi que nous en allons faire un, dit naïvement Arabelle ; mais lequel ferons-nous ? voilà ce qui est embarrassant. — Chut... il me vient une idée. — Voyons. — Si j'épiais le moment où viendra la réponse de monsieur Jenkins, nous prendrions sa lettre ; on en ferait une autre, par laquelle il ordonnerait à Edouard... — De faire tout ce que je veux qu'il fasse, dit vivement la jeune amie ; et voici ce que je veux qu'il fasse : qu'il conserve tous ses maîtres. Monsieur Jenkins aura l'air de se mêler de cela, et vous, ma bonne, vous paraîtrez chargée par lui de les satisfaire. — Fort bien ; cela est praticable : mais avant tout, il faudra savoir ce que contiendra la véritable lettre de monsieur Jenkins, afin de pouvoir nous régler là-dessus. — Cela est tout simple ; allons, sans adieu, ma chère Annah. Vous allez vous occuper tout de suite de faire arranger la maison. — Oui, belle enfant. — A son insu, il faut le surprendre. —

Volontiers. — Ah ! attendez, il faut que je lui écrive un mot, quoiqu'il n'ait pas écrit lui-même. Je reviens dans la minute. . . attendez-moi là. »

Elle partit légère comme l'oiseau du bocage, et revint peu de temps après, avec une lettre qu'elle remit à la nourrice, qui promit de revenir dans trois jours.

Arabelle, restée seule, se mit à égarer son imagination ardente dans le labyrinthe d'un avenir de sa composition.

Il nous serait impossible de la suivre dans tous ses détours, de saisir le fil de tous ses petits plans, qui se croisaient, se heurtaient, se réunissaient, pour s'entre-choquer et se repousser encore. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'Edouard était le seul but de toutes ses pensées.

CHAPITRE VII.

Edouard, élève de l'amour.

Annah revient à Lancastre, après avoir donné un coup-d'œil, en passant, à la petite maison qui se trouvait sur son chemin.

Elle en avait toujours la clef avec elle, parce que monsieur Jenkins, à son départ pour l'Ecosse, l'en ayant laissée maîtresse, comme on l'a dit, elle en avait toujours eu le plus grand soin.

Elle prit ses dimensions pour tout ce qu'il y avait à faire ; et pour ne plus revenir sur ces minces détails, il suffira au lecteur de savoir qu'en moins de huit jours, tout fut arrangé, payé, et la maison en état de recevoir Edouard.

Cependant, Annah, dès le soir même de son retour à la ville, lui avait rendu la lettre d'Arabelle ; elle était fort courte, la voici :

« Je sais de vos nouvelles, mon ami :
» vous voulez me fuir, et cela n'est pas
» bien ; renoncez à ce projet, ou...je re-
» noncerais à la vie... ; arrangez-vous, je
» ne vous ai pas fait assez de mal, quand
» je fus votre sœur, pour que vous ayez
» l'envie d'en faire à votre amie, à votre
» éternelle amie.

» ARABELLE C. »

P. S. « Faites bien tout ce qu'Annah
» vous dira; c'est votre nourrice, c'est une

» mère pour vous, en attendant que le ciel
» vous nomme la véritable ; et si cela peut
» être de quelque poids auprès de vous,
» je l'aime et je lui donne toute ma con-
» fiance. Adieu Edouard. »

Edouard se résigna ; il trouva doux d'obéir, en tout, à la *sœur* devenue *amie*.

Il quitta Lancastre pour aller habiter la maisonnette de Jenkins ; on en avait fait un séjour enchanté ; partout un chiffre s'offrait à ses yeux ; c'était un A entrelacé avec un E. Il parvint, en fort peu de jours, à se souffrir dans ce lieu dont il ignorait la véritable distance du château de Volney ; oh ! s'il l'avait connue..., peut-être... ; mais il ne le savait pas.

Cependant, la réponse de Jenkins ne venait point encore. Edouard vit un jour arriver un jokey, conduisant un très-beau cheval et monté sur un autre qui avait aussi quelque prix ; le jokey les remit à Edouard, en l'assurant que c'était mistriss Cantwell qui les lui envoyait tous deux, à sa nouvelle demeure qu'on lui avait indiquée; il fallut se contenter de cela, gar-

der les chevaux et le jokey lui-même, qui assura qu'il avait ordre de rester. Annah sut bientôt le loger, elle était dans la confidence.

Une autre fois il reçut une caisse de livres, de la musique, des dessins, des pastels, des crayons, des couleurs, des pinceaux, des vélins, des ivoires, des toiles; tout cela passait sur le compte de mistriss Cantwell, et le bon Edouard disait, en pleurant : *Elle est toujours ma mère.*

Il nous est bien permis d'observer qu'en pensant à la mère, dont les bienfaits prétendus le pénétraient de reconnaissance, il pensaient un peu à la fille, dont le souvenir l'embrasait d'amour.

Ce ne sera sûrement pas sans quelqu'intérêt qu'on jettera un coeup-d'œil sur nos deux jeunes héros; leur situation est vraiment neuve.

Elevés ensemble, comme frère et sœur, froissés tout à coup par un événement aussi étrange qu'imprévu, entre l'amitié fraternelle, qui ne doit plus exister, et un autre sentiment, qui peut lui succéder sans

crime, ils sont tellement joués par les circonstances, que n'étant plus ouvertement frère et sœur, ils ne peuvent être ouvertement amis, encore moins amans.

Cette situation a quelque chose de pénible et serait même insupportable, si un doux rayon d'espoir ne perçait pas l'atmosphère obscur de leur avenir.

Ils sont pourtant cruellement loin encore de voir se dissoudre la désastreuse vapeur interposée entr'eux et le bonheur.

Mais, continuons notre récit, et voyons comment le sort s'y prendra pour les accabler un peu moins; voyons comment il secondera la tant aimable Arabelle dans ses grands projets d'éducation, sur son tant doux ami Edouard.

Le nom de sa mère la servit à merveille dans les commencemens. Quand il voulait faire des observations sur les bienfaits, sans cesse renaissans, de mistriss Cantwell, et qu'il avait l'air, ou de douter qu'ils vinssent d'elle, ou de balancer à les accepter, il trouvait Annah dans son chemin.

Cette bonne nourrice, avec un cœur

honnête, et la simple logique du bon sens, parvenait à lui faire comprendre que mistriss Cantwell pouvait bien ne plus consentir à le voir, et n'en avait plus la force, puisqu'il n'était plus son fils ; mais qu'elle était trop sensible et trop juste pour le punir de sa longue erreur, puisqu'il en était la victime comme elle, et non pas la cause ; qu'il était même dans les principes de cette digne femme, de chercher à le dédommager du nom, du rang et de l'heureuse perspective évanouie pour lui, par tous les soins, tous les secours de la protection la plus active et la plus décidée ; que rien ne devait être refusé, venant d'une main si respectable, et qu'il devait profiter, avec reconnaissanee, de toutes les douceurs dont on l'environnait, du moins jusqu'à l'arrivée de la réponse de monsieur Jenkins, ou son retour à lui-même.

On sent bien que l'éloquence d'Annah, et la précision de ses argumens, ne lui appartenaient pas entièrement ; mais elle était intelligente et secondait, par un babil assez sage, les excellentes intentions de sa commettante.

Les maîtres de toute espèce, qui avaient ébauché l'éducation d'Edouard, et dont Arabelle continuait à prendre elle-même les leçons, furent engagés à se rendre à la maisonnette, pour achever d'instruire le jeune homme, chacun dans sa partie.

Mistriss Cantwell fut toujours le prête-nom; et comme depuis la douloureuse découverte de la momie, elle était extrêmement peu communicative, c'était monsieur Palmer qui, dirigé par la volonté d'Arabelle, et discret à toute épreuve, avait le district de toutes les dépenses dont Edouard était l'objet.

Le bon jeune homme, après quelques premières questions, dont on arrangea les réponses d'une manière satisfaisante, se livra plus que jamais à toutes les études et à tous les exercices qui devaient développer à la fois sa force et sa grâce, au physique; son cœur et son esprit, au moral.

Tous les trois jours, la fidèle Annah courait à son rendez-vous de Volney-Castle; mais à l'insu d'Edouard, à qui Arabelle n'écrivait plus, malgré toute

l'envie qu'elle en avait : mais elle n'en apprenait pas moins avec le plaisir le plus vif, que son jeune ami ne pensait qu'à elle, et ne cherchait les succès dans tout ce qu'on lui enseignait, que pour se rendre digne d'avoir été quelque temps le frère d'Arabelle.

Telles étaient ses expressions, que rendait bien exactement la bonne Annah, à l'amie enchantée. De pareils sentimens dans Edouard la fortifiaient dans ses projets pour l'avenir; projets sur lesquels nous ne tiendrons pas plus long-temps en suspens le lecteur, qui, sans doute, les devine.

Arabelle, dans sa neuvième année, ne pouvait pas ignorer qu'il existait entre les deux sexes un nœud très-intime et bien sacré, qu'on nommait le mariage ; sans savoir en quoi consistait l'union des époux, elle savait que cette union existait, et celle de ses parens lui avait prouvé, par un exemple bien respectable, que c'était la plus douce de toutes.

Eh bien ! c'était cette union sainte et indissoluble qu'elle se proposait de former un jour avec Edouard : c'était son futur.

époux qu'elle se donnait la satisfaction d'élever elle-même ; et certes, jamais idée ne fut plus aimable et plus riante. Hélas! la pauvre enfant ne prévoyait pas le sort que l'hymen lui préparait; mais n'anticipons point, et suivons l'ordre des événemens.

CHAPITRE VIII.

La petite Boîte.

Et Jenkins ne répondait point ; Edouard écrivit quatre ou cinq lettres encore ; même silence. L'inquiétude commença ses ravages dans le cœur reconnaissant du jeune homme, et après une vaine attente de six mois, il prit la résolution de se dérober à son asile champêtre et de se rendre en Ecosse, chez milord Arundell.

Il allait un matin partir clandestinement ; il laissait une lettre adressée à mistris Cantwell, dans laquelle il la suppliait de lui pardonner l'audace qu'il avait de lui écrire (car elle était censée le lui avoir fait défendre); mais surtout d'excuser

son départ secret, qu'il motivait sur l'incertitude du sort de celui qui passait pour son père, dans l'opinion de quelques personnes.

Il promettait un prompt retour et une reconnaissance éternelle.

Cette lettre devait être trouvée sur sa table, après son départ. Il allait en effet s'éloigner de Wolney-Castle, lorsqu'un étranger se présente et lui remet une petite boîte de la part de M. Jenkins. « De monsieur Jenkins, s'écrie Edouard! — De monsieur Jenkins, s'écrie Annah, qui avait conduit le messager vers le jeune homme? — De lui-même. -Le verrons-nous bientôt? — Lisez, vous le saurez. » Puis il partit sur-le-champ, prétextant beaucoup d'affaires pressées à Lancastre, à Londres, etc...; en effet, on ne le revit plus.... de longtemps du moins.

La petite boîte portait, en latin, ces mots écrits sur son couvercle :

Solus aperiat et legat Eduardus.
Qu'Edouard seul ouvre et lise.

L'impatiente Annah voulait contenter sa curiosité; Edouard la réprime avec dou-

cœur, et lui dit : que quelques mots de la main de monsieur Jenkins, tracés sur la boîte, dans une langue qu'elle ne sait pas, lui prescrivent de prendre seul connaissance de ce qu'elle contient ; il lui promet qu'il ne lui laissera rien ignorer de ce qu'il pourra lui confier, sans désobéir à celui qu'elle croit son père.

Annah se retire et laisse le jeune homme en liberté d'ouvrir la petite boîte, qui était bien liée, bien ficelée, bien cachetée, et semblait annoncer, par toutes ces précautions, qu'elle renfermait un grand mystère.

C'en était un bien important, en effet ; mais il devait rester tel pour Edouard ; il allait voir et sentir, sans comprendre ; il allait trouver matière à réfléchir, sans aucun moyen de deviner : ouvrons la boîte avec lui.

Une lettre se présente la première, et sur le couvert, Edouard lut, ou pour mieux dire, distingua ces lettres.

« A. l. e. a., a. d. 13. n. à. l. e. 172... d l. w. a. et. d. l. n. a. e. a. m. o. e. v. d. m. e. a. m. p. l. a. c. d. d. l. a. »

Il vit au-dessous :

« Que ces lettres énigmatiques soient
» précieusement conservées, un jour on
» les expliquera ; c'est à elles que tient
» le sort de celui auquel cette boîte doit
» être remise. »

Il ouvrit ensuite la missive elle-même ; voici sa teneur :

« Je ne m'attendais guère, mon cher
» Edouard (puisqu'il faut enfin vous ren-
» dre votre nom), à la terrible catastro-
» phe qui a renversé tous mes projets, ou
» pour mieux dire, qui en a reculé l'exé-
» cution.

» J'ai reçu vos lettres bien tard ; le ca-
» chet en a été respecté par milord Arun-
» dell ; il me les a remises à mon retour
» d'un grand voyage qu'il m'avait invité à
» faire dans ses immenses possessions d'E-
» cosse ; c'est un brave et digne seigneur,
» que vous verrez peut-être un jour, et
» que je vous recommande d'aimer, même
» sans le connaître ; vous saurez pourquoi,
» tôt ou tard.

» O mon aimable enfant ! je ne sais quand
» il me sera permis d'aller vous embrasser

» ou de vous appeler auprès de moi, en
» Ecosse; je m'occupe sérieusement de
» vous dans ce pays, qui me retiendra
» peut-être encore trois ans.

» En attendant, profitez des bienfaits
» de la généreuse et infortunée mistriss
» Cantwell, ils ne doivent point vous faire
» rougir, et j'applaudis autant à votre re-
» connaissance, qu'à ses procédés envers
» vous; un jour, peut-être, vous pourrez
» vous acquitter avec elle.

» Vous me demandez, cher enfant, si
» j'ai le bonheur d'être votre père; ah!
» s'il suffisait d'en avoir la tendresse..; mais
» non, je ne suis que votre ami, votre bien
» véritable ami, et... votre père..., il vous
» connaîtra un jour..., un jour..., vous le
» connaîtrez...; contentez-vous de savoir
» que vous êtes dignes l'un de l'autre.

» Surtout, mon enfant, que l'adorable
» Arabelle soit constamment l'objet de
» votre respectueuse reconnaissance et
» même de votre entier attachement; vous
» fûtes élevés ensemble, vous pouvez
» n'être pas destinés à une éternelle sé-

» paration. Je ne puis, moi, vous en dire
» davantage en ce moment.

» La bonne Annah, qui me fait écrire
» (à votre insu, sans doute), m'annonce
» que vous faites les plus grands progrès
» dans tout ce que vous entreprenez; je
» n'en doutais pas; je ne veux ni ne dois
» vous donner de l'amour-propre; mais
» je vous crois fait pour atteindre en tout,
» en talens, en sciences, et surtout en
» vertus, le degré de perfection possible
» et permis à l'homme.

» Adieu, mon cher Edouard, tâchez de
» vous plaire dans mon petit ermitage.
» Annah me mande qu'elle l'a fait arran-
» ger; j'approuve tout, et vous pouvez
» vous croire chez vous.

» Je vous embrasse, cher enfant, avec
» tous les sentimens du plus tendre père.

» SALOMON JENKINS. »

De Chanrie, en Ecosse, ce.... septembre 173...

Il y avait un post-scriptum dans un papier séparé, qui était attaché par un petit ruban à la lettre qu'on vient de lire.

P. S. « Il vous est enjoint, sous les
» peines les plus rigoureuses, de ne ja-

» mais révéler le secret que contient la
» boîte que vous allez trouver au fond
» de celle-ci; un ordre émané de moi
» (qui cette fois, seulement, me per-
» mettrai d'ordonner à Edouard), ou
» l'approche seule de LA MORT, au dé-
» faut de mon ordre, pourront vous
» donner le droit de confier cette boîte
» et les précieux trésors qu'elle contient.
» Adieu mon enfant. »

Edouard trouve en effet, bien empaquetée, bien revêtue de plusieurs enveloppes, une autre boîte qu'il débarrasse, avec un certain frémissement, de tout ce qui l'entourait.

C'était une superbe boîte d'or.......; c'était cette boîte dont Jenkins avait parlé et qu'il avait fait voir à monsieur Cantwell, quand ce dernier adopta si généreusement Edouard.

Deux portraits, qu'on eût pris pour ceux de deux divinités, de deux êtres fabuleux, ornaient le dessus et le dessous de ce bijou magnifique.

Mais quel fut le saisissement d'Edouard

lorsque, jetant un œil plein d'une ardente curiosité sur le portrait qui représentait un homme, il crut reconnaître ses propres traits ! ... la boîte pensa échapper de ses mains...., il fut sur le point de tomber lui-même en défaillance....; quelque chose d'inexplicable, une voix intérieure sembla lui crier, au fond du cœur : « C'est l'image de ton père. »

Le portrait de la femme le plongea dans une douce mélancolie et dans une incertitude pénible; il souffrait et il jouissait tout ensemble, et toutes ses idées, toutes ses réflexions se réunissaient à cette question vraiment touchante : « Sont-ce là les auteurs de mes jours ? »

CHAPITRE IX.

Le Nègre.

Il était tout à son extase, il ne pouvait détourner les yeux de ces images qui déjà s'étaient fixées pour jamais dans son cœur, lorsqu'un assez grand bruit vint le rendre

à lui-même. Il n'eut que le temps de serrer précipitamment la boîte. C'était Annah qui venait savoir ce que contenait la lettre de Jenkins.

Edouard lui en lut ce qu'il crut devoir lui confier, et quand il fut aux articles des bienfaits de mistriss Cantwell et de l'attachement absolu qu'il devait avoir pour Arabelle, la bonne femme se jeta dans ses bras, l'accabla de caresses, en répétant avec une expression de joie presque convulsive: Oh oui! aimez-la bien cette belle enfant: aimez-la bien et n'aimez qu'elle... si vous saviez! Bon monsieur Jenkins!... C'est un bien digne homme que monsieur Jenkins, n'est-il pas vrai, mon cher Edouard? — Oui sans doute, ma chère Annah; mais il n'est point mon père, comme vous l'aviez cru. — Il n'est point votre père! — Sa lettre m'en assure. — Vrai dieu! est-il bien possible? et qu'est-ce qu'il vous est donc? — Il est mon ami; et quand on a le malheur de ne point connaître son père, on doit s'estimer bien heureux d'avoir un tel ami pour en tenir lieu. — Oh! oui, vous

avez bien raison ! mais j'aurais mis ma main au feu que monsieur Jenkins... enfin il n'est que votre ami ; n'en parlons plus... et...vous marque-t-il d'aller le rejoindre en Ecosse ? — Je viens, ma chère Annah, de vous lire l'article par lequel il me recommande de profiter de l'éducation qu'on veut bien me donner jusqu'à son retour, qu'il fixe dans trois ans à peu près, et il veut que je ne quitte pas ce séjour, en me priant de m'y regarder comme chez moi. —Trois ans, s'écrie Annah enchantée ; oh ! nous avons du temps pour tout. »

Et la voilà partie en courant de toutes ses forces. Edouard la voit s'éloigner avec quelque plaisir ; ses questions redoublées auraient fini par l'embarrasser beaucoup. Comme il était de très-bonne heure, et qu'il était en habit de voyage, il monta à cheval, après avoir déchiré la lettre écrite à mistriss Cantwell, devenue inutile, puisqu'il restait. Il s'enfonça dans la forêt qui environnait la maison de Jenkins, pour se livrer à ses réflexions et... à son amour.

Il n'avait pas voulu que son jokey

l'accompagnât, il errait seul au gré de son cheval, dans les routes sinueuses du bois, quand tout à coup des cris perçans se font entendre à quelque distance de lui. Soudain, sans consulter autre chose que son cœur et son humanité, il vole à l'endroit que lui indiquaient les cris. Quel spectacle s'offre à ses regards épouvantés ! un nègre hideux entraînait une jeune fille demi-morte, dans l'épaisseur de la forêt. A l'aspect d'Edouard, le monstre quitte sa proie et s'enfuit à travers les broussailles.

Edouard ne s'acharna point à le poursuivre, et courut à celle que le misérable destinait sans doute à un sacrifice quelconque, celui l'honneur ou celui de la vie.

Que devint-il, grands dieux ! en reconnaissant Arabelle . . . . Arabelle évanouie, étendue sans mouvement sur les ronces et les épines, dont la forêt était hérissée.

Il se pécipite à bas de son cheval... il s'élance vers sa bien-aimée, la soulève dans ses bras tremblans et cherche à retrouver en elle quelque signe d'existence... efforts inutiles ! son âme avait fui pour un mo-

ment, chassée par la plus mortelle frayeur.

L'inconsolable Edouard l'appelle, elle n'entend pas; il entr'ouvre ses paupières; la prunelle s'est retirée sous son voile; la mort semble avoir dit au bel œil d'Arabelle, qu'il ne verrait plus le jour... quel désespoir! quelle situation déchirante!

Edouard ne survivra pas à son amie. Il va mourir, si rien ne parvient a la ranimer... dans cette crise épouvantable, il se permet de chercher sur le corps immobile d'Arabelle, la trace de quelque blessure; il n'en trouve aucune à travers ses vêtemens, et ne pousse pas plus loin un examen qui fut devenu trop indiscret.

Non, Arabelle n'est point blessée. La frayeur seule a suspendu l'usage de ses facultés.

Mais qui les lui rendra?

Edouard s'était assis, et soutenait, sur ses genoux, la tête flottante de son adorable et malheureuse amie. Il appelait le ciel et la terre à son secours, et le ciel et la terre gardaient un morne silence.

Tout à coup le bruit des cors, les aboie-

mens des chiens se font entendre. Edouard dépose doucement sur une touffe de feuillage son précieux fardeau, et se met en marche du côté d'où partait ce bruit de chasse. Son cheval, qu'il avait repris en un clin-d'œil, le dirige vers la troupe qu'il reconnaît.

C'étaient les gens d'Arabelle qui, ce matin là même, ayant voulu chasser, avaient porté leurs pas du côté de la maison de Jenkins, dans un espoir qu'on devinera sans peine. Elle s'était insensiblement écartée du gros de la chasse, et avait été rencontrée par le nègre, que la troupe avait saisi dans sa fuite, et ramenait pieds et poings liés.

Edouard avertit ces braves gens du danger de leur maîtresse, et les conduisit près d'elle. On la trouva dans le moment où elle revenait à la vie. Son œil, en s'ouvrant, se porta sur Edouard.... un soupir lui échappa. « O mon ami, dit-elle d'une voix faible, qu'il m'est doux de vous devoir mon salut ; sans vous la malheureuse Arabelle n'existerait plus ».

Puis, portant ses yeux çà et là, et rencontrant l'infâme nègre, qui allait être son

bourreau sans l'arrivée imprévue d'Edouard, « Oh dieux ! grands dieux, s'écria-t-elle, c'est ce monstre... vous avez eu le bonheur de vous en emparer... mes amis... mes amis... ne le quittez pas... ne le perdez pas de vue... c'est le plus affreux des..»

Elle fut si violemment émue en ce moment, qu'il lui fut impossible d'achever, et elle allait retomber dans sa douloureuse faiblesse, lorsque la bonne Annah, qui passait pour aller à Wolney, vint se joindre au groupe très-inquiet qui environnait Arabelle, Edouard et le nègre, dont la contenance déterminée semblait défier tous ceux qui le tenaient enchaîné.

On tînt conseil pour savoir ce qu'on ferait de ce scélérat. Il fut décidé qu'on le traînerait dans les prisons de Lancastre, et qu'on le livrerait à toute la rigueur des lois. Cet arrêté allait avoir sa pleine et entière exécution, lorsqu'Arabelle demanda si l'on pourrait le tirer des mains de la justice, quand une fois il y serait. On lui répondit que non, et que la justice aurait son cours.

Alors cette adorable enfant ressemblant

toutes ses forces et tout son courage, dit avec plus de fermeté que son âge et son état actuel ne le comportaient : « Mes amis, je vous assure que je suis convaincue de la scélératesse de cet homme (que je ne connais pas, et qui me voulait beaucoup de mal, d'après les horribles blasphèmes qui sont sortis de sa bouche infâme).

Mais le livrer irrévocablement aux lois, est une démarche qui répugne à mon cœur. Je vais vous faire une proposition, et peut-être vous conviendra-t-elle ?

Conduisez ce misérable dans le château de mon père, à Wolney-Castle, et qu'il y soit gardé à vue ; là, nous le ferons interroger par les lords et juges de paix du voisinage, qui, tous, sont nos amis. Le lord Cantwell, mon oncle, est juge de paix de Wolney-Castle, en l'absence de mon père (ici le nègre frissonna) ; il comparaître devant lui, et si l'on peut le sauver on le sauvera; si non, il sera toujours temps de le livrer aux tribunaux. »

Cette proposition fut agréée, et ceux qui observaient avec soin et sagacité, s'ap-

perçurent que la figure du nègre donnait involontairement des signes d'une terreur qu'il s'efforçait de concentrer, en apprenant sa destination.

Edouard n'eut qu'un moment pour dire bien timidement à Arabelle combien il s'estimait heureux d'avoir pu la sauver d'une effroyable catastrophe. Elle lui serra la main ; leurs yeux se rencontrèrent ; une larme vint border leur paupière, *et les deux jeunes amis* se séparèrent.

CHAPITRE X.

Quel était le nègre.

SOUPÇONNE-T-ON quel pouvait être ce nègre perfide et barbare ? non, sans doute; l'imagination la plus active est loin de pouvoir atteindre le scélérat, et de soulever un coin du voile qui le couvre : attendons un moment, nous allons bientôt le connaître,

Bien lié, bien garotté, il est conduit à Wolney-Castle et déposé dans les prisons du château. On écrit sans délai au lord Cant-

well ; il arrive : le coupable est amené devant lui; l'âme du lord éprouve à son aspect une commotion, un bouleversement inconcevables. Il interroge ; point de réponse : il réitère ses questions ; silence absolu.

Cependant, le lord allait ordonner, pour forcer le coupable à parler, qu'on employât les moyens indiqués pas les lois. Il allait subir la question, lorsqu'il fait signe qu'on lui donne de quoi écrire.

Le juge le permet ; le nègre écrit, et le lord lit ce qui suit ;

« Qu'on me conduise dans la chambre à
» côté ; qu'on me donne du vinaigre, et
» qu'on m'y laisse un moment seul. Je ne
» veux point essayer de fuir. Quand il en
» sera temps, je frapperai à la porte, et
» mon juge entrera, sans être accompa-
» gné ; alors il connaîtra le criminel, et
» saura de sa bouche tout ce qu'il désire
» d'apprendre. »

P. S. « Il y va du plus grand intérêt pour
» lord Cantwell. »

Le lord, fort étonné des demandes de cet homme, croit pourtant devoir y acquiescer.

Il fait examiner avec soin la chambre désignée, pour s'assurer qu'il n'y a point d'issue. Ensuite il y fait entrer le coupable, lui fait donner le vinaigre qu'il désire, mais en assez petite quantité pour qu'il ne puisse pas s'en faire un moyen de destruction ; puis il l'enferme, pose une garde suffisante à la porte et attend l'événement, en causant avec ceux qui l'environnent, de la singularité de cette aventure.

Arabelle ne pouvait se dispenser d'assister à cet interrogatoire, parce qu'étant l'objet du délit, sa déposition devenait nécessaire. Son oncle obtint d'elle un court récit de ce qui s'était passé.

« Ce matin, dit-elle, la beauté du temps m'a invitée à prendre le divertissement de la chasse ; la fraîcheur et le silence des bois m'appellent sous leur ombrage. Je quitte mes compagnons : j'attache mon cheval à un arbre et je m'enfonce dans les sentiers solitaires de la forêt.

J'y promenais mes innocentes rêveries, lorsque j'entends quelque bruit derrière moi. Je tourne la tête ; je vois ce détestable

nègre qui s'élance sur moi, comme le vautour sur la colombe, et qui me dit d'un ton farouche :

« N'es-tu pas la fille de Georges Cantwell? — Que t'importe, scélérat, lui dis-je d'une voix plus ferme que celle de la frayeur (quoique je fusse très-épouvantée). — Il suffit, dit le monstre, cette réponse m'éclaire ; tu es Arabelle. — Eh bien! que veux-tu de moi ?—Tu vas le voir. »

A ces mots, il me saisit, et malgré mes efforts pour m'échapper de ses mains, il m'entraîne dans l'épaisseur du bois ; je remplis l'air de mes cris. « Tu as beau crier, me dit en blasphémant le monstre féroce ; fille de Cantwell, tu périras comme... ; » il allait ajouter quelque chose ; Edouard a paru ; vous savez le reste. Edouard! dit milord Cantwell ? quel est cet Edouard? »

Cette question était motivée par l'ignorance du lord, sur tout ce qui s'était passé à Wolney-Castle, depuis la démolition du tombeau. Il venait très-rarement voir sa belle-sœur, et sans l'événement du nègre, on aurait attendu long-temps encore sa visite.

Plusieurs raisons le tenaient éloigné de sa famille. D'abord, son goût pour la dissipation et les plaisirs de la ville n'avait fait que s'accroître avec l'âge (car milord Cantwell approchait de la soixantaine). Ensuite il était un peu retenu par la petite honte de se montrer devant une famille qui jouissait des revenus de presque toutes les possessions dont il n'avait que les titres ; d'après cela sa liaison avec la branche cadette des Cantwell, n'était pas bien étroite.

Arabelle, interdite en entendant son oncle dire : « Quel est cet Edouard ? » ne savait que répondre : ce nom lui était échappé, parce qu'elle ne pensait qu'à celui qui le portait. Elle fut tirée d'embarras par le signal que le nègre avait promis de donner, quand il serait temps que son juge entrât dans la chambre où il avait demandé d'être mis.

Milord Cantwell fait ouvrir la porte et s'introduit seul dans cette chambre ; il n'y voit personne ; il cherche de tous côtés ; rien ne s'offre à sa vue ; il élève la voix et dit : « Où est donc ce malheureux ? se

serait-il soustrait, par la fuite, à l'échafaud qui l'attend? — Non, répond une voix trop connue du lord Cantwell; au contraire, il va s'y livrer sous son propre nom, sous ses véritables traits, si vous avez le courage de l'y faire conduire. »

A ces mots un homme s'élance du fond d'une armoire, dont il avait pris la clef en-dedans, et cet homme n'était plus un noir, c'était un blanc, dont l'aspect pensa faire perdre connaissance au lord Cantwell... c'était sir James, son exécrable fils.

Le monstre s'aperçoit de l'extrême agitation de son père; il le voit chanceler et veut le soutenir : « Misérable ! s'écrie le lord en reprenant sa force et repoussant le scélérat, c'est encore toi que la colère du ciel me renvoie, chargé d'un nouveau crime! Infortuné que je suis... me voilà père et juge... que faire? — Votre devoir de juge; vous savez bien que vous n'êtes plus père. — Je sais que j'ai dû désirer de ne plus l'être; je sais que tu m'as forcé d'en détester le nom; mais crois-tu, monstre, qu'il me soit aussi facile qu'à toi d'étouffer tous les

sentimens de la nature? — Quand vous avez fait venir un notaire pour me rayer de votre famille, ces sentimens parlaient donc bien bas; ils étaient donc bien étouffés, puisque vous m'avez proscrit, sans les entendre. — Exécrable assassin! que méritait ton crime?—Mon crime fut le vôtre. — Malheureux! qu'oses-tu dire? — Ce qu'il m'est aisé, trop aisé de prouver, si vous me permettez de m'expliquer. — Parle. — Vous ne me connaissez qu'un crime; je vais vous en apprendre quelques autres, en vous répétant que vous en êtes le seul coupable. — Achève, misérable insensé. —Souvenez-vous que je vais parler avec la plus grande franchise: je n'ai plus rien à dissimuler. A peine âgé de trente ans, j'ai parcouru la carrière des forfaits dans toute son étendue, et je n'attends plus que le juste supplice qui leur est réservé: écoutez-moi.

Fils unique de milord Cantwell, par conséquent d'une des maisons les plus distinguées de l'Angleterre par le rang et les richesses, je caressai, dès l'enfance, la

douce idée de paraître un jour avantageusement sur la scène du monde. J'étais né avec un caractère ardent et ambitieux, et en avançant en âge je me sentis dévoré de la soif de l'or, comme de celle des grandeurs.

Bientôt je vis, par votre conduite, que jamais je ne pourrais satisfaire ni l'une, ni l'autre. Vos dissipations outrées absorbèrent bientôt la majeure partie de mon héritage, et ce ne fut pas sans une extrême douleur que je vis passer tous les revenus de nos domaines entre les mains d'un frère, votre cadet et bien plus sage que vous, qui fûtes réduit à vous contenter des titres vains et inutiles de presque toutes les possessions de la famille.

N'est-ce pas votre faute si la rage alors s'empara de mon cœur? J'étais arrivé à l'âge de vingt ans, avec le désespoir de voir jamais se réaliser les brillantes jouissances que naturellement j'avais dû me promettre.

Apprenez, maintenant, tous les projets que votre inconduite inexcusable enfanta dans ma tête égarée par le renversement

absolu de ma félicité future. Mais armez-vous de courage pour m'entendre.

Je calculai que tout espoir m'était interdit si mon oncle Cantwell, devenu propriétaire de tous nos biens, avait ou conservait de la postérité. Alors je formai le dessein de me défaire de son fils unique, et je l'exécutai. — C'est-à-dire, misérable, que tu crus l'exécuter; mais le ciel l'a sauvé de tes coups; tu t'es trompé. — On vous a trompé vous-même. William ne vit plus; c'est lui que j'ai tué. — Que me dis-tu? — La vérité. »

CHAPITRE XI.

Digne fin d'un grand coupable.

« Quoi, le jeune homme élevé par mon frère, sous le nom de William? — Etait un enfant supposé. — D'où le sais-tu? — La chose est publique dans le château; ma tante a retrouvé son véritable fils dans un tombeau qui semblait ne faire qu'un des ornemens du parc, et le faux William,

dont j'ai appris que le vrai nom est Edouard, a été congédié. — Edouard ! c'est le nom de celui par qui ma nièce Arabelle dit qu'elle a été sauvée. — Edouard ! ô rage ! ô destinée !.. et le monstre se tut un moment.

Puis, reprenant la parole avec audace : « Achevons mon récit, dit-il, puisque je l'ai commencé. Après avoir été chassé de votre présence, je cherchai Débora, la nourrice de William ; je la trouvai dans ce même bois où Arabelle allait devenir ma victime, sans ce désastreux Edouard ; Débora fut immolée. Un certain Jenkins, que l'on croit ici le père d'Edouard, passa par cet endroit et me blessa de deux coups de pistolet ; ma maudite étoile voulut que j'en réchappasse. Mon oncle Cantwell apprit tout ce nouveau désordre ; ce Jenkins voulait me livrer à la justice, et certainement j'aurais péri sous le fer de la loi. Mon oncle obtint qu'il se tairait, à condition que je partirais pour Surinam. Je m'embarquai, en effet, mais en route je complottai contre le capitaine, avec quelques mécontens du

navire ; nous le tuâmes, nous changeâmes de destination ; nous fîmes sept ans le métier de corsaires, et nous nous rendîmes à la Jamaïque avec une riche cargaison que nous vendîmes en peu de temps avec beaucoup d'avantage. Je laissai repartir mes compagnons, et j'allai hardiment m'installer dans les habitations de mon oncle Cantwell, où je me fis reconnaître en me disant son neveu et envoyé par lui pour régir ses possessions.

Il est certain que j'aurais fait là une très-brillante fortune ; mais je fus trahi par un vieux nègre qui avait l'inspection sur les autres ; il écrivit à mon oncle, qui ne tarda pas à arriver à la Jamaïque ; sa présence inattendue fut un coup de foudre pour moi.

Il commença, sans vouloir m'entendre, par me faire mettre aux fers, et il fit bien, car je n'aurais eu à lui dire que des mensonges dont il n'aurait pas été la dupe.

Enfin, au bout de quelque temps, ayant tout préparé pour m'éloigner de la Jamaïque, il me fit venir, m'accabla des

plus sanglans reproches, me fit lier et garotter de manière à ce que tout mouvement me fut impossible, et dans cet état me fit porter, en m'accompagnant lui-même, sur un navire dont il entretint long-temps le capitaine en secret, et dès qu'il fut parti, nous mîmes à la voile:

Je fus très-sévèrement traité dans cette traversée; j'ignorais où l'on me conduisait, lorsque notre navire fut attaqué par un corsaire et fut pris après une assez longue et très-courageuse résistance.

Trouvé àbord, dans l'état d'esclavage où j'étais, il ne me fut pas difficile d'attendrir les vainqueurs sur mon malheureux sort; on m'ôta mes chaînes et l'on me débarqua sur les côtes de Bretagne. Le corsaire était de cette province. Mon oncle ne m'avait point fait fouiller; mon porte-feuille était encore assez riche en bons billets de banque; j'en négociai ce qu'il m'en fallait; je repassai en Angleterre et ne manquai pas de revenir dans ces cantons.

Mais, voulant m'introduire dans Wolney-Castle et craignant d'y être reconnu, je

mis en usage une drogue que j'avais connue à la Jamaïque et qui se trouve aisément chez tous les pharmaciens. Par le moyen de cette drogue, on se donne la couleur des habitans du Sénégal, et par le secours du vinaigre, on reprend sa couleur naturelle.

Une fois travesti en nègre, je rôdai autour du château; je parlai à quelques domestiques, en leur faisant entendre que j'aurais quelqu'envie d'offrir mes services à la dame du château; comme j'avais de l'argent, je leur donnai des collations fréquentes dans la meilleure taverne du village voisin de Wolney-Castle; par ce moyen, je ne tardai pas à savoir tout ce que je voulais apprendre.

On me raconta la fatale histoire du tombeau; on m'apprit que ma tante avait une jeune fille de neuf ans, belle comme un ange et si formée, qu'elle paraissait bien plus que son âge; je sus qu'elle aimait la chasse et je me réglai là-dessus.

J'ai dit que je n'avais plus rien à dissimuler, je tiendrai parole. Mon projet était de commencer par m'emparer de tous ses charmes par la violence et de la tueren-

suite. — Monstre abominable ! — Je vous répète que tous mes crimes viennent de vous; si vous vous fussiez conduit en homme sage, en père sensible et juste ; si vous n'aviez pas dilapidé, desséché la fortune de votre fils. — Misérable, tu m'aurais assassiné pour en jouir plutôt, je te connais maintenant assez pour en être sûr. — Je ne sais pas trop ce que j'aurais fait. Revenons, je n'ai plus que deux mots à dire ; je fus averti de la partie de chasse d'aujourd'hui ; je m'arrangeai en conséquence, le tout était de trouver Arabelle seule ; j'ignore dans quel dessein elle s'enfonça dans l'épaisseur du bois ; tout ce què je sais, c'est qu'elle parut m'avoir deviné et vint, comme d'elle-même, se livrer entre mes mains ; mon triomphe n'était pas douteux, j'allais réussir dans mon double projet, lorsque cet Edouard, que l'enfer confonde, m'a forcé d'abandonner ma proie. »

Le lord Cantwell, effrayé, confondu de ce qu'il venait d'entendre et de l'infernal sang-froid du monstre qui venait de parler,

pouvait à peine respirer et ne savait à quoi se résoudre.

Qu'on ne croie pas que la tendresse paternelle élevât encore sa voix dans son cœur déchiré ; l'horreur la plus profonde et la plus juste indignation en avaient pris la place ; mais livrer ce scélérat à la rigueur des lois, l'envoyer à l'échafaud qu'il avait si bien mérité!... c'était son fils, son fils unique; et quoiqu'en Angleterre, comme on l'a déjà dit, les fautes soient personnelles, il n'en est pas moins dur, pour une famille, de compter, parmi ses membres, des criminels qu'atteignit le dernier supplice.

Enfin, après quelques momens de réflexions : « Tu es un tigre, dit en gémissant ce malheureux père ; il est impossible que la terre porte plus long-temps un monstre tel que toi ; mon devoir est de t'abandonner à ton sort et de presser même la vengeance des lois ; cependant il me serait affreux de prononcer moi-même ton arrêt ; je vais te faire conduire dans les prisons de Londres, et là, ton procès se fera, du moins sans que celui qui fut ton

père, soit forcé d'être ton juge. — Pourquoi ces délais inutiles, homme faible et pusillanime! crois-tu que je ne sente pas comme toi, qu'il ne m'est plus permis d'exister? Procure-moi seulement une arme et laisse-moi le soin du reste. » Lord Cantwell frémit, il se recueille un instant et sort en disant à sir James : « Je te quitte un moment; je vais tout disposer pour ta fuite; je ne puis me résoudre à te voir sous le fer des bourreaux; cette porte ne sera que faiblement fermée; je vais éloigner tes gardes, profite de ce moment; le juge disparaît devant le père, et je ne me sens pas la force de te voir plus longtemps dans cet affreux état de crise. »

A ces mots, il le quitte, laisse en effet la porte négligemment fermée, éloigne les gardes, après leur avoir dit quelques mots.

Sir James laisse écouler quelques instans, puis, n'entendant plus rien autour de lui, il se hasarde à voir si la porte peut s'ouvrir; elle cède à son premier effort; il sort avec précaution, descend les degrés, ne rencontre personne, voit que son

père a vraiment voulu le délivrer, gagne le jardin, se glisse le long des charmilles, s'enfonce dans le parc ; le voilà sauvé...

Quand tout à coup sept à huit fusils partent en même temps, et le scélérat tombe, on le porte expirant à son père, qui s'écrie, en le voyant : « Ah ! le ciel est donc juste, et la terre est vengée. » Le misérable sir James, en grinçant des dents, laisse échapper ces mots : « Ah ! si j'avais pu prévoir cette trahison !.. je ne regrette que l'échafaud. » Et il vomit son âme exécrable, maudissant le ciel et son père. Fin trop douce pour un semblable scélérat!

CHAPITRE XII.

Annonce d'un lutin.

Milord Cantwell avait préparé habilement cette catastrophe. Placé entre la nécessité d'envoyer son fils à l'échafaud et celle de le faire disparaître de la terre comme un de ces monstres qui en sont les fléaux, il avait, comme par inspira-

tion, imaginé le moyen qu'il venait d'employer.

En conseillant la fuite à sir James, il l'avait attiré dans un piége inévitable ; quand il eut raconté à tous ceux qui l'environnaient l'histoire affreuse de son fils, qui motivait assez sa conduite, et le parti qu'il avait pris de s'en défaire d'une manière si étrange et si subite, il n'y eut personne qui ne l'approuvât ; mais Arabelle, surtout, frémit du danger auquel son Edouard l'avait dérobée et lui voua, tout bas, une reconnaissance qui ne nuisit nullement aux autres sentimens qu'elle nourrissait, pour lui, dans son jeune cœur.

On disposa secrètement des restes de l'infâme sir James. Personne, sur la terre, ne pouvait le réclamer, que son père, et quoiqu'il semble cruel, au premier coup-d'œil, qu'un père ait pu dévouer ainsi son fils unique, on ne peut s'empêcher de convenir, en réfléchissant, qu'il ne pouvait se tirer autrement d'un si mauvais pas ; il retourna donc à Londres, moins affligé de n'avoir plus de fils, que satisfait d'être débarrassé d'un tel monstre.

Les honnêtes gens respirent quand ils apprenent qu'il y a un scélérat de moins sur la terre, et nos lecteurs se réjouiront, sans doute, de voir Arabelle et Edouard délivrés d'un ennemi aussi dangereux que sir James.

Ils sont cependant bien loin encore du bonheur dont ils sont si dignes ; mais tel est l'arrêt du destin. Ce n'est qu'à travers les plus fâcheux événemens et les obstacles les plus imprévus, qu'on parvient à percer jusqu'à la félicité la plus juste : abandonnons-les à leur sort, puisque rien ne peut le changer.

Trois années s'étaient écoulées ; M. Cantwell écrivait souvent a son Augusta, qui, de son côté, répondait mélancoliquement ; comme Georges, son tendre époux, savait que telle était la tournure de son caractère, il ne s'en inquiétait pas.

Il ne la pressait point, dans ses lettres, de venir le rejoindre, attendu qu'il se flattait, à chaque instant, de son prochain retour en Angleterre. Elle ne le pressait pas elle-même de revenir ; sa présence,

la présence d'un époux qui lui avait caché si long-temps la mort de son enfant ; d'un époux qui avait détourné, sur un étranger, l'inépuisable trésor de la tendresse maternelle, ne pouvait que lui être funeste ; elle était assez profondément affectée, pour mourir en l'accablant de reproches et en serrant sur son cœur expirant la dangereuse momie dont elle ne se séparait plus.

D'après cet aperçu on concevra, sans peine, que le château de Wolney n'était pas soumis à une bien sévère surveillance ; chacun y faisait assez ce qu'il voulait ; mais comme très-heureusement il se trouvait composé de gens fort honnêtes, chacun dans son emploi, tout allait bien : monsieur Palmer était la probité même, et l'insouciance de la maîtresse du logis, et l'absence du maître n'étaient pas des raisons pour qu'il abusât de leur confiance.

Jenkins écrivait assez souvent, et le refrain constant de ses lettres était :

« Mon cher Edouard, profitez toujours, avec le plus grand zèle, des leçons que

vous recevez. J'ai, sur vous, des projets que je ne tarderai pas à vous communiquer. Nous nous reverrons bientôt, peut-être ; mais quoiqu'il arrive, ne cessez jamais de respecter monsieur Cantwell et de chérir uniquement son Arabelle. »

Il n'avait pas besoin d'insister fortement sur cet article. Edouard et Arabelle, quand ils l'auraient voulu, n'étaient plus en pouvoir de séparer leurs âmes aimantes l'une de l'autre.

Faut-il raconter leurs jolis petits secrets ? pourquoi pas : nous sommes historiens ; jamais historien n'a été tenu à une stricte discrétion ; si cela était, qu'est-ce que serait l'histoire et quel profit en pourrait-on tirer ? La vérité doit porter son flambeau devant elle, et nous allons emprunter sa lumière, bien sûrs qu'elle n'éclairera que des objets faits pour plaire à tous les êtres sensibles, qui n'aiment à voir que des yeux de l'âme.

Un petit événement, bien léger, en apparence, avait donné à Edouard la clef du grand mystère de son éducation.

Il avait l'habitude de sortir tous les matins à cheval, pour se fortifier dans l'équitation; et à coup sûr, tout jeune qu'il était, il y avait, en Angleterre, peu de meilleurs écuyers que lui.

Un jour qu'il était parti dès l'aurore, à son ordinaire, le temps se trouva si beau, la promenade si attrayante, que notre jeune homme prolongea sa course et définitivement ne revint que le soir un peu tard.

La bonne Annah, toujours idolâtre de son nourrisson, dont elle avait grande raison d'être fière, fit semblant de le gronder un peu en lui peignant l'inquiétude où sa longue absence l'avait mise. Il s'excusa en l'embrassant, soupa légèrement, parla le plus long-temps qu'il put d'Arabelle, qu'il ne voyait, disait-il, presque jamais, et toujours à une distance qui l'affligeait à en mourir.

« De quoi vous plaignez-vous, répondit Annah? on vous aime, on n'aime que vous; allez dormir là-dessus. Bon soir. » Edouard alla dormir la-dessus.

Le lendemain il s'éveille de bonne

heure, après une nuit peu calme, mais délicieusement agitée par des songes, oh de ces songes faits exclusivement pour les élus de l'amour, et que ce joli dieu seul envoie à l'imagination de ses favoris.

Il se lève, il entre dans son cabinet d'études; il feuillette ses papiers, ses dessins, etc.

Quel est son étonnement de voir, au lieu d'un portrait d'Arabelle, en miniature, qu'il avait terminé quelques jours avant, le sien parfaitement ressemblant et peint avec tout le charme possible.

Il avait fait quelques vers, toujours pour Arabelle; il en trouve sur le même papier qui lui sont adressés, et le tout était rempli de grâce et de délicatesse.

Edouard n'est plus assez enfant pour ne pas deviner quelque chose de ce joli mystère. Sa modestie seule commande à la joie intérieure dont il se sent comblé.

Il dit à son jokey d'engager Annah à passer dans son cabinet : la bonne nourrice arrive.

« Eh bien! qu'est-ce, mon enfant? —

Quelque choose de fort étrange. — Eh quoi donc, bon dieu? vous avez un air tout singulier en me disant cela. — Est-ce qu'il est venu quelqu'un dans mon cabinet hier pendant mon absence? — Je ne me rappelle pas, mais cela se pourrait bien.... Pourquoi me demandez-vous cela? — C'est que j'ai trouvé beaucoup de changemens dans tout ce que j'avais laissé ici. — Ah! ah! eh quels changemens, voyons; peut-on voir? peut-on savoir? — D'abord, voilà mon portrait qui n'était pas hier ici, et bien certainement je n'ai jamais fait mon portrait. — Voyons donc le portrait ... il est très-joli le portrait .. le portrait est charmant... je ne m'y connais pas; mais il vous ressemble comme deux gouttes d'eau. — Il est vrai que je le crois ressemblant. — Il a quelque chose dans les yeux et dans la bouche comme s'il disait à quelqu'un de bien joli comme lui : « Je vous aime, je vous adore. » Hein? ne trouvez-vous pas?... — Mais, ma bonne, ce portrait n'était pas là hier; voilà des vers qui ne sont point de mon écriture, et qui n'étaient

pas là hier. — C'est peut-être un petit lutin qui vient chez vous en votre absence, et qui vous joue tous ces malins tours-là. Cela vous fâche beaucoup, n'est-ce pas ? — Il n'est pas question de cela ; seulement à votre air très-peu étonné, je croirais que vous êtes un peu la complice du petit lutin? -Moi, grand Dieu ! ah ! monsieur Edouard, pouvez-vous penser ?... tenez, je m'en vais vous donner un conseil pour vous prouver le contraire. S'il est vrai, comme je le présume, qu'il revient ici un lutin en votre absence, je vais vous donner un moyen de le surprendre ; hein ! serez-vous content ? voyons.

CHAPITRE XIII.

Ils sont en présence.

Le cœur d'Edouard eut une palpitation violente à la proposition d'Annah; le pauvre jeune homme avait bientôt un cœur de seize ans, et l'on sait ce que sont ces cœurs-là.

« Comment ferez-vous, ma bonne, lui

dit-il avec le frisson de cette timidité précieuse de l'amour, qui doute et qui tremble de n'être pas partagé ; comment ferez-vous pour. . . me. . . faire surprendre. . . . le. . . lutin ? — Quoi ! vous ne devinez pas ? — Je n'ose pas... deviner... — Eh bien ! pas plus tard que demain, absentez-vous, comme hier ; mais revenez tout de suite ; je vous placerai de manière que vous verrez le lutin faire tout son petit tracas dans votre cabinet. — Hélas ! et si j'allais lui déplaire ! s'il allait s'offenser de se trouver surpris ! — Soyez tranquille ; je me charge de tout ; c'est un ami à moi que ce petit démon-là, et s'il se fâchait, je ferai votre paix. Allez maintenant à vos affaires ; moi je vais m'occuper des miennes. »

A ces mots, Annah partit, et notre Edouard, flottant entre la crainte et l'espérance, ne put néanmoins s'empêcher de sentir que cette dernière s'établissait plus puissamment que l'autre dans son cœur.

Il continua à vérifier tous les changemens qui s'étaient opérés chez lui la veille ; à force de feuilleter et de ressasser

tous ses papiers, il trouva ce qu'on va lire :

Si l'on éprouve quelqu'envie
De ravoir le portrait dérobé dans ces lieux ;
En échange il faut la copie
De celui qu'on a sous les yeux.

Edouard, en lisant ces vers, pensa perdre la raison, la tête lui tourna. Un délire enchanteur s'empara de tout son être ; il crut ne devoir plus douter de ce que pouvait être le lutin visiteur, et n'ayant rien de plus pressé à faire que d'obéir à l'ordre charmant, il vit avec un grand plaisir que le jour, encore peu avancé, lui donnait le temps de faire la copie désirée.

Il dessinait et peignait avec la plus grande facilité, et le soleil ne se coucha pas, sans que son ouvrage fut terminé.

Que cela ne surprenne personne. L'historien d'Edouard et d'Arabelle peut attester à ses lecteurs que la chose est possible, et que sa propre expérience l'en a convaincu.

Il ajoutera même que rien n'approche de la perfection de ces ouvrages, enfans du cœur et du désir de plaire. L'amour en

pareil cas crée des chefs-d'œuvre, et la raison de cela est toute simple ; c'est que c'est l'amour qui travaille pour l'amour, et que ce joli dieu est celui des prodiges.

Notre jeune peintre ne pouvant se dissimuler pour qui son pinceau s'exerçait, ne se lassait pas d'admirer l'ingénieuse tournure du stratagème.

Les quatre jolis vers d'Arabelle voulaient dire que, par le moyen indiqué, elle aurait le portrait d'Edouard de sa main, et que lui-même aurait le sien, peint par elle-même : il est difficile de réunir plus d'amour à plus d'esprit et de délicatesse.

Le lendemain il s'éloigna comme il en était convenu avec Annah ; mais sa course ne fut pas longue. La bonne nourrice vint le chercher à l'endroit où il l'attendait, le ramena *incognito* à la maison et le plaça de manière à ce qu'il pût tout voir et tout entendre.

Ensuite elle alla au-devant d'Arabelle, avec laquelle elle entra et se renferma dans le cabinet d'Edouard.

La première chose qu'aperçut la jeune

amie, fut le portrait si bien copié, qu'elle ne savait plus trop comment distinguer son ouvrage de celui de son élève; mais quelques vers qu'elle trouva sur un papier, sur lequel le portrait était posé, mirent fin à son incertitude; voici ces vers :

Edouard obéit à la voix qui commande;
Avec transport il se soumet :
Mais l'échange est bien imparfait;
Car le portrait qu'on lui demande
Peut-il jamais valoir celui qu'on lui promet?

Arabelle avec Annah avait l'habitude de se croire seule; elle pensait tout haut et agissait librement devant elle; en conséquence, ne soupçonnant pas qu'elle eût un autre témoin, elle ne se fit aucun scrupule de baiser les vers et le portrait à plusieurs reprises, et avec une ardeur qui mit Edouard dans la plus douce, mais la plus pénible de toutes les situations.

De pareilles scènes ne sont pas communes; heureux, mille fois heureux ceux qui peuvent en jouir!

« Il a été bien prompt à faire cette copie, ma bonne. — Il ne l'a pas quittée

hier de la journée, et il y a encore beaucoup travaillé ce matin. — L'aimable ami ! mais regardez donc, comme cela est bien peint. Savez-vous qu'il est rempli de talens, ce jeune homme-là. — Et pour comble de plaisir, c'est à vous qu'il les doit, sans s'en douter. — Sans s'en douter ? bien sûr, ma chère Annah? — Qui voulez-vous qui le lui ait dit ; ce n'est pas moi toujours, je puis bien vous le jurer. — Je vous crois ; mais à ce qu'il paraît, mon secret sera bientôt connu. — Comment donc cela ? — C'est tout simple ; vous voyez bien que voilà son portrait fait d'après celui que j'ai laissé hier chez lui ; cela prouve qu'il se doute que c'est moi qui suis venue, puisque j'ai emporté le mien qu'il avait peint, et que j'y ai substitué le sien, que j'avais fait moi-même. Vous voyez bien qu'à présent il doit être bien sûr que je viens chez lui en son absence. — Oh! oui, pour à présent je crois qu'il en doit être bien sûr. — Malgré cela, il ne faut pas le lui dire, ma bonne Annah. — A quoi bon lui dire ce que vous sentez vous-même qu'il a dû deviner. Cependant,

je ne sais pas comment je ferai pour me taire encore ; car depuis hier, il m'a accablée de questions. — Vraiment, et sur quoi ? — Comment, sur quoi ? mais sur tout le bouleversement qu'il a trouvé dans son cabinet. — Et s'est-il fâché ? — Fâché ? Edouard ! et de quoi donc, s'il vous plaît ? de ce qu'une charmante demoiselle de douze ans, qu'il a vu naître et qu'il adore.. — Et qu'il adore ! — Oui, mademoiselle, qu'il adore depuis l'enfance et qu'il adorera toujours. — Oh ! toujours. — Qu'est-ce que j'entends donc là, ma bonne ? — Est-ce que vous avez entendu quelque chose ? — Sûrement, quelqu'un vient de répéter ; oh ! toujours. — C'est un écho apparemment ; il y a de l'écho ici, je ne vous avais pas dit cela.... Enfin, je disais donc qu'il aurait très-mauvaise grâce à se fâcher de ce qu'une toute aimable demoiselle vient de temps en temps chez lui pour juger, en son absence, des progrès qu'il fait dans les talens qu'elle lui donne ; car enfin, ma belle enfant, c'est vous qui avez continué son éducation, sous le nom de

votre mère ; c'est vous qui y mettez la dernière main ; c'est vous qui, avec une générosité... — Intéressée, ma bonne, bien intéressée.... car, pourquoi le cacher plus long-temps, c'est mon époux que j'élève ; Edouard sera mon époux, ou du moins je n'en aurai jamais d'autre, je l'espère. — Il est certain que votre précaution est merveilleuse, et que les femmes courraient moins de risque en se mariant, si elles avaient, comme vous, l'attention ou la possibilité d'élever leurs maris. — Vous croyez badiner, Annah ; eh bien ! moi je vous assure que cela est vrai, et qu'au moins on peut espérer le bonheur quand on s'est attaché à bien connaître et à diriger en quelque façon celui auquel on doit un jour en confier le soin. — Mais je ne badine point du tout, je vous le proteste, et je suis bien entièrement de votre avis. — Tout ce que je crains, c'est qu'il n'apprenne bientôt....

« Qu'il vous doit tout, adorable, divine Arabelle, s'écrie Edouard, en sortant de sa retraite et se précipitant aux pieds de sa

jeune amie. — Edouard! ciel! Ah! ma bonne! ah! quelle trahison! — Voilà de mes tours, mademoiselle, en voilà. Tenez, ne vous fiez plus à moi, je vous en avertis, parce que... là... vraiment... la main sur la conscience, je ne vaux rien, ce qui s'appelle rien du tout... mais vous, monsieur Edouard, c'est moi qu'on accuse de trahison, et c'est vous qui me trahissez... vous venez tomber là comme la foudre.... ah! c'est bien mal, monsieur Edouard, pour celui-là, c'est bien mal. — Ai-je pu résister à l'excès de ma reconnaissance?

CHAPITRE XIV.

Jenkins reparaît.

De tous les tableaux faits pour plaire à l'œil de l'homme sensible, le plus riant, le plus enchanteur, est sans doute celui de deux jeunes amans, dont les cœurs purs s'enivrent, avec la sécurité de l'innocence, à la source virginale du sentiment, et ne

connaissent de l'amour que sa candeur et sa délicatesse.

Tel est celui qu'offre à nos lecteurs l'entrevue d'Edouard et d'Arabelle. La douce amie eut bientôt pardonné l'apparition subite de l'aimable peintre, et la bien fine Annah partagea l'amnistie.

Edouard eut ordre de quitter les genoux d'Arabelle, qu'il tenait tendrement et respectueusement embrassés : on lui permit de s'asseoir près d'elle.

Ce ne sont plus des enfans que nos jeunes héros; l'une a douze ans, l'autre en a seize à l'époque où nous sommes arrivés. Jamais entr'eux les bienséances ne furent oubliées, même quand ils ne les connaissaient pas ; aujourd'hui qu'elles leur sont indiquées par une certaine voix secrète, ils ne perdront rien de leur touchante ingénuité ; mais ils se tiendront, sans avoir besoin d'en être avertis, à la distance convenable ; rien de plus modeste, rien de plus respectueux que le véritable amour.

« Oh ! disait Edouard, avec ce ton onctueux que rien n'imite quand il ne part

pas du cœur, oh ! si j'avais pu soupçonner la source d'où découlaient, pour moi, tant de bienfaits, que je me serais autrement appliqué à m'en rendre digne ! — Eh ! qu'auriez-vous fait de plus, mon ami ? n'êtes-vous pas arrivé, si jeune encore, à un degré de perfection ?... mais ce n'est pas à moi à faire l'éloge d'un autre moi-même. »

Arabelle baisse, en rougissant, ses beaux yeux, et ne retire pourtant pas sa main, qu'Edouard saisit avec transport et qu'il allait, timidement, porter à ses lèvres, lorsque cette main chérie s'en approche d'elle-même et qu'une voix faible murmure tout bas : « Edouard peut disposer de son bien. »

« Il est donc vrai, s'écrie le jeune homme, ivre d'amour et de bonheur ; il est donc vrai que l'espoir d'une félicité céleste m'est permis ! — Et même ordonné, dit Annah. Faites-moi la grâce de me dire où l'on trouverait, sur la terre, un couple plus charmant et deux beaux enfans plus faits l'un pour l'autre. Laissez-moi vous rap-

peler, monsieur Edouard, ce que vous recommande monsieur Jenkins dans sa première lettre et dans toutes celles que vous avez reçues depuis ; ne vous dit-il pas de n'aimer, au monde entier, que miss Arabelle?.. au monde entier, je dis, c'est peut-être trop fort ; mais de n'aimer qu'elle toujours; oh ! que j'ai bonne mémoire.» Et la chère Annah de donner carrière à sa verbeuse tendresse pour ces deux chers enfans.

Ils ne comptaient pas les instans ; la prudence vint enfin les avertir de celui qui devait rendre Arabelle à ses foyers.

Elle allait emporter le portrait; Edouard *la* regarde d'un œil expressif. « Je vous entends, dit-elle, vous m'avez gagné de vitesse ; mais je ne veux pas avoir à me reprocher d'être trop long-temps à payer mes dettes ; je prends toujours ce portrait, ne fut-ce que pour me faire souvenir de l'obligation qu'il m'impose. » Et elle partit, en promettant de ne pas faire languir. Annah la suivit jusqu'au château, et notre Edouard, resté seul, fut moins seul que jamais. Ce qui venait de se passer le lais-

sait dans la délicieuse compagnie des idées les plus séduisantes et des plus consolantes espérances.

Telle est, assez généralement, la marche de la destinée des hommes ; c'est au moment où elle s'apprête à leur porter les plus sensibles coups, qu'elle les repaît d'illusions flatteuses et de riantes chimères.

Qui n'eût cru qu'Edouard et Arabelle n'avaient plus qu'à suivre des sentiers fleuris, pour arriver au complément de la félicité? Eh bien! c'est ce moment même qui va les en éloigner, peut-être pour jamais. Allons rapidement comme les faits, et plaignons nos jeunes amis, en nous rassurant néanmoins sur leurs sentimens ; leur sort pourra changer, leurs cœurs ne changeront jamais : ils vont souffrir beaucoup et bien long-temps ; mais leurs âmes aimantes ne feront que s'épurer au creuset du malheur.

Le premier événement dont nous allons rendre compte, n'offre, en apparence, rien de fâcheux ; au contraire, il ouvrira l'âme de nos lecteurs à une pers-

pective assez favorable à notre Edouard ; il est vrai qu'il va lui coûter des larmes bien amères, et qu'elles auront long-temps à couler ; mais trève de réflexions anticipées, et marchons à notre but.

Annah revint assez triste de Wolney-Castle ; Edouard, inquiet, l'interroge en tremblant sur la cause de son sérieux.

« Il y a, dit-elle, d'assez fâcheuses nouvelles au château : Arabelle pleure ; je l'ai laissée fort affligée, et ce n'est pas sans sujet. — Ah ! parlez, ma bonne Annah, parlez, ne me cachez rien. — Ecoutez ; vous savez combien elle aime sa digne et malheureuse mère ; eh bien ! cette respectable dame empire de jour en jour depuis quatre ans qu'elle ne vit que de sa momie, et nous avons appris, en rentrant, qu'elle se sentait plus faible que jamais. — Quoi ! l'on n'a pu lui soustraire ce funeste aliment de ses justes, mais trop longues douleurs ? — Lui ôter sa momie, monsieur, allez demander à la lionne comment elle recevra ceux qui viendront pour lui enlever son lionceau. Non, monsieur, non,

pas moyen; il y a bien long-temps que je l'ai dit pour la première fois, en voyant la tournure que cela prenait : « L'enfant tuera la mère, le mort fera mourir la vivante. » Au reste, il y a une consolation toute prête à cela, si l'accident a lieu; c'est qu'en vérité cette pauvre chère dame, ce n'est pas vivre que d'exister dans l'état où elle est; elle ne sort plus, elle ne quitte ni sa momie ni son appartement; elle a fait faire à la momie une niche superbe où elle est placée debout et de manière à ce qu'elle puisse la voir de tous les coins de sa chambre. C'est là qu'elle se consume devant l'idole....... enfin, tenez, ne m'en parlez plus....... la pauvre mère n'ira pas loin; c'est une affaire finie, et taisons-nous; aussi bien, j'entends frapper. Qui donc peut venir nous visiter, vous n'attendez personne? — Assurément non, mais ayez la bonté d'aller voir, c'est peut-être quelqu'un qui est pressé. — J'y cours, j'y cours. »

Et en effet, elle se hâta de descendre pour aller ouvrir; mais à peine a-t-elle entr'ou-

vert la porte qu'elle se met à crier : « Vrai Dieu ! est-il bien possible ? monsieur Jenkins !.. Monsieur Edouard ! eh venez, venez donc vîte.... c'est monsieur Jenkins ! »

Edouard aussitôt s'élance sur le degré et se trouve dans les bras du bon Jenkins, qui le presse étroitement contre son cœur.

« Vous voilà donc enfin, mon jeune ami ! — C'est donc vous que je revois, ô mon bienfaiteur, ô mon père ! » Et la bonne Annah répétait.

Les premiers transports calmés, Jenkins envisageant, avec surprise, l'aimable Edouard, s'écrie, comme enchanté: O mon ami ! comme vous voilà formé ! quel heureux et riche développement ! c'est lui, c'est lui-même, il me semble le voir. — Eh ! qui donc ? dit l'impatiente Annah. — Quelqu'un que vous ne connaissez pas, ma bonne.. O mon cher Edouard ! vous voilà tel que je vous désirais pour remplir l'objet qui me ramène près de vous ; nous allons partir ensemble. — Partir ensemble ? — Oui, dans deux ou trois jours ; vous allez jouir enfin du sort fortuné que je

vous ménage depuis si long-temps ; vous allez être écuyer du lord Arundell ; c'est un excellent homme, un digne seigneur, il vous aimera et vous l'aimerez, j'en suis sûr. Je voulais d'abord vous attacher à lui en qualité de page ; mais votre taille, votre air sage et posé, me prouvent que vous avez plus de maturité qu'on n'en a d'ordinaire à seize ans ; vous serez son écuyer, et vous verrez s'ouvrir pour vous une porte brillante aux honneurs et à la fortune dont vous êtes si digne.

CHAPITRE XV.

L'adieu du courage.

L'AIR consterné d'Edouard, en apprenant cette nouvelle, dut faire croire à Jenkins qu'elle ne lui était pas aussi agréable qu'il l'avait espéré.

Il lui demanda, bien affectueusement, la cause de son trouble; Edouard se tut ; mais Annah parla, et Jenkins en sut tout autant qu'il en voulait savoir.

« Eh bien, dit-il au jeune homme, je vous répète encore, avec plus d'assurance que jamais, ce que vous avez vu dans mes lettres; aimez Arabelle, n'aimez qu'elle, et souhaitez qu'elle vous paie d'un tendre et durable retour; je ne vous sépare en ce moment, mes enfans, que pour vous rejoindre un jour, d'une manière qui ne vous laisse rien à désirer, sous aucun rapport. »

Après cette courte explication, il fut très-naturel de penser à souper, et la bonne Annah traita de son mieux son bon maître Jenkins.

Seulement, elle était fâchée qu'il vint lui enlever son nourrisson; elle demandait même la permission de le suivre en Ecosse; mais monsieur Jenkins lui fit entendre qu'elle était nécessaire à sa petite maison, dont son projet était de lui accorder la jouissance entière en son absence, et de lui laisser la propriété après sa mort: Annah remercia, et le souper fini, chacun se retira.

Autant Arabelle passa une nuit délicieuse, en pensant à son entrevue avec

Edouard, autant celui-ci fut tourmenté en pensant qu'il allait se séparer d'elle pour bien long-temps, peut-être pour toujours.

On serait dans l'erreur si l'on croyait que ces aimables enfans avaient passé quatre années sans se voir, étant si voisins l'un de l'autre.

Nous n'en avons pas parlé, parce que cela semblait aller de suite; l'amour ingénieux, fournissait toujours, soit à l'un, soit à l'autre, quelqu'occasion de se rencontrer. Annah, toujours présente à leurs entretiens, n'était pas une surveillante nécessaire à leur vertu, mais une confidente, un intermédiaire indispensable pour leurs cœurs.

Maintenant Edouard allait partir; il fallait renoncer à toutes les douceurs de ces aimables et innocens rendez-vous. Le jeune ami sentait son cœur se briser en y pensant.

D'un autre côté, il sentait bien qu'il ne pouvait pas toujours demeurer obscur dans la petite maison de Jenkins, et qu'il était temps qu'il songeât à se montrer dans

le monde et à tâcher de s'y faire un sort. Il ignorait son nom et sa naissance; son devoir et son désir étaient de percer par ses talens, et de se créer, pour ainsi dire, lui-même; il ne pouvait en trouver une meilleure occasion que celle qui lui était offerte par Jenkins, et il ne devait pas balancer à en profiter; aussi, malgré sa douleur, en prit-il sérieusement la résolution, et le lendemain il parut plus calme aux yeux de son ami, malgré les orages, bien naturels, d'une nuit agitée.

Au lever de l'aurore, Jenkins et son protégé se réunirent et s'enfoncèrent, en conversant, dans les bois d'alentour; ils arrivèrent aux endroits où Jenkins avait trouvé Débora assassinée; il apprit cette sanglante histoire à Edouard, qui l'ignorait, Annah ayant eu ordre de la taire: ensuite Edouard reconnut le lieu où sa présence avait sauvé Arabelle des entreprises atroces d'un prétendu nègre, qui n'était autre que sir James Cantwell, et que son père avait fait fusiller dans le parc, plutôt que de le livrer à l'échafaud.

Jenkins admira les justes décrets de la Providence, et lui rendit grâces de ce qu'elle avait enfin exterminé un scélérat qui n'aurait pas laissé, tant qu'il aurait vécu, un moment de repos à sa malheureuse famille.

Edouard ensuite le questionna, avec ménagement, sur le double portrait qu'il lui avait envoyé. « Je ne vous éclairerai sur ces portraits, lui dit Jenkins, que lorsque j'aurai pu vous faire connaître l'un des originaux; l'autre, hélas! vos yeux ne le verront jamais; le moment de vous dévoiler ces mystères n'est pas encore venu; attendons tout du temps. »

Après une assez longue promenade, ils rentrèrent et ne trouvèrent plus Annah; mais ils ne tardèrent pas a la voir revenir avec Arabelle, qu'elle avait été, de bonne heure, avertir de l'arrivée de monsieur Jenkins et de la résolution où il était d'emmener Edouard en Ecosse, pour en faire l'écuyer de milord Arundell.

Cette nouvelle fut extrêmement sensible à la jeune amie; mais ce fut là qu'elle

donna une preuve de son énergie et de la fermeté de son âme courageuse.

Elle commença par féliciter monsieur Jenkins sur son voyage à Lancastre, lui témoigna tout le plaisir qu'elle avait à le revoir, et après lui avoir raconté la triste aventure de la momie, elle lui conseilla de ne point paraître à Wolney-Castle, parce que sa malheureuse mère, toute entière à la douleur d'avoir perdu son cher enfant, et de ne pouvoir plus embrasser que son ombre, l'accusait d'avoir supposé un autre enfant, pour la tromper, et ne lui pardonnerait jamais de l'avoir plongée dans une erreur qui, aujourd'hui, la conduisait lentement au tombeau.

« Grand Dieu! s'écria Jenkins, tu sais dans quelle intention cet échange fut fait; il fut approuvé, il fut secondé par un père; tu en as ordonné autrement; obéissons et soumettons-nous à tes ordres sacrés. »

Quand on eut épuisé tous ces préliminaires, qui étaient de première nécessité, Arabelle mit la conversation sur le départ prochain d'Edouard.

« Vous allez donc m'enlever, dit-elle, ce tendre ami, ce cher compagnon de mon enfance? — Je vous l'enlève quelque temps, pour vous le rendre plus digne de vous : aimables enfans, quand je vous encourage à conserver les doux sentimens qui vous entraînent l'un vers l'autre, vous devez bien présumer qu'apparemment je crois que vous avez le droit de vous chérir; apparemment j'ai des raisons pour penser que vous êtes faits l'un pour l'autre.

Mais, adorable Arabelle, il faut que vous trouviez dans Edouard un époux qui justifie l'honneur de votre choix.

Déjà, par une prévoyance inouïe, peut-être jusqu'à ce jour, vous avez pris soin vous-même de l'éducation de cet infortuné jeune homme; c'est à lui, maintenant, à mettre la dernière main à votre intéressant ouvrage.

Le sort le plus distingué l'attend dans la maison où je le place. Milord Arundell, un des plus riches et des plus puissans seigneurs de l'Ecosse, homme respectable à tous égards, et bien favorablement pré-

venu par moi pour votre jeune élève, va prendre pour lui, n'en doutons point, un attachement qui sera la source d'une immense fortune ; c'est ce dont je crois pouvoir vous répondre : quelques années vous rendront Edouard tout-à-fait digne de votre cœur et de votre main ; voilà pourquoi je lui impose aujourd'hui une séparation douloureuse, sans doute, mais qui sera de peu de durée et qui ne peut même qu'accélérer l'instant de votre bonheur. — Aussi, dit Arabelle, d'un ton calme et ferme, ne me verrez-vous pas donner la moindre preuve de faiblesse au moment de cette séparation, que je ne croyais pourtant pas si prochaine, je l'avoue, mais à laquelle je me soumets sans murmurer.

Edouard, sûr de n'être point oublié, n'oubliera pas lui-même celle dont les premiers regards tombèrent sur lui, quand elle entra dans la vie et dont le cœur le reçut pour ne l'exiler jamais. Prenez, mon ami, prenez ce portrait que je promis de ne pas vous faire attendre, et conservez les deux ouvrages d'Arabelle, comme elle-même conservera ceux d'Edouard.

Il se jeta tout en larmes aux pieds de son adorable amie, elle se recula : « Vous pleurez, Edouard ; faut-il que ce soit une faible enfant de douze ans, qui vous donne l'exemple du courage ; regardez mon œil, il est sec ; Edouard, je n'en dis pas autant de mon cœur : imitez-moi, et sachez pleurer sans que personne s'en aperçoive. » Edouard se releva ; elle lui tendit la main, qu'il baisa mille fois ; elle l'embrassa avec ardeur, lui défendit de la suivre et partit.

CHAPITRE XVI.

Il est parti.

Un très-ancien proverbe dit presque dans toutes les langues : *Le démon n'y perd rien;* ce qui veut dire : *La nature ne perd rien de ses droits.*

Notre courageuse Arabelle en offre un nouvel exemple et une nouvelle application.

Ces larmes qu'elle avait su renfermer en présence de Jenkins, pour raffermir

Edouard, coulèrent en abondance, aussitôt qu'elle fut seule avec Annah, qui la conduisait, et qui, depuis si long-temps, était son intime confidente.

« Oh ! ma bonne, asseyons-nous ici, je ne saurais aller plus loin ; chaque pas que je fais pour le quitter, est un pas vers le terme de ma vie. » — Eh bien ! pleurez, mademoiselle, rien ne soulage comme de pleurer ; je pleurerai avec vous, car j'en meurs d'envie et de besoin. — Assez pleuré, assez pleuré, ma bonne; partez-vous avec lui? — Non, je reste avec vous. — Ah ! tant mieux ! vous lui écrirez ? — Oui, quand je saurai écrire. — Vous n'ignorez pas qu'on saura écrire pour vous.. vous lui écrirez, il vous répondra ; oh ! il faudra qu'il vous réponde bien exactement. — Je le lui dirai ; mais si vous lui disiez vous-même. — Oh ! non, je ne veux plus le voir... il part.... — Après-demain. — Non, je ne le verrai plus avant son départ ; cela me.... cela lui.... cela nous ferait trop de peine.... il vaut mieux se faire une raison, une violence ; allons,

adieu, ma bonne Annah; cela ne vous empèchera pas de venir demain matin à notre rendez-vous ordinaire. — De bonne heure, sans faute. »

Arabelle rentra au château ; les plus sinistres nouvelles l'y attendaient et semblaient en préparer de plus fâcheuses.

Sa mère était à l'agonie, et demandait à la voir ; depuis quatre ans, c'était la première fois que sa mère s'apercevait qu'elle était au monde : la momie l'avait seule occupée. L'aimable et sensible Arabelle était loin d'en vouloir à sa mère souffrante, d'un abandon qui n'était pas celui du cœur. Ce fut pourtant avec une sorte de saisissement qu'elle se rendit près d'elle.

Cette dame infortunée, qui n'avait fait que dépérir depuis la découverte d'un objet qui dût rester toujours enseveli pour elle, touchait à son dernier moment.

Elle était du moins dans une agonie, dans une lutte avec la mort, telle qu'on croyait que cette grande ennemie allait triompher. Elle avait fait placer son lit vis-à-vis la momie, et lui adressait les plus ferventes prières.

« Ange du ciel, disait-elle avec un accent qui déchirait tous les cœurs, oh! sois mon appui aux pieds du trône de l'Eternel; tu le dois. C'est la douleur de ta perte qui m'a rendue coupable envers tous mes entours. J'ai négligé ma fille; j'ai refusé de rejoindre mon époux : depuis que ta mort m'a été connue, je n'ai vécu que d'une mort anticipée. Plaide, ô mon enfant! plaide ma cause auprès du Tout-Puissant, et ton innocence lavera toutes mes fautes.

Est-ce vous Arabelle (ici elle quitta des yeux sa momie et tourna ses regards éteints sur sa fille)? Est-ce vous, mon enfant? — C'est votre respectueuse enfant qui se rend aux ordres de sa mère bien-aimée. — Ah! trop aimée, ma fille; j'ai cessé de mériter votre amour. — Il n'a pas cessé de brûler dans mon cœur et ne s'y éteindra jamais. — Généreuse amie! oh! comme vous voilà grande, ma fille. . . Approchez, Arabelle... Arabelle, est-ce bien vous? — Ma mère! — Ah pardon! pardon ma fille! ne m'oppresses pas du poids de tes sanglots...oui, je te reconnais;

oui, tu es ma fille, ma tendre et sensible Arabelle!... vois, mon amie, à quoi leur imprudence m'a réduite. Je n'avais que deux enfans ; ils m'ont trompée sur l'un... ils m'ont presque forcée à douter de l'autre....... il m'ont contrainte à descendre dans le tombeau, incertaine si j'aurai été mère... si j'aurai été mère! ah!... je ne le sens que trop aux déchiremens de mon cœur... je ne le sens que trop à cette fin prématurée de ma douloureuse existence.. Ah! serais-je si près de la mort, si je n'avais pas donné la vie! — Ma mère. — Oui, je sens encore que je suis mère, au regret cuisant que j'éprouve à l'heure fatale qui va me séparer de toi... Embrasse-moi; adieu, ma fille... Monsieur Palmer est dépositaire de mes dernières intentions... je meurs loin de mon époux... je m'en réjouis... il m'a trompée... le plus grand des crimes est d'abuser le cœur d'une mère... Adieu mon enfant. »

Mistriss Cantwell, en ce moment tomba dans un assoupissement léthargique, qui fut regardé comme le terme de sa vie; il

dura toute la nuit : Arabelle passa cette nuit funeste auprès d'elle.

Le lendemain, la mourante donna quelques signes d'existence, et peu à peu la retrouva avec la connaissance ; mais c'était un dernier effort de la nature : les sources de la vie étaient taries, et ce n'était qu'un court délai.

Annah accourut à l'heure dite, et apprit de la désolée Arabelle tout ce qu'on vient de lire. Elle lui remit une lettre d'Edouard et une petite boîte dont nous allons avouer le contenu.

Voici la lettre :

« Demain, à la même heure à laquelle
» vous recevez aujourd'hui ceci, ma desti-
» née m'emportera loin de vous ; mais dai-
» gnez ne pas rejeter ce qui vous restera
» de moi : le tendre cœur que je vous laisse.
» Je ne sais quelle puissance secrète m'a
» fait un besoin de copier les deux portraits
» que vous trouverez dans cette boîte. Ils
» me furent envoyés, il y a plus de trois ans,
» par monsieur Jenkins, avec ordre de ne
» m'en séparer jamais. Je les ai copiés, et

» quelque chose me dit que je fais bien
» d'en remettre les copies entre vos mains..
» Adieu.... Arabelle... Puis-je espérer que
» vous recevrez, sans colère, des preuves
» écrites du sentiment que j'emporte avec
» moi ? c'est à lui que tient ma vie, et vous
» m'avez souvent ordonné de vivre.. Annah
» me communiquera votre réponse, et
» cette bonne nourrice, qui m'aime ten-
» drement, fera tant que la réponse sera
» favorable.

» C'est ce qu'ose espérer, pour se con-
» soler d'une séparation bien amère, celui
» qui ne connaît pas un seul nœud par le-
» quel il ne vous soit attaché. Amitié fra-
» ternelle, reconnaissance due aux bien-
» faits, justice rendue aux vertus, admira-
» tion et respect, effet puissant des charmes
» et de la beauté, am..., mon âme est
» pleine de tous ces sentimens. Frère, au-
» trefois; ami, aujourd'hui, de votre aveu,
» *amant idolâtre*, quand vous ne le vou-
» driez pas... A ce dernier trait de har-
» diesse vous verrez bien que je m'éloi-
» gne... je n'ose le laisser échapper qu'en
» partant. Adieu... Arabelle!... daignez

» vous souvenir, ne fut-ce que pour le
» plaindre, du sensible et malheureux
» EDOUARD. »

Arabelle, en examinant les portraits, fut frappée de la ressemblance de celui qui représentait un homme avec Edouard, et mille idées confuses se croisèrent dans sa tête. Comme cet homme était décoré de plusieurs ordres et annonçait un très-grand seigneur, elle eut peu de peine à supposer que cet homme était son père, ce père qu'il n'avait jamais connu. L'espérance alors se glissait dans son âme avec tout ce qu'elle a de charmes. Le portrait de la femme lui offrait encore quelqu'analogie avec les traits d'Edouard; c'est-à-dire, quelques-uns des traits. L'union des deux images, d'ailleurs, la conduisait à penser qu'elle avait entre ses mains les deux portraits du père et de la mère de son jeune ami. Elle se promit bien d'en faire l'usage indiqué, et de les conserver avec le soin le plus scrupuleux.

Cependant, le jour fatal arriva. Malgré tout son courage, notre héroïne aurait bien voulu suivre Edouard jusqu'à une

certaine distance ; mais outre que la prudence et la bienséance s'y opposaient , un devoir bien plus rigoureux l'enchaînait à Wolney-Castle. Sa mère luttait contre son dernier instant, et chaque minute qui s'écoulait faisait craindre qu'elle ne vit pas la suivante.

Ne nous appesantissons pas sur cette scène mélancolique ; on saura bientôt le dénoûment. Nous nous bornerons à dire que tandis qu'Edouard et Jenkins sont sur la route d'Ecosse , l'état désespéré de mistriss Cantwell , et l'absence de son époux , joints à la minorité d'Arabelle , ont forcé monsieur Palmer à appeler le lord Cantwell, aîné de la famille, afin qu'en cas d'événement , il put , comme le parent le plus proche , se mettre à la tête des affaires. Il est certain qu'on ne pouvait guère faire autrement ; mais il est certain aussi que ce fut un grand mal pour Arabelle.

CHAPITRE XVII.

Fin de monsieur et de madame Cantwell.

Vous voilà donc pour cette fois bien sérieusement séparés, aimables et chers enfans ! quand et comment l'astre qui préside à vos destinées vous rejoindra-t-il ?

C'est un secret que nous ne sommes pas près de connaître : suivons les faits.

La consternation la plus profonde habitait le château de Wolney. La fin prochaine de mistriss Cantwell l'avait rempli d'un deuil anticipé, et ce deuil était vraiment celui du cœur.

Cette respectable victime de l'amour maternel avait constamment été la bienfaisance et la douceur mêmes. Jamais son cœur ne s'était fermé à l'accent du malheur ; jamais sa main ne s'était ouverte que pour répandre les services ou les secours. Sa touchante mélancolie naturelle était non-seulement un charme, mais encore une vertu de plus. Elle n'avait jamais

permis le reproche, ni le murmure à sa bouche. Mistriss grondait (quand elle y était forcée, ce qui arrivait rarement) du ton dont on conseille un ami, avec lequel on veut se raccommoder et à qui l'on aime à faire les avances.

D'après cela, il est bien certain qu'on ne fera pas une perte pareille, sans éprouver tout ce que la véritable douleur a de plus amer. L'instant fatal approche, et de nouveaux malheurs vont l'amener.

Le séjour forcé de monsieur Cantwell à la Jamaïque, loin de son épouse adorée, loin de son Arabelle, loin de son Edouard, dont l'adoption la plus touchante l'avait rendu père, ce séjour trop prolongé dans un climat peu convenable à sa santé, dans un pays tourmenté alors par la guerre, avait considérablement affaibli son tempérament, d'ailleurs assez robuste.

Il avait pris enfin le parti tardif de revenir en Angleterre. Quatre ans d'absence lui avaient rendu un tel amour pour son pays natal, qu'il ne connaissait plus et ne plaçait plus le bonheur que là... au

sein de sa patrie, au sein de sa famille.

Il arrange toutes ses affaires, les met dans l'ordre le plus exact et, profitant d'une trêve, il s'embarque avec *Aralabi* ou *Mentor*, ce bon nègre, dont la lettre l'avait appelé à la Jamaïque, et le jeune *Colaïba*, son fils, laissant dans ses riches habitations de nouveaux régisseurs, plus fidèles que ceux qui s'étaient coalisés avec son perfide neveu sir James, pour sa ruine, et dont il avait cru devoir faire une prompte justice, en les chassant de chez lui et en les faisant bannir du pays.

A ces précautions il avait joint celle de faire un testament ; il semblait pressentir que ses jours étaient comptés, et qu'il touchait à l'échéance ; en conséquence, il avait fait ses dernières dispositions dans toutes les formes, par-devant les dépositaires publics des actes et des dernières volontés du citoyen. Il en avait fait tirer plusieurs copies, par un certain instinct de prévoyance. Une de ces copies était entre les mains d'Aralabi, une autre avait été confiée à son fils, et tous deux avaient ordre,

en cas d'événement, de n'exhiber ce titre qu'à la dernière extrémité : l'original devait être remis à son épouse.

Ce qui paraît obscur, en ce moment, ne tardera pas à s'éclaircir ; ce ne sera pourtant pas encore aussitôt que nous le désirerions ; mais la série de l'histoire nous commande, et il faut obéir.

Monsieur Georges Cantwell est parti de la Jamaïque avec les deux noirs dont nous venons de parler ; il n'a donné avis de son retour à qui que ce soit en Angleterre, soit pour causer une douce surprise à ceux qu'il aime et dont il se croit aimé, soit pour ne pas donner une espérance trompeuse, que le premier coup de vent peut renverser.

Ce ne fut point un coup de vent, mais la rencontre d'un corsaire qui précipita la fin du bonheur d'une des plus respectables familles dont ait pu s'honorer l'Angleterre.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion d'ennuyer le lecteur par la description si bannale et si parasite d'un combat avec un corsaire.

Nous dirons seulement que monsieur Cantwell fut vainqueur dans ce combat et prit le corsaire, mais qu'il mourut de ses blessures deux jours après sa victoire.

Il conserva sa raison jusqu'au dernier moment, et nous devons conserver nous-mêmes à nos lecteurs, le précieux discours qu'il tint à ses deux bons noirs avant d'expirer.

« Mes bons amis, leur dit-il d'une voix qui semblait, à chaque mot, prête à s'éteindre, je meurs avant l'âge prescrit par la nature; j'ai cinquante et un an à peine, mais je quitte la vie avec une douceur que rien n'empoisonnerait, sans le chagrin de vous quitter.

» Vous savez combien je vous aimais, vous et tous mes bons noirs; écoutez bien ce qui me reste à dire. L'heure me presse, la mort m'appelle, le tombeau m'attend, profitons de l'instant qui reste... et qui fuit.

» Vous irez à Lancastre; vous trouverez ma maison sans peine, j'y suis très-connu; vous verrez mon adorable femme (ici une grande faiblesse lui coupa la parole; on parvint à le faire revenir)..... vous lui

annoncerez ma mort avec bien du ménagement ; j'ai l'amour-propre de croire que cette brusque nouvelle serait dangereuse pour sa vie.... vous verrez une fille charmante, mon unique enfant.... elle se nomme Arabelle.... vous verrez un autre enfant, nommé Edouard ; il n'est pas mon fils, mais je meurs son père, comme j'ai vécu. Cette cassette contient des papiers... gardez la bien.... je me meurs, adieu, mes amis. »

On crut qu'il allait rendre le dernier soupir; son âme, prête à s'exhaler, s'arrêta encore un moment; il en profita pour rassembler toutes ses forces, et reprit la parole en ces termes :

« Vous remettrez le testament original à mon épouse ou à ma fille ; vous garderez, chacun de votre côté, la copie que je vous en ai confiée. Ces deux copies sont revêtues de tout ce qui peut les rendre authentiques, comme l'original même ; quant à la cassette, vous la conserverez jusqu'à ce que vous ayiez rencontré un nommé Jenkins, et alors vous la lui re-

mettrez ; s'il n'est pas à Lancastre en ce moment, on pourra, dans ma maison, vous donner des renseignemens sur lui.

» Faites venir l'équipage. »

Aralabi et Colaïba obéirent ; le mourant dit au capitaine qu'il faisait présent du navire capturé, à son monde, par portions proportionnelles, et lui ordonna de voguer, sans délai, vers Liverpool, pour delà faire porter sa dépouille mortelle dans le tombeau de ses ancêtres à Wolney-Castle.

Tout étant ainsi disposé, il demanda à être seul, et peu d'instans après son âme se rejoignit à son auteur.

On s'empressa d'accomplir ses dernières volontés ; on embauma son corps (il l'avait ordonné dès long-temps). On dirigea le navire sur Liverpool, d'où le cortège partit pour se rendre à Wolney-Castle et y déposer ce qui restait du meilleur des hommes.

L'arrivée du cercueil de monsieur Cantwell, ne put être tenue secrète. La funeste nouvelle parvint à l'infortuné Augusta ; il semble qu'elle n'attendait que ce

dernier coup pour voir trancher le dernier fil qui l'arrêtait encore à la vie ; elle n'eut pas plutôt appris la mort de son époux, que son âme s'élança de sa prison matérielle, pour aller rejoindre ce compagnon chéri de son orageuse existence.

Nous tirerons le rideau sur l'affreuse situation de notre Arabelle, qui fait, sans interruption, trois pertes cruelles, dont une seule était suffisante pour l'accabler. Nous la laisserons quelques instans seule avec ses douleurs, et la pauvre Annah qui, sans chercher à la consoler, a le bon esprit de ne savoir que pleurer avec elle. Un père, une mère, un amant, disparus en un instant pour cette jeune et sensible infortunée ! oh ! il faut un courage au-dessus des facultés humaines pour faire tête à ce triple désastre.

Mais d'autres malheurs ne tarderontpas à lui prouver que quand le sort s'irrite contre un individu, il ne met de bornes ni à sa colère, ni à ses caprices.

Le lecteur lui-même, qui est loin de prévoir, pour elle, quelque chose de plus

fâcheux, frémira en apprenant les disgrâces imprévues prêtes à tomber sur elle. Il ne pourra refuser son attendrissement aux peines incalculables qui vont écraser le cœur innocent et tendre de l'amante d'Edouard.

CHAPITRE XVIII.

L'Oncle et la Nièce.

L'ASILE religieux qui renferme les ossemens des ancêtres de Georges Cantwell, s'est ouvert pour recevoir les siens et ceux de son épouse.

Une cérémonie somptueuse les a conduits à leur dernier domicile.

Les deux noirs ont remis le testament dont ils étaient chargés pour mistriss Augusta, au lord Cantwell, frere aîné de leur maître, qui leur avait, dès long-temps, donné la liberté : l'acte en était dans ce testament, ils en étaient sûrs.

Quel fut leur étonnement lorsque le lendemain, comme ils voulaient se retirer,

le lord Cantwell les somma de rester, attendu qu'ils étaient tous deux esclaves de son frère.

Ces braves gens qui savaient le contraire, lui demandèrent avec fermeté si leur affranchissement, bien en règle, n'était pas dans le testament de monsieur Cantwell, qu'ils lui avaient remis.

Lord Cantwell avait passé la nuit à lire et à falsifier ce testament, de sorte que les noirs n'y trouvant pas l'acte qui devait y être et que monsieur Cantwell leur avait lu à eux-mêmes, crurent devoir se résigner, en attendant que quelques raisons plus fortes leur donnassent le droit de recourir à la copie de ce testament, qu'ils avaient entre les mains.

Cependant, le politique lord les assura qu'en reconnaissance de leur attachement pour son frère, ils ne seraient point traités en esclaves, mais comme des amis et des enfans de la maison, que seulement il croyait devoir ne pas priver Arabelle, unique héritière de son père, de deux bons serviteurs comme eux.

C'est une vérité bien grande et bien triste pour l'orgueil de l'homme, qu'il ne puisse se corriger d'un vice profond, même dans l'âge de la sagesse, quand il a laissé prendre à ce vice un empire exagéré sur lui-même.

Le lord Cantwel va nous fournir un nouvel exemple de cette affligeante vérité. Nous savons que son goût immodéré pour le luxe et la dépense l'avait déjà presqu'entièrement ruiné ; nous allons le voir maintenant dilapider sans frein et sans pudeur l'immense héritage de celle dont il s'est, de son chef, créé le tuteur.

Il avait ouvert le testament, l'avait tronqué et mutilé à son gré et suivant ses intérêts. Il y avait, à la vérité, conservé à Arabelle le titre de légataire universelle de son père, mais il avait ajouté un article, par lequel son frère, en cas de mort de mistriss Cantwel, son épouse, lui Georges Cantwel le nommait tuteur d'Arabelle et curateur de ses biens. Comme il était frère aîné du défunt, quand il lut publiquement le testament, cet article

parut tout simple et n'étonna personne, excepté l'honnête monsieur Palmer, qui, sachant la façon de penser de monsieur Cantwell sur le lord son frère, et connaissant trop bien la conduite de ce dernier, ne pouvait se persuader qne son patron eût confiéla fortune de sa fille à un homme qui avait si mal usé de la sienne : mais comme il n'était pas le plus puissant dans la maison, il sentit la nécessité de garder son observation pour lui.

Quelques semaines s'écoulèrent dans la tristesse bien juste, dont la double perte de deux êtres chéris avait rempli tous les cœurs.

Mais ce n'était pas l'intention du lord, toujours ami du plaisir, d'éterniser cette douleur, qui contrariait ses penchans favoris.

Il laissa passer deux mois avec bien de la peine; enfin n'y pouvant plus tenir, il passa dans l'appartement de sa nièce, qu'il trouva répandant des larmes aussi amères qu'au moment même où elle avait reçu les trois coups terribles dont elle gémissait. La bonne Annah était auprès d'elle et faisait de vains efforts pour la consoler.

« Je ne puis qu'approuver, ma chère Arabelle, une affliction qui fait infiniment d'honneur à votre sensibilité et à votre respect filial, lui dit son oncle avec beaucoup de douceur; mais, mon enfant, il faut penser à y mettre un terme : vous vous consumez dans des larmes bien justes, j'en conviens, mais bien infructueuses; elles ne vous rendront pas les objets de vos regrets : commencez, mon aimable nièce, à prendre un peu sur vous. Deux mois entiers vous ont vue abandonnée à une douleur que je ne blâme point, mais dont l'excès peut finir par vous être très-nuisible; votre santé peut en souffrir à la longue; je ne parle pas de vos charmes, dont je sais que votre modestie fait peu de cas; mais la vie, au milieu des souffrances de la maladie, est pire que la mort, et si vous n'y prenez garde, vous allez tomber dans un dépérissement dont rien, peut-être, n'aura le pouvoir de vous tirer. — C'est ce que je dis à chaque instant à mademoiselle, dit rapidement la bonne Annah. — Déjà, continua le lord, il s'est fait en vous un chan-

gement effrayant. Je ne dois pas permettre à votre affliction d'exercer plus long-temps ses ravages sur une jeune personne destinée par sa naissance, ses attraits, ses vertus et sa fortune, à faire l'ornement de la société et le bonheur d'un époux. — D'un époux, milord, dit en soupirant Arabelle? — Votre projet, ma nièce, n'est pas sans doute de fuir un lien sacré, dont jamais femme ne fut plus faite que vous pour augmenter le charme et pour goûter les douceurs. — Est-ce à treize ans a peine que l'on peut penser à me proposer ce nœud, et lorsque la cendre des auteurs de mes jours n'est pas encore refroidie? — Vous ne me faites pas la grâce de m'interpréter dans le véritable sens de mon discours, ma nièce; je ne viens point vous proposer un époux; je n'en connais point encore qui soit digne de vous être offert.

Je viens seulement vous prévenir que mon dessein est de rappeler incessamment au château la société que les événemens et la bienséance en ont éloignée depuis deux mois. Le tribut est payé suffisamment à ceux

que la nature a rappelés à elle. Il est temps que l'image de la mort s'efface et que la vie reprenne ses droits et ses douceurs. Je suis donc venu, aimable Arabelle, pour vous inviter à faire incessamment les honneurs de votre maison et à quitter cette solitude qui, je le répète, finirait par vous devenir très-pernicieuse. J'espère que la voix de l'amitié, celle de la raison, pénétreront jusqu'à vous, et que vous consentirez à me donner la satisfaction que je sollicite enfin, parce que je crois que le moment est venu de faire trève à vos douleurs et de vous rendre à vos parens, à vos amis qui vous redemandent avec impatience. — Mes parens ! mes amis ! ah ! — Ne tiendriez-vous plus à rien au monde, Arabelle? Croiriez-vous n'avoir plus de liens? — Je crois, monsieur, que de ceux qui m'attachaient à ce monde dont vous parlez, les plus précieux sont presque tous brisés, et qu'il m'en coûtera beaucoup pour en former d'autres ; cependant, vous êtes mon oncle et mon tuteur. Mon dessein n'est point de me soustraire à une légitime autorité ; j'o-

béirai : je vous demande seulement, comme une grâce que vous ne pouvez me refuser, de me permettre au moins d'achever, dans la solitude, les trois premiers mois de mon deuil. Daignez réfléchir qu'outre le vœu de mon cœur, j'ai encore le soin de ma réputation, pour m'autoriser à solliciter cette faveur : vous ne voudriez pas qu'on prît de votre nièce une idée fâcheuse, et qu'on me crût capable de vouloir oublier si vîte, au sein de la dissipation, les êtres adorés dont le ciel m'a privée trop tôt.

Cependant, rappellez, dès demain, si vous le jugez convenable, cette société à laquelle je ne puis me rendre encore, et le troisième mois expiré, vous n'aurez qu'à vous louer de mon obéissance. »

Content d'avoir obtenu une partie de ce qu'il désirait, milord Cantwel laissa sa nièce maîtresse d'elle-même encore un mois, et dès le lendemain fit publier dans les environs que le château de Wolney allait se rouvrir aux douceurs du voisinage et de l'amitié.

Une jeune, belle et riche héritière était

la dame de ce château ; on n'aura pas de peine à croire qu'il devint bientôt le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'aimable de tous les âges dans les environs, et l'on supposera de même combien leur affluence fit de plaisir à l'oncle dissipateur.

CHAPITRE XIX.

Edouard à sa nourrice.

La tendresse filiale était un sentiment bien vif, bien pur et bien vrai chez Arabelle ; mais peut-être n'était-il pas la seule cause de sa longue tristesse et la source unique de ses larmes!

Depuis deux mois Edouard était parti ; depuis deux mois Edouard n'avait donné aucun signe de souvenir. Arabelle n'avait pas eu besoin de dire à Annah combien ce silence la faisait souffrir ; la bonne nourrice le devinait assez, pour essayer tous les moyens de la soulager par des *peut-être* plus ou moins vraisemblables, et conséquemment plus ou moins consolans.

Elle allait tous les jours à la poste restante du bourg voisin du château, pour voir si elle ne trouverait point de lettres. (Il était convenu que celles qu'on écrirait d'Ecosse, seraient adressées à Annah, poste restante, à Werst-Bridge (1), petit endroit à côté de Wolney-Castle, ainsi nommé d'un pont jeté à l'ouest sur la Lan, rivière qui coule à Lancastre et donne son nom à cette ville.)

Enfin, au bout de neuf semaines, on lui remit, à la poste, une lettre venant d'Ecosse; elle la porte, avec transport, à sa maîtresse (car Arabelle l'avait fixée immédiatement auprès d'elle).

La jeune amie ouvre la lettre d'une main tremblante, et reconnaissant l'écriture d'Edouard, qui n'était point celle de l'adresse, elle est prête à perdre l'usage de ses sens... mais, comme la joie seule causait ce saisissement, elle ne tarda pas à revenir à elle, et avec la permission

---

(1) *Werst-Bridge*, signifie en anglais *Pont de l'Ouest*.

d'Annah, à qui l'épître était adressée, elle lut ce qui suit :

EDOUARD, *à sa bonne nourrice* ANNAH.

« Vous avez dû, ma chère Annah, trou-
» ver mon long silence bien étrange ; mais
» il me sera pardonné, quand on en con-
» naîtra les motifs ; du moins j'ose l'espérer.
» Préparez-vous à quelqu'ennui, car
» ma lettre aura de l'etendue, et je ne
» puis faire autrement, si je veux vous
» donner une idée exacte de tout ce qui
» m'est arrivé depuis notre pénible sé-
» paration : vous avez semblé le désirer
» de si bonne foi, l'intérêt qui me fut
» témoigné paraissait si vrai, si sincère,
» que je regarde comme un devoir, de
» n'oublier aucune circonstance, à con-
» dition qu'il en sera de même de votre
» côté, et qu'on voudra bien ne rien me
» laisser ignorer de ce qui a droit à ma
» curiosité... c'est celle du cœur, et au-
» cun mélange d'indiscrétion ne la profane.
» Nous avions traversé, sans accident,
» les provinces qui séparent l'Angleterre

» de l'Ecosse ; nous voyagions à cheval,
» suivis, monsieur Jenkins et moi, cha-
» cun d'un seul domestique ; nous ne fe-
» sions que de petites journées pour ne pas
» trop fatiguer nos chevaux, et nous mé-
» nager nous-mêmes.

» Arrivés aux frontières de l'Ecosse,
» nos gens refusent de nous suivre, et
» nous prenons deux guides; nous com-
» mençons à trouver ces forêts épaisses,
» ces montagnes désertes, ces rochers
» arides et escarpés, qui forment comme
» autant de remparts à ce royaume ; nous
» nous dirigions vers le nord, du côté
» du golfe Murray. Le lord Arundell avait
» établi sa résidence à Chanrie, et c'était
» dans cette capitale que monsieur Jenkins
» me conduisait pour me présenter à lui.

» Nos conducteurs nous faisaient en-
» tendre que ces déserts étaient fort dan-
» gereux et que la plupart des monta-
» guards écossais étaient des brigands ;
» ils nous conseillaient, en conséquence,
» de nous bien tenir sur nos gardes ; nous
» n'avions pas besoin de leur avis pour

» cela ; nous y étions sur nos gardes, mais
» ils y étaient encore mieux que nous.

» Dans les gorges, dans les étroits défilés
» de ces roches entr'ouvertes et sinueu-
» ses, souvent nous les perdions de vue et
» nous les retrouvions quelque temps
» après ; c'étaient des gens qui se disaient
» fort instruits de la carte du pays, et
» qui, en effet, la connaissaient assez
» pour nous égarer et nous faire périr. »

En lisant ces mots, Arabelle pâlit, sa main est prête à laisser échapper la lettre.

Annah la rassure par un raisonnement bien simple : « Puisqu'il écrit, dit cette bonne femme ingénument, c'est une preuve qu'il n'a pas péri. »

Arabelle se remet et continue la lecture.

« Nos perfides conducteurs nous gui-
» daient si singulièrement, que depuis
» trois jours nous étions à errer dans ces
» montagnes, sans pouvoir en sortir ; nos
» provisions diminuaient et nous commen-
» cions à nous défier de nos compagnons ;
» il était temps.

» Vers le soir du troisième jour, ils avaient
» disparu, sous prétexte d'aller en avant
» pour reconnaître la route, et avec pro-
» messe que, de temps en temps, ils nous
» avertiraient de la direction que nous
» avions à prendre, au moyen d'une trompe
» ou cornet de voyage dont on se sert dans
» ces défilés et dont ils étaient munis.

» Nous entendons en effet, le cornet
» à la nuit tombante, et nous marchons
» vers l'endroit d'où semblait partir le
» son, qui n'était pas très-éloigné.

» A peine avons-nous fait quelques
» pas, nous arrivons à un détour; tout
» à coup je sens mon chapeau ébranlé sur
» ma tête par une balle de pistolet, et
» monsieur Jenkins tombe à mes côtés,
» percé d'un autre coup.

» Je m'arme, en diligence, d'un pisto-
» let de la main gauche, et de mon sabre
» de la droite.

» Je me précipite sur les scélérats que
» le crépuscule me permet de distinguer
» très-clairement; ils étaient à pied; leurs
» chevaux étaient attachés à des arbustes

» qui croissaient entre les fentes des ro-
» chers.

» Les misérables, me voyant accourir à
» cheval, s'enfuirent par des sentiers im-
» praticables à un cavalier ; cependant,
» j'en avais blessé un de mon pistolet,
» et il était tombé sur le coup, sans pou-
» voir se relever.

» Je m'élance hors de dessus mon che-
» val, avec mon second pistolet et mon
» sabre, et me servant de toute l'agilité
» que la nature avait bien voulu me don-
» ner, je grimpe les rochers, je suis mon
» brigand, sans relâche ; bref, je l'atteins,
» et d'un coup de sabre bien asséné, sur
» l'épaule, je détache un bras de son corps.

» J'allais redoubler ; il tombe en criant
» grâce ; je m'arrête et je le reconnais pour
» un de nos guides ; il n'eut que le temps
» de me dire deux mots que je n'entendis
» pas, et le misérable expira.

» Je le laissais en proie aux vautours et
» aux corbeaux des montagnes, lorsqu'il
» me vint à l'esprit de le fouiller, à tout ha-
» sard ; je m'emparai, en effet, de tous les
» papiers que je lui trouvai et redescen-

» dis vers celui que mon pistolet avait at-
» teint ; il était mort, c'était notre autre
» guide ; je le fouillai de même et rejoignis
» à la hâte, monsieur Jenkins, que je trouvai
» assis près de son cheval ; le mien avait
» été rejoindre son compagnon de voyage,
» et ces deux bons animaux étaient tran-
» quilles, près de monsieur Jenkins ; il
» était blessé à l'aisselle, mais sa blessure,
» à ce qu'il m'assura, n'était ni considé-
» rable, ni dangereuse ; le premier sen-
» timent de la douleur était la cause de sa
» chute.

» Cependant, la nuit s'avançait à grands
» pas ; que faire, que devenir, dans ces
» montagnes, avec un homme blessé qui
» demandait un prompt secours ?

» Le ciel, en ce moment, me rappela
» le souvenir de ce qu'avaient dit souvent,
» dans le voyage, nos deux assassins, que
» leurs chevaux connaissaient, au moins
» aussi bien qu'eux, les sentiers de toutes
» ces gorges sinueuses.

» Je courus détacher ces chevaux, et
» ayant aidé monsieur Jenkins, non sans

» peine, à remonter sur le sien, nous
» laissâmes les autres aller devant nous,
» ils marchèrent à leur gré; nous les sui-
» vîmes avec plus de confiance que nos
» premiers guides. Au bout d'une heure
» de chemin, ils s'arrêtèrent devant une
» caverne et se mirent à hennir de toutes
» leurs forces, à plusieurs reprises.

» Une porte fermait l'entrée de la ca-
» verne; nous nous en aperçûmes en voyant
» une lumière dont les rayons passaient
» jusquà nous, à travers les trous et les
» ais mal joints de cette porte antique. »

CHAPITRE XX.

Suite et fin de la lettre d'Edouard.

Ah! bon saint Georges, s'écrie Annah, toute tremblante, si c'était une caverne de voleurs? si mon pauvre Edouard, mon cher monsieur Jenkins, allaient tomber entre les mains de quelques brigands! Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

Arabelle, avec un doux sourire, lui rétorqua son argument, et continua sa lecture, après avoir dit, que puisqu'Edouard écrivait, il était vraisemblable qu'il n'avait pas péri sous les coups des brigands.

« Monsieur Jenkins voyant qu'on venait ouvrir la porte, au seul hennissement des chevaux, tourna la bride du sien, et me dit, tout bas, de le suivre; j'obéis, et nous nous retirâmes dans un des angles de cette gorge tortueuse, où nous ne pouvions être aperçus, mais d'où nous pouvions entendre.

» La porte s'ouvre; une voix de femme prononce, très-distinctement : « Est-ce vous, mes enfans? est-ce toi, Eric? est-ce toi, Donald? » Point de réponse... « Ah! grand Dieu! s'écrie la même voix, malheureuse Edgarde! que vas-tu devenir? les chevaux de mes enfans sont revenus sans eux; mes enfans ont péri! mes enfans sont assassinés! misérable que je suis! je ne les verrai plus.... je ne suis plus mère. » Après ces paroles plaintives et douloureuses, nous n'entendîmes plus

» rien, ce qui nous fit présumer que la
» mère des deux scélérats était évanouie.

» Monsieur Jenkins fut incertain s'il irait
» la secourir, et ce fut son premier mouve-
» ment; mais je lui représentai qu'il pou-
» vait y avoir du danger, que cette femme
» pouvait n'être point seule, qu'il était très-
» probable qu'une caverne habitée par la
» mère de deux brigands, était un repaire
» de voleurs; qu'au reste je ne voulais pas
» qu'il s'exposât et que j'allais voir seul,
» ce qui se passait.

» Il voulait me retenir, j'étais déjà parti;
» je m'arrête au détour du défilé; de là,
» je vois, très-clairement, une jeune fille
» et un vieillard qui ressemblait plutôt à
» un animal féroce qu'à un homme; tous
» deux emportaient la vieille évanouie
» dans la caverne, où les chevaux étaient
» déja entrés et dont la porte se referma.

» Alors, je retournai vers monsieur Jen-
» kins, et nous résolûmes de nous éloigner
» de ce lieu qui, selon toutes les appa-
» rences, ne pouvait être que fort dan-
» gereux pour nous.

» Nous tournâmes toute la nuit dans ces
» chemins tortueux, tantôt nous élevant en
» gravissant jusqu'aux étoiles, tantôt des-
» cendant par une pente rapide, dans les
» entrailles de la terre.

» La fraîcheur de la nuit faisait beau-
» coup souffrir monsieur Jenkins de sa
» blessure, et le jour qui vint enfin, ra-
» mena, avec lui, quelqu'espérance dans
» nos cœurs.

» Nous aperçûmes un enfant sur la cime
» d'un roc; il gardait quelques chèvres;
» nous nous approchâmes le plus qu'il nous
» fut possible, et quand nous fûmes à por-
» tée, nous fîmes des signes qu'il entendit;
» il vint à nous.

» Monsieur Jenkins parlait parfaitement
» bien écossais, que je bégayais assez mal :
» il demanda à l'enfant si nous ne pourrions
» pas trouver, dans les environs, quelque
» asile, quelque chaumière pour nous re-
» poser. Pour toute réponse, il nous con-
» duisit chez son père.

» Nous n'entrâmes qu'en tremblant dans
» cette retraite creusée dans le roc, et qui

» nous parut un antre semblable à celui
» que nous venions d'éviter.

» Nous fûmes bientôt rassurés ; le vieil
» Arvin était le meilleur homme de la terre:
» il nous prodigua tous les soins et toutes
» les douceurs de l'hospitalité. Comme il
» connaissait parfaitement toutes les sim-
» ples de ces montagnes, il pansa très-
» habilement la blessure de M. Jenkins, et
» la guérit en très-peu de temps.

» Il nous félicita d'avoir échappé à la ven-
» geance du féroce Arthwell, le plus in-
» fâme scélérat qui infestât cette partie
» des montagnes.

» Si nous avions eu le malheur de tomber
» entre ses mains, il n'est point de sup-
» plice qu'il ne nous eût fait endurer, pour
» nous punir d'avoir tué ses deux enfans,
» monstres aussi barbares que lui.

» Mais le ciel est juste ; un voisin du bon
» Arvin lui rendit un jour visite, et lui dit :
» que les montagnes du nord étaient déli-
» vrées d'un grand fléau ; qu'Arthwell
» ayant appris la mort de ses enfans, avait
» long-temps cherché dans les défilés, et

» avait enfin trouvé leurs cadavres; qu'a-
» lors la rage s'était emparée de lui, et
» que, de retour à sa caverne, il s'était
» poignardé lui-même, après avoir tué
» sa femme et dangereusement blessé sa
» fille, qui s'était traînée chez un monta-
» gnard du voisinage : elle y avait raconté
» cette catastrophe, qui avait rempli de
» joie tout le canton.

» Je fis voir alors les papiers que j'a-
» vais trouvé sur les deux scélérats : c'était
» une assez grande quantité de billets de
» banque, volés sans doute à beaucoup
» de malheureuses victimes.

» Nous les laissâmes avec des lettres qui
» avaient appartenu aux infortunés, entre
» les mains d'Arvin, pour qu'il en fit l'u-
» sage qu'il croirait convenable; et après
» un mois de séjour chez ce digne homme,
» nous le quittâmes, comblés des marques
» de son amitié et pénétrés de la plus sin-
» cère reconnaissance.

» Il nous avait indiqué la route que nous
» devions prendre pour nous rendre au
» golfe Murray, où nous arrivâmes bientôt

» et delà à Chanrie, plus de six semaines
» après notre départ de Wolney-Castle.
» Le lord était à son château d'Arundell,
» il avait laissé des ordres pour que nous
» fussions reçus dans sa maison de Chanrie
» avec tous les égards et traités avec tous
» les soins possibles.
» Monsieur Jenkins avait trouvé une
» lettre, par laquelle milord l'invitait à
» me conduire à Arundell, aussitôt qu'il
» m'aurait équipé convenablement. La
» lettre indiquait ses intentions relatives à
» tout ce qui pouvait me concerner.
» Il ne fallut pas moins de huit jours
» pour me mettre dans l'état brillant qu'a-
» vait prescrit milord : nous partîmes en-
» fin ; je lui fus présenté.
» Non, le ciel m'accorderait le centuple
» de l'existence ordinaire des hommes, je
» ne pourrais jamais oublier l'accueil en-
» chanteur que je reçus de ce digne sei-
» gneur ; il fut tel que je suis forcé de n'en
» pas dire davantage ; car si je me per-
» mettais d'entrer dans le détail de toutes
» les bontés dont il m'a comblé, on me

» soupçonnerait, avec raison, d'un amour-
» propre dont je suis bien éloigné.

» Qu'il vous suffise de savoir que je suis
» traité par milord Arundell, non comme
» un simple écuyer, mais comme un en-
» fant bien chéri.

» Je saisis le premier instant dont je puis
» disposer, pour vous faire part de tout
» ce qui m'est arrivé depuis notre sépara-
» tion... oh ! bien pénible et bien doulou-
» reuse séparation !

» Je jouis d'un sort dont j'étais loin d'es-
» pérer la douceur ; je serais un monstre
» d'ingratitude si j'osais m'en plaindre ;
» mais c'est dans votre sein, ma chère
» Annah, ma bonne nourrice, que je dé-
» pose avec confiance tous les sentimens
» du mien : quels sentimens ! et comment
» essayer de les peindre ?

» Je dois beaucoup à monsieur Jenkins,
» au lord Arundell...mais...que ne dois-je
» pas à l'ange tutélaire qui veilla sur mes
» jeunes années. C'est par lui que je suis...
» quelque chose, si véritablement... je
» suis quelque chose.

» Oh! jamais... jamais tant de bienfaits
» ne sortiront de ma mémoire. Où es-tu,
» où es-tu divin modèle d'une adorable
» image, qui passe sans cesse de mes yeux
» à ma bouche, et qui repose jour et nuit
» sur mon cœur?

» Adieu, ma chère Annah; je vous écri-
» rai très-exactement; mais j'ose compter
» sur le même soin de votre part.

» Songez que le château d'Arundell n'a
» qu'une bien petite portion de moi-même;
» songez que je me suis laissé presque tout
» entier à Wolney-Castle, et que je n'exis-
» terai véritablement que quand je rece-
» vrai de vos nouvelles. EDOUARD. »

CHAPITRE XXI.

Détails domestiques. — Testament perdu.

Cette lettre, pleine d'intéressans détails, sans absorber les souvenirs douloureux et les regrets cuisans d'Arabelle, porta dans son cœur un genre de consolation dont elle commençait à sentir vivement le besoin.

Dès ce moment, la correspondance fut établie ; mais nous ne ferons part au lecteur, que de ce qui sera essentiel ; toutes les relations amoureuses ont à peu près la même marche, la même physionomie et elles peuvent se supposer.

Reprenons les fonctions et la plume de l'historien. Nous allons rapporter en bref les événemens de près de quatre années.

Milord Cantwell, comme on l'a vu, ne se fut pas plutôt constitué tuteur et curateur d'Arabelle, de son autorité privée et au moyen d'une très-coupable altération dans le testament de son frère, qu'il commença ses dilapidations de la manière la moins ménagée, et bientôt la plus scandaleuse.

La fortune d'Arabelle se montait au moins à cinquante mille guinées de revenu (1) y compris l'héritage de sa tante Pembrock, qui était de quinze mille livres sterlings de rente. Il y avait, dans les trois royaumes, peu d'héritières semblables.

---

(1) A peu près douze cent cinquante mille liv., argent de France.

Sous le prétexte spécieux de faire jouir sa nièce de tout l'éclat et de toutes les douceurs attachés à son rang et à son immense fortune, milord Cantwell, tant à Londres que dans tous les châteaux d'Arabelle, dont il avait conservé les titres, en en vendant les revenus à son frère, attira une société qu'il traitait splendidement aux dépens de sa pupile, trop jeune et trop désintéressée d'ailleurs pour faire à ces excès la plus légère attention,

Ce fut l'honnête monsieur Palmer qui, au bout d'un an, s'apercevant de la tournure que prenaient les affaires, prit sur lui d'aller trouver miss Arabelle et de lui demander ses ordres pour parler à son oncle et arrêter un désordre qui ne pouvait que la conduire à sa ruine.

Elle frémit et ne sût quel parti prendre, elle jura à monsieur Palmer que jamais elle n'aurait le courage de dire un mot à son tuteur.

« Eh bien! dit ce brave homme, je lui parlerai, moi; il ne sera pas dit que je verrai périr sous mes yeux un bien consi-

dérable, loyalement amassé par votre digne père, sagement géré par moi jusqu'à sa mort, et qu'un usurpateur n'a pas droit de prodiguer d'une manière si peu décente : je vais lui parler. »

Il y fut en effet : il exposa sa mission en termes très-prudens, mais très-fermes, et se comporta avec tout ce que la plus auguste probité a de noblesse et d'énergie.

« Est-ce au nom de ma nièce que vous venez me sermoner, monsieur ? »

« Milord, miss Arabelle n'ignore pas que j'ai dû vous entretenir sur cet objet très-important pour elle. »

« Elle ignore au moins que vous n'êtes ni son curateur, ni son tuteur, et qu'elle n'est pas majeure. »

« C'est-à-dire, milord, que vous voulez que l'expiration de sa minorité soit en même temps celle de sa fortune. »

« De quel droit m'interrogez-vous ? »

« Du droit que je tiens de son digne père, qui m'a confié la gestion de ses biens et auquel je veux être fidèle, même à présent, qu'il est enseveli dans la tombe. »

« Vous aurez soin de me rendre vos comptes dans huit jours au plus tard : après cela, vous voudrez bien me dispenser de recevoir vos services. »

« Je ne quitterai les affaires de la succession de monsieur Georges Cantwell que quand sa fille Arablle, sa légitime héririère, me l'ordonnera : je ne connais qu'elle ici à qui je doive obéir. »

« Vous êtes un insolent, sortez ! »

« Vous êtes un grand seigneur, et je sors de votre présence, mais non pas d'ici, ni d'aucun lieu appartenant à miss Arabelle, dont je jure que je vais protéger les biens et faire valoir tous les droits. »

« Sortez, vous dis-je, ou craignez... »

« Je ne crains rien... mais je sors, » et il sortit.

Comme il se retirait pour aller rendre compte à sa jeune maîtresse de ce qui venait de se passer, il rencontra le jeune nègre Colaïba, qu'il aimait beaucoup, ainsi que le bon Aralabi, son père, parti depuis peu pour aller chercher Jenkins en Ecosse.

Ce jeune homme, le voyant un peu ému,

lui demanda la cause de son trouble. Palmer répondit long-temps que ce n'était rien ; mais vaincu par les instances pressantes de Colaïba, il lui rapporta ce qui venait d'avoir lieu entre le lord et lui.

« Allez trouver notre jeune maîtresse, M. Palmer, et revenez sous l'avenue de tilleuls, tout près de la fontaine de Diane, vous m'y trouverez : si vous ne m'y trouvez pas, vous trouverez toujours.. enfin. . vous n'aurez pas tout-à-fait perdu votre peine.

Palmer ne comprit pas grand'chose à cela, mais il promit de se trouver à la fontaine de Diane, et retouna chez Arabelle.

Cette aimable enfant fut indignée et ne savait qu'opposer au despotisme injuste de son oncle, duquel elle commençait à s'apercevoir qu'elle avait beaucoup à craindre.

Palmer lui dit : « Mademoiselle, il est vrai que milord peut me priver de l'administration des biens provenans de la succession de vos parens, c'est-à-dire, père et mère ; mais il n'a rien à voir aux quinze mille livres sterlings de revenu, provenant de l'héritage de votre tante, miladi Pembrock.

Vous pouvez, en conséquence, vous expliquer fermement avec lui sur ce point, et lui dire que vous désirez que je reste seul chargé de la gestion de cette portion de votre héritage. — C'est ce que je compte faire aujourd'hui même. — J'ai bien peur que d'ici à votre majorité, votre immense fortune ne soit considérablement endommagée ; mais les quinze mille livres sterlings ont déjà prospéré dans mes mains, et seront toujours pour vous une ressource avantageuse. — Je vous confie mes intérêts, monsieur Palmer, et je vous recommande une jeune orpheline, qui ne connaît rien aux affaires et que le sort a mise à la merci d'un parent bien peu délicat ». Palmer promit tous ses soins, et se retira pour aller au rendez vous de la fontaine de Diane.

Comme il en approchait, il vit milord Cantwell qui en sortait avec un rouleau de papier à la main. Milord s'éloigna rapidement sans le voir, et Palmer, poursuivant son chemin vers la fontaine, rencontra Colaïba qui venait à lui tout égaré, en disant à voix basse : « Nous sommes perdus,

monsieur Palmer, nous sommes perdus. »
— Comment donc cela ? — Oh ! pourquoi avez-vous tardé si long-temps? — Je n'ai dit que deux mots à notre jeune patrone, et je suis venu aussitôt que je l'ai pu ; mais explique-moi, mon ami, le cause du trouble où je te vois. — Il n'en fut jamais de plus juste, et nous sommes perdus, je vous le répète.

Alors il raconta à Palmer tout ce qui s'était passé entre monsieur Cantwell mourant, son père Aralabi et lui. « Nous avions chacun un double de son testament, continue Colaïba ; nous avions ordre de ne le faire voir qu'à la dernière extrémité. Mon père est parti pour l'Ecosse, comme vous savez, dans le dessein de trouver monsieur Jenkins, auquel il était chargé par monsieur Cantwell, notre bon maître, de remettre une cassette importante. Il a pris avec lui sa copie du testament ; la mienne me restait. Quand je vous ai rencontré tout à l'heure, et que vous avez bien voulu me dire ce qui venait d'arriver entre milord et vous, je n'ai pas osé vous offrir le

testament en l'absence de mon père et sans son aveu ; mais j'avais imaginé de vous le faire trouver à la fontaine de Diane, comme si c'était une chose oubliée là, par mégarde. Je l'avais placé en effet, et je m'étais retiré à quelques pas pour vous voir venir. Au lieu de vous, j'ai vu s'avancer milord ; il n'était plus temps d'aller reprendre mon cahier, milord en était tout près. Il a vu un rouleau de papier sur l'herbe et l'a ramassé comme vous paraissiez : voilà toute l'histoire, et je vous avoue que je ne sais comment nous nous tirerions de là. — Il est certain que c'est un malheur qu'un pareil événement ; mais il faut essayer d'y trouver un remède.

CHAPITRE XXII.

Mélange d'événemens.

« Je n'en vois qu'un, dit Colaïba, et je crois-même qu'il faut l'employer sans tarder. — Quel est-il ? — Dès ce soir même, vous qui disposez de tous les gens de la

maison, monsieur Palmer, il faut m'expédier une permission pour aller joindre mon père en Ecosse. Je le trouverai chez milord Arundell, où la bonne Annah lui a dit qu'il trouverait monsieur Jenkins et le jeune Edouard. Je conterai tout à mon père; et comme il est probable que la dernière extrémité s'avance, nous reviendrons armés du véritable testament; car les autres il ne faut point y croire. — Tu as raison, brave jeune homme; le conseil que tu me donnes est très-sage; je vais te donner la permission et tous les moyens de te rendre en Ecosse. Sauvons, s'il se peut, la fortune d'une adorable maîtresse, qui méritait un autre tuteur. »

Ce parti fut aussitôt exécuté que pris. Palmer conduisit Colaïba près d'Arabelle, qui fut enchantée de la résolution du brave noir, le combla de bienfaits, lui donna quelques dépêches (qu'elle fit à la hâte) pour Jenkins et pour.... Edouard, et lui recommanda de revenir, avec son père, le plutôt qu'il lui serait possible.

Colaïba partit le jour même. Soyons

tranquille sur son compte ; il arrivera sans doute à bon port.

Cependant, Arabelle encouragée et conseillée par monsieur Palmer, eut la fermeté de demander une entrevue à son oncle et de lui dire, avec beaucoup de résolution, qu'elle prétendait que celui que son père avait mis à la tête de ses biens lui continuât ses soins et ses services ; que du moins pour l'héritage de milady Pembrock, sa tante, elle n'aurait point d'autre homme de confiance, et qu'en cette qualité, monsieur Palmer aurait près d'elle, et dans toutes ses possessions, un logement convenable.

L'oncle, un peu désorienté par ce ton énergique, dont il ne soupçonnait pas sa nièce capable, lui demanda d'un ton fort doux si jamais elle avait été menacée de perdre cet homme de confiance, duquel elle avait raison de faire tant de cas. — Oui, répondit-elle ; je n'en ai pas été personnellement menacée ; mais monsieur Palmer a reçu son congé de votre propre bouche, et d'après ce que son devoir l'a forcé

de me dire de votre entretien avec lui, il est clair que sa présence vous devenait importune, puisque vous lui aviez donné huit jours pour rendre ses comptes, et que vous lui aviez signifié sa retraite après cette opération. — Monsieur Palmer s'est échauffé, mademoiselle; il s'est permis, dans notre entretien, de franchir la distance qu'il sait exister entre nous, et j'ai cru que mon honneur était intéressé à ne pas souffrir l'insulte d'un homme tel que lui. — Si monsieur Palmer vous a insulté, je serai la première à lui en faire de sévères reproches; mais permettez-moi de vous dire que je l'en crois incapable. — Et vous avez raison, madame (1), dit Palmer sortant d'un cabinet voisin, où il travaillait à la rédaction de quelques comptes importans; milord m'a provoqué; je me suis renfermé dans les bornes du respect; mais j'ai cru devoir lui dire la vérité, et je la di-

---

(1) La coutume en Angleterre est de donner le nom de Madame aux jeunes personnes de distinction.

rai toujours à lui, à l'univers entier, quand il sera question de vos intérêts. -Me croyez-vous assez vil pour nuire à ces intérêts que vous défendez avec une si arrogante chaleur, monsieur?—Depuis un an j'ai preuve en main que le désordre et la dilapidation se sont introduits dans une fortune immense, née de la plus sage et de la plus noble économie. — Vous voulez me pousser à bout, monsieur. — J'y suis moi-même, milord, et le jour n'est pas loin où l'on vous demandera de quel droit vous vous êtes érigé exécuteur testamentaire, tuteur et curateur de lady Arabelle; de quel droit vous vous êtes emparé d'un testament qui ne vous était point adressé; de quel droit vous en avez interprété les clauses à votre gré; de quel droit enfin vous vous appropriez chaque jour les biens d'une nièce, que son père à coup sûr ne vous eût jamais confiée. »

Milord Cantwell, écumant de rage, ne trouvait pas un mot à répondre; de grossières invectives sortaient par intervalles de sa bouche en contorsion.

Arabelle conjurait Palmer de se calmer; mais ce digne homme insistait et parvint à irriter tellement le lord, que celui-ci voulut commencer une *boxe* (1) avec lui, et se posta dans la menaçante attitude.

Palmer, plus jeune et respectant d'ailleurs le lieu et la personne qui l'habitait, lui dit froidement :

« Je ne vous conseille pas, milord, de vous risquer avec moi à un jeu indigne d'un homme de votre rang, et dans lequel, pour comble de disgrâce, vous auriez encore le dessous. »

Ce flegme désespérant allait mettre le lord Cantwell hors des gonds ; il allait, oubliant sa dignité, son âge, la présence de sa nièce et d'Annah, faire le coup de poing avec le courageux Palmer, lorsqu'une soudaine attaque d'apoplexie, provoquée par la violence de sa colère, le renversa sur le parquet avant qu'on eut le temps de prévenir sa chute.

---

(1) *Boxer*, en Angleterre, est se battre *noblement* à coups de poings.

Le sang inonda tout à coup ses yeux, ses narines, ses oreilles; il sortit à flots de sa bouche écumante; et on l'emporta chez lui dans un état qui le plaçait entre la vie et la mort.

Si la destinée n'était pas aussi opiniâtre qu'aveugle, Arabelle devait être en ce moment débarrassée à jamais d'un persécuteur qui lui prépare des tourmens incalculables; mais il fallait que son sort s'accomplit.

Contons rapidement: délivrons nos lecteurs et nous-mêmes du poids de bien des événemens fâcheux, en glissant légèrement sur les détails, et atteignons le plutôt que nous pourrons les seize ans d'Arabelle et les vingt ans d'Edouard.

L'apoplexie a épargné sa victime; milord Cantwell renaît. Palmer a beau lui opposer son courage et sa probité, ce digne homme se trouve circonscrit dans le cercle de l'héritage de la bonne milady Pembrock: tout le reste, en trois années, s'écoule, se dissipe, se dessèche en dépenses plus folles les unes que les autres, et on pourrait même en citer de frauduleuses.

Par exemple, c'est avec l'argent d'Arabelle que son oncle rachète les domaines cédés à son père, dont il n'avait conservé que les titres; par exemple, il lui porte en compte, tous les ans, la dépense faite dans sept ou huit maisons qu'elle n'habite pas quinze jours dans l'année, et met odieusement de côté, pour de scandaleux usages, toutes les sommes qu'il a la bassesse de subtiliser ainsi à son innocente nièce.

Mais tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose.

Arabelle ignore, ou feint d'ignorer, ces viles dilapidations. Sa correspondance avec Edouard, leurs sentimens qui ne font que s'enraciner dans leurs âmes tendres autant que vertueuses, la consolent de tout.

Palmer s'est débarrassé de lui-même et de l'aveu d'Arabelle, de toute la succession de monsieur et madame Cantwell, après s'être mis en règle par des protestations qui trouveront leur place un jour.

Aralabi et Colaïba ont trouvé Jenkins et Edouard : par ordre d'Arabelle, ils sont

restés près d'eux avec le testament qu'on ne veut point mettre encore en évidence.

Palmer, cependant, est toujours à la tête des biens de la succession de la tante, et ne quitte point Arabelle, à laquelle il demeure spécialement attaché, sans que le lord puisse y trouver à redire.

Tel est à peu près l'état des choses en Angleterre; quant à l'Ecosse, nous en allons dire un mot.

On nous demandera sans doute, et avec raison, pourquoi ne pas exhiber le testament? C'est qu'il ouvrait la porte a un procès interminable : il était obscur, plein d'ambiguités, et jusqu'à nouvel ordre il fallait le garder et se taire.

CHAPITRE XXIII.

Crimes du lord Cantwell.

En Ecosse, le lord Arundell, parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans, à l'époque où Jenkins lui avait donné pour écuyer le jeune Edouard, avait pris un tel at-

tachement pour ce charmant et vertueux infortuné, qu'il ne pouvait se passer de lui, et qu'arrivé à soixante-dix-huit années, il était vraiment rajeuni, depuis qu'il avait près de lui l'aimable ami d'Arabelle.

Notre héros n'avait profité de sa faveur illimitée que pour se faire des amis; il était adoré de toute la maison d'Arundell et de toute la société du vieux lord.

Son étonnante ressemblance avec le lord Arlington, son gendre, l'avait tellement frappé, qu'il avait persécuté Jenkins pour savoir quel pouvait être cet intéressant jeune homme.

Jenkins, après l'avoir mille fois assuré qu'Edouard était digne de toute sa tendresse, lui avait dit que le moment n'était pas venu de lui donner les éclaircissemens qu'il désirait; mais qu'un jour, milord Arundell saurait tout.

Ensuite il était retourné à Londres, auprès de son patron, et venait tous les ans faire quelque séjour en Ecosse. Quatre ans s'étaient passés de la sorte, et rien

de frappant n'était arrivé au château d'Arundell, durant cet intervalle, si ce n'est le voyage des deux nègres. Le père, venu le premier, avait remis la boîte à Jenkins ; elle contenait tous les papiers relatifs à Edouard, et une copie du testament.

Nous avons dit pourquoi ce testament ne fut pas mis tout d'un coup en évidence ; les discussions qu'il eût entraînées auraient été sans fin, et le lord Cantwell aurait pu avoir assez de crédit pour faire condamner les porteurs de ce testament, comme fabricateurs de faux titres et d'actes frauduleux.

Il fut donc résolu d'attendre ; et les deux noirs, qui appartenaient de droit à Arabelle, eurent ordre, ainsi qu'on vient de le dire, de rester auprès d'Edouard, en Ecosse. Edouard, enchanté de ce présent, s'attacha vivement à ces honnêtes amis, qui, de leur côté, se dévouèrent entièrement à lui. Colaïba surtout, de son âge, à peu près, le prit en une si grande affection, qu'il fit le serment tacite de lui consacrer jusqu'à la dernière goutte

de son sang, en cas de besoin : on sait la force de ces sermens, chez cette nation voisine de la nature et qui ne connaît que ses douces et touchantes lois.

Un jour, peut-être, Colaïba prouvera qu'il n'avait pas juré en vain.

Nous venons d'esquisser, en bref, le tableau de ce qui existait au château d'Arundell, quatre ans après l'arrivée d'Edouard, qui, lui-même alors, en avait vingt et la charmante Arabelle seize.

Cette adorable fille passait assez tristement ses jours à Wolney-Castle, avec Annah et le souvenir de son jeune ami.

Ce château était celui qu'elle préférait; c'était dans son sein qu'elle avait été élevée avec Edouard; elle y retrouvait partout celui qui, de son frère, était devenu son amant, et se promettait bien de tenir le serment qu'elle avait fait de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Comme elle était loin encore de voir réaliser sa douce espérance!

Il est vrai que son oncle lui faisait généreusement les honneurs de la fortune

qu'il lui enlevait; elle était l'objet de toutes les attentions, la déesse de toutes les fêtes, et les fêtes se renouvelaient souvent.

Arabelle, par bienséance, ne pouvait se dispenser de respirer l'encens que le lord adulateur allumait, à ses dépens, sur ses autels; mais son vrai bonheur était de fuir toutes ces insidieuses adorations et de se réfugier, avec Annah, vers l'endroit du canal où s'était passé la scène du nid de tourterelles.

Là, elle se livrait, toute entière, aux souvenirs de ses jeunes années; ces souvenirs étaient doux quelquefois, et quelquefois amers; mais le charme l'emportait sur tout, parce que ce charme était celui de l'espérance.

Quel chemin son cœur avait fait! Arabelle ne voit plus, ne pense plus, ne sent plus en enfant; son âme s'est agrandie et peut contenir tout son amour; elle acquiert, par une correspondance toujours plus attachante et exactement suivie, la certitude enchanteresse que son Edouard

ne vit que pour elle et ne veut que se rendre, de jour en jour, plus digne d'elle.

Outre ses lettres, à lui-même, elle reçoit celles de Jenkins et des bons *noirs*; elle est sûre qu'il n'existe pas, sous le ciel, un être plus accompli qu'Edouard, et elle travaille à devenir, s'il se peut, plus parfaite, pour le mériter mieux.

Ne serait-il pas affreux qu'un couple aussi visiblement marqué du sceau de cette sympathie qui, de deux individus, n'en fait ou n'en doit faire qu'un, vint à être séparé? c'est cependant ce qui est près d'arriver, et de la plus étrange manière.

L'oncle perfide a répudié tout sentiment d'honneur; nous ne l'avions cru que soumis à l'empire des passions absorbantes, et nous aimions à penser que, satisfait de donner aux jouissances qu'il s'était créées et rendues nécessaires, toute la latitude que lui permettait l'usurpation de l'immense fortune de sa nièce, il saurait du moins respecter la personne de cette nièce si intéressante.

Nous nous sommes trompés.

Le vice a cela de funeste, qu'il est incurable, et que loin de s'affaiblir avec l'âge, la vieillesse semble lui fournir, avec une complaisance désastreuse, de nouvelles forces et de nouveaux besoins. Pour les satisfaire, il faut de nouveaux alimens; pour les trouver, ces alimens, il faut de nouveaux crimes.

La liste de ceux du lord Cantwell sera longue; il est bien triste de la présenter à nos lecteurs; mais c'est une indispensable nécessité, et nous sommes même forcés de les indiquer par ordre.

Crimes du lord Cantwell envers sa nièce Arabelle.

1° Le lord Cantwell introduit dans la maison de son frère, Georges Cantwell, par monsieur Palmer, homme d'affaires de ce dernier, ouvre un testament qui ne lui est point adressé, le lit dans l'espace d'une nuit qu'il emploie à le mutiler, à le falsifier et à le rendre propre à seconder ses coupables desseins.

2° Le lord Cantwell, après l'altération, la falsification du testament, a l'audace de le présenter, ainsi métamorphosé, à l'assemblée de famille, de laquelle il se fait reconnaître tuteur et curateur de sa nièce Arabelle, contre les intentions du testateur.

3° A peine est-il entré en jouissance des fonctions de ces titres usurpés, qu'il commence à dilapider l'héritage de sa nièce.

4° Il veut éloigner d'elle et de la gestion de ses biens, le seul homme de confiance du père, l'honnête et digne Palmer, et parvient à l'évincer par les manœuvres les plus répréhensibles.

5° En quatre ans, il a tellement accumulé les infidélités dans son administration, que tous les biens de la famille Cantwell, qui lui avaient appartenus d'abord comme aîné, et qu'il avait cédés à son frère, en se réservant seulement les titres honorifiques, ont été rachetés par lui et pour lui, des deniers de la succession de sa nièce Arabelle.

6° Le lord Cantwell, déjà coupable de tant de bassesses, ayant aperçu dans

le testament de son frère, un article qui nomme Edouard l'époux d'Arabelle, et Jenkins tuteur d'Edouard et curateur des biens considérables que ce digne frère laissait à Edouard, comme au mari présumé de sa fille, a l'infamie de substituer à cet article, celui qu'on va lire :

« Jenkins est un imposteur, Edouard n'est point mon fils, et j'ordonne à mes héritiers de les éloigner tous deux de ma famille, à perpétuité ; si jamais ma fille Arabelle pensait à s'unir à Edouard, je la prive de ma succession. »

CHAPITRE XXIV.

Les deux Articles.

Ce dernier article, surtout, était le comble de l'atrocité.

Le testament falsifié, avait été tellement assimilé au véritable, que ceux qui restaient entre les mains d'Aralabi et de Jenkins, auraient pu être regardés comme des actes contrefaits, des impostures for-

gées et venues après coup. L'honnête tuteur, comme on le voit, s'était mis en règle : que ne fait-on pas avec de l'argent et pour de l'argent !

Bien sûr de l'effet et du jeu de ses batteries, si favorablement disposées contre son innocente nièce, le lord va commencer à marcher à son grand but et à déployer tous ses moyens pour l'éloigner à jamais de cet Edouard qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, mais que son intérêt lui prescrit d'immoler.

Il avait bien entendu parler de la momie et d'un faux William ; mais il ignorait bien des détails. Ce faux William était Edouard; le vrai testament de son frère le disait ; mais cet Edouard avait passé son enfance chez ce même frère, et il y venait si peu ! jamais il n'aurait pu le reconnaître. Il avait donc pris sagement le parti de l'éconduire, d'un trait de plume, et de déshériter sa nièce, de son chef, dans le cas où elle voudrait qu'Edouard devint pour elle quelque chose de plus qu'un frère.

Voici la clause infernale qu'il avait ré-

digée à la place de la véritable ; mais pour être plus intelligibles, nous allons les transcrire toutes deux, en commençant par celle de monsieur Georges Cantwell.

« Je déclare que mon fils William Cantwell ayant été assassiné à l'âge de trois ans (il ne disait pas par qui, par ménagement pour son frère), j'ai voulu dérober la connaissance de cet affreux événement à lady Augusta Pembrock, mon épouse et sa mère, dont la juste douleur aurait abrégé la vie.

» Je déclare que j'adoptai un enfant du même âge, nommé Edouard, que je reçus des mains de monsieur Salomon Jenkins, lequel me donna toutes les preuves possibles que cet enfant était de la plus haute naissance, et que les plus fortes raisons le condamnaient à taire son nom à tout autre qu'à moi.

» Je déclare qu'en adoptant cet enfant pour sauver mon épouse, je me promis de le traiter en bon père, et que le ciel m'ayant accordé, l'année d'après son installation chez moi, une fille qui fut nommée Arabelle, je formai le projet de les

unir un jour et de substituer les noms d'époux à ceux de frère et de sœur.

» J'ordonne que cette union ait lieu, à moins que les cœurs des jeunes gens ne s'y opposent, et qu'elle se réalise dès que l'âge le permettra. »

Telle était la dernière volonté du père d'Arabelle ; voyons maintenant celle de son détestable oncle.

« Je déclare que mon fils William Cantwell, ayant été assassiné à l'âge de trois ans, ce crime atroce n'est venu à ma connaissance que bien long-temps après, par une lettre de lady Augusta Pembrock, à moi adressée, il y a deux ans, à la Jamaïque.

Cette lettre porte qu'un fourbe, nommé Salomon Jenkins (qui, sans doute, est l'assassin de mon fils William), a trouvé le secret d'introduire le sien dans ma maison, pour qu'il devînt un jour l'héritier de mon nom et de ma fortune.

Mon épouse ne me dit pas comment le secret lui a été découvert; elle se contente de me dire qu'elle a chassé, sur-le-champ, de chez elle l'enfant supposé, dont elle a

appris que le véritable nom était Edouard.

Elle ajoute qu'elle l'a banni avec d'autant plus de célérité, qu'elle avait cru remarquer que cet enfant usurpateur, osait jeter sur Arabelle un œil de préférence et d'amour, sans doute par les conseils d'un père imposteur, de ce misérable Jenkins qui, ayant tout calculé, tout prévu, avait pensé que si son fils pouvait se faire aimer de ma fille Arabelle, les deux jeunes gens, instruits par lui qu'ils n'étaient pas frère et sœur, ne manqueraient pas de vouloir s'unir, et qu'alors tous ses vœux seraient remplis.

Pour prévenir les fâcheux résultats d'une trame aussi odieuse,

Je déclare qu'Edouard n'est point mon fils, et que c'est un enfant sans aveu, qu'une manœuvre subreptice a introduit dans ma famille;

Je déclare qu'il ne doit jamais y entrer à aucun titre, et je veux que ma fille soit entièrement et absolument dépossédée de tous ses droits à mon héritage, si jamais elle devient l'épouse de cet Edouard, auquel

je me repens d'avoir accordé des bienfaits et une tendresse qui n'étaient dus qu'à mon véritable fils, et non pas à celui de son assassin ; car je crois, ainsi que mon épouse, que cet assassin n'est autre que Salomon Jenkins. »

La plus juste indignation soulève les cœurs de tous nos lecteurs, en voyant jusqu'à quel degré d'atrocité et de perfidie, l'infâme lord a pu se porter.

Muni de cet exécrable titre et bien sûr que tout autre acte serait pulvérisé par celui-là, il se livre, avec sécurité, à l'exécution de tous ses noirs projets.

Le premier était, après avoir dépouillé sa nièce, de lui faire contracter une grande alliance avec un riche vieillard qu'il avait déjà sous sa main, et avec lequel nous allons bientôt faire connaissance.

De ce projet principal découlent tous les autres ; voyons sa marche.

Pour gagner la confiance d'Arabelle et l'endormir sur ses manœuvres perfides, il lui avait laissé monsieur Palmer, Annah, et tous les gens qu'elle avait paru désirer.

Il n'avait pas trouvé mauvais qu'elle eut disposé des deux nègres, puisqu'il convenait qu'ils étaient bien véritablement à elle.

Il n'avait jamais eu l'air de surveiller sa correspondance, et quand il en eût eu l'envie, il n'aurait pas réussi : les mesures d'Arabelle étaient trop bien prises.

Que lui importait d'ailleurs ? il savait, à n'en pouvoir douter, qu'elle ne pouvait correspondre qu'avec Edouard et Jenkins.

L'horrible falsification du testament lui avait fourni, contr'eux, des armes avec lesquelles il pouvait se croire sûr de vaincre, et dont il se promettait bien de se servir en temps et lieu.

Sa politique raffinée avait été de l'entourer, pendant quatre ans, de la société la plus brillante et de tous les plaisirs possibles aux riches du siècle.

Il ne savait pas combien tout cela était insipide pour une jeune personne, que le souvenir d'un amant digne d'elle, la culture des arts, le dessin, la musique, les jolis ouvrages de son sexe, occupaient dé-

licieusement, et rendaient suffisamment heureuse; par égard, cependant, elle s'était prêtée à tous les soins qu'on lui avait prodigués.

L'oncle, adroit, avait composé la cour de la nièce ingénue, toujours polie, mais toujours indifférente, d'une foule d'hommes de plaisir et de tout âge.

Les élégans, les héros du jour abondaient, soit dans les maisons de Londres (car on en avait plusieurs), soit dans les châteaux nombreux dont le lord Cantwell, ténébreux usurpateur, faisait encore, par un reste de décence, les honneurs à sa nièce dépouillée à son insu.

Ils venaient étaler, près d'Arabelle, les grâces factices de leur parure, de leur jargon et de tous leurs brillans ridicules; elle les jugeait et ils perdaient leur étalage.

Les merveilleux de la vieille cour avaient la confiance d'entrer en lice et de lutter d'extravagances avec les jeunes foux que leur opposait le lord Cantwell.

Son espoir était que, dans le nombre, il s'en trouverait un, jeune ou vieux, qui

se passionnerait tellement pour sa nièce, qu'il fut le maître des conditions, comme il se proposait de l'être du choix.

Quant aux femmes, il avait rassemblé celles dont les charmes ne pouvaient entrer en comparaison avec la millième partie de ceux d'Arabelle, et il n'avait pas eu de peine; car, où aurait-il trouvé, non pas l'égale d'Arabelle, mais une seule femme qui pût en approcher?

CHAPITRE XXV.

Les Amans.

Le calcul de milord Cantwell était juste; Arabelle, arrivée à l'âge de seize ans, parut sur la scène du monde, si rayonnante de beauté, qu'enfin les amans, ne pouvant plus résister à tant de charmes, prirent le parti de se déclarer, et en peu de temps on en vit une foule sur les rangs.

Deux seuls nous occuperont, et le premier que nous allons voir paraître ne surprendra peut-être pas peu le lecteur.

On n'a pas sans doute perdu de vue lady

Madely, seconde femme du lord Arlington; on se souvient de son acharnement à la perte d'Edouard, miraculeusement sauvé de ses fureurs par Jenkins.

On pourra encore se rappeler que le lord Arlington avait des possessions dans le comté de Lancastre, et un magnifique hôtel à Lancastre même.

Il est bon de savoir à présent que lady Madely, ayant permis à son fils, alors âgé de dix-sept ans, de visiter la province de Lancastre, le jeune homme avait été attiré à Wolney-Castle, par le lord Cantwell; sir Henri, seul héritier du lord Arlington, n'était pas un parti à dédaigner pour Arabelle, malgré leur extrême jeunesse à tous deux.

Ce jeune homme ne manqua pas de prendre un amour violent dans les yeux de la charmante orpheline; mais cet amour fut tel qu'on devait l'attendre d'un fils de lady Madely.

Jamais éducation n'avait été moins soignée que celle de sir Henri; idole de son imprudente mère, il n'avait jamais essuyé

une contradiction, il ne connaissait de loi que son caprice, et sa mère ne prenait de loi que de lui.

Agé de dix-sept ans, lorsqu'il fut présenté chez le lord Cantwell, sir Henri était d'une assez jolie figure; mais la suffisance, la présomption, la vanité, imprimaient à tous ses traits leur cachet révoltant.

Si l'on en excepte le cheval, un peu d'escrime, la chasse et quelque talent pour la danse, il était du reste de la plus profonde ignorance. A peine connaissait-il les premiers élémens de la lecture et de l'écriture.

Il avait vécu constamment, ou dans les bois avec les animaux, ou dans les tavernes avec ses nombreux compagnons de débauche, ou dans ces lieux suspects où s'engloutit la fortune, où la santé s'altère, où les mœurs se dépravent sans retour, et l'idée d'une femme honnête, d'une vertu, d'une bonne action était chose absolument étrangère à son âme.

Avec le tact délicat et fin qu'Arabelle avait reçu de la nature, et qu'avait fortifié son éducation, elle eut bientôt jugé ce pré-

tendant, et ne s'occupa plus que des moyens de l'éconduire.

Qu'aurait-ce été si elle avait pu deviner que ce sir Henri était un usurpateur des titres et de la fortune d'Edouard, de son Edouard toujours chéri et plus que jamais digne de l'être ?

Il est vrai que sir Henri ne savait rien des trames ténébreuses de sa coupable mère, et qu'il n'était pas encore son complice, mais il avait tout ce qu'il fallait pour le devenir et pour renchérir même sur les atrocités de la mégère à laquelle il devait le jour par une épouvantable série de crimes.

Lady Madelyne ne sut pas plutôt, de la bouche de son fils, qu'Arabelle était l'objet de ses affections, qu'elle se transporta à Wolney-Castle et entama rapidement, avec le lord Cantwell, la négociation du mariage de sir Henri avec sa pupille.

Le lord se garda bien de laisser voir que cette union ne lui convenait pas, il se couvrit du masque imposant de la générosité; il afficha une entière résignation à la volonté d'Arabelle, qu'il s'était, disait-il,

fait une loi irrévocable de laisser absolument maîtresse de son cœur et entièrement libre dans le choix de son époux. L'impérieuse mère, un peu déconcertée, demanda du moins, pour son fils, la permission de faire sa cour, et l'obtint.

L'oncle artificieux savait bien ce qu'il faisait; intimement convaincu que le cœur d'Arabelle était sans retour à Edouard, il ne risquait rien des assiduités de sir Henri, qui n'aboutirent, en effet, qu'à le faire haïr davantage, en le faisant connaître mieux, et à déposer dans son cœur un levain de rage, de vengeance, qui menaçait tôt ou tard d'une explosion funeste.

Nous n'assurons pas qu'elle n'aura point lieu avec tous ses ravages.

Pour bien comprendre pourquoi le lord Cantwell était très-éloigné d'unir Arabelle à sir Henri, on doit savoir que ce jeune homme était, ainsi que l'oncle, un dissipateur, un dilapidateur effréné, et que ce dernier, qui avait pris des renseignemens sur le jeune homme, avait acquis la plus entière conviction de sa mauvaise conduite.

En outre, malgré ses désordres, dont le danger ne menaçait que l'avenir de son hymen, sir Henri était fils du lord Arlington, un des plus distingués, comme des plus riches seigneurs des Trois-Royaumes; il était son fils censé unique, puisque le secret de la naissance d'Edouard était encore ignoré.

Il résultait de là qu'il faudrait à sir Henri une héritière qui pût arriver à peu près à la hauteur de sa fortune.

Arabelle avait été cette héritière; mais grâce aux manœuvres sourdes et honnêtes de son respectable oncle, elle ne possédait plus guère que la fortune de sa tante milady Pembrock, si délicatement conservée et considérablement augmentée par le vertueux Palmer.

Cette fortune, qui montait alors à vingt mille livres sterlings de revenu, pouvait lui procurer d'excellens partis, au défaut de celle des auteurs de ses jours; mais elle était à elle, cette fortune, et si elle avait à en disposer un jour, ce ne devait être qu'en faveur d'un époux de son choix.

Quoi qu'il en soit, le lord Cantwell ne voulait pas plus qu'Arabelle de sir Henri ; l'hymen de sa nièce lui ouvrait une autre perspective, que nous allons déployer nous-mêmes aux yeux de nos lecteurs.

Un certain lord Salsbury, homme honnête, âgé de près de quatre-vingts ans, très-infirme par suite d'excès de jeunesse, plus encore que par l'effet de l'âge, n'avait pu voir Arabelle sans en être frappé, et ce bon vieillard avait tellement craint de trop s'attacher à une jeune et charmante personne, à laquelle tout lui défendait de prétendre, qu'il avait pris le sage parti de ne plus retourner à Wolney-Castle.

Ce n'était point le compte du vil lord Cantwell.

Le lord Salsbury possédait d'immenses richesses, que l'oncle d'Arabelle convoitait ardemment ; le moyen de s'en approprier une partie lui avait paru tout simple.

D'abord, il l'avait attiré chez lui, dans l'espoir qu'il ne pourrait voir sa nièce sans l'aimer ; cet espoir, très-naturel, s'était réalisé dès le premier coup-d'œil.

Ensuite, l'adroit spéculateur, calculant la distance de quatre-vingts ans à seize, se promettait bien de faire payer au vieil amant les soins qu'il se donnerait pour lui faire franchir l'intervalle.

Il savait qu'à l'âge du lord Salsbury on n'a rien à refuser à ceux qui peuvent applanir de grandes difficultés en matière d'amour et d'hymen. Que veut un vieillard amoureux? l'objet aimé : il n'est point de sacrifice qu'il ne fasse pour l'obtenir.

Quel fut l'étonnement de Cantwell quand il vit la retraite de Salsbury !

Il laissa passer quelques jours avec assez d'impatience; enfin, ne le voyant point revenir, il prit acte de l'intérêt qu'il prenait à sa santé pour lui faire une visite, et partit.

CHAPITRE XXVI.

La Visite intéressée.

Il trouva le lord Salsbury dans un superbe château, à vingt milles de Lancastre, où il savait qu'il venait de fixer sa demeure.

Ce respectable vieillard le reçut avec tous les égards que semblait exiger une démarche dont le but était infiniment flatteur pour lui.

Milord Cantwell, motivant son voyage sur l'inquiétude que lui causait la santé de lord Salsbury, trouva en lui une reconnaissance plus sincère que ne le méritait sa perfide intention.

« Est-il décidé qu'on ne vous verra plus à Wolney-Castle, dit Cantwell ? »

« Très-décidé, mon cher lord. »

« Pourquoi donc cette résolution aussi subite qu'étrange ? »

« Elle n'est point étrange ; mais elle fut et dût être subite. »

« Je ne vous comprends pas. »

« Vous allez me comprendre ; écoutez-moi bien, milord Cantwell: quel âge avez-vous ? — Mais, milord, j'ai passé la soixantaine. — Et moi j'ai bientôt quatre-vingts ans. — D'honneur ? — D'honneur. — On ne le dirait pas ; vous paraissez à peine mon âge. — Je n'en ai pas moins le mien. L'âge véritable n'est pas celui qu'on paraît, c'est

celui qu'on a ; c'est celui-là qui marque le vœu de la nature, relativement à notre individu ; en un mot, c'est celui avec lequel on ne compose point.

J'ai beaucoup aimé le plaisir ; tout vieux que je suis, je l'aime encore ; mais je ne veux plus que la peine se glisse dans mon âme sous son masque trompeur ; je ne veux plus concevoir que des espérances que je puisse réaliser ; je ne veux plus connaître de goûts que ceux que je pourrai satisfaire. Vous m'avez invité à vous rendre visite à Wolney-Castle ; j'ai senti le prix de l'obligeante invitation ; j'y ai répondu : mais vous ne m'aviez pas dit que j'y trouverais, sous la forme d'un ange, un terrible ennemi de mon repos. J'ai vu Arabelle une fois... lord Cantwell... c'est déjà trop d'une ; je vous jure que je ne risquerai pas la seconde. Qui suis-je ? ou pour mieux parler, que suis-je ? le reste d'un faisceau d'étoupes bien sèches, que la plus légère étincelle du flambeau d'amour consumerait en un clin d'œil ; non, non ; je me rends justice ; quand on n'est plus aimable, il ne faut

plus aimer : j'ai fourni ma carrière. Ah ! si j'avais trouvé autrefois une Arabelle, je n'aurais pas peur d'une seconde ; mais il est vraisemblable qu'il n'y en a jamais eu deux ensemble sur la terre. »

Le lord commença insidieusement par applaudir beaucoup à cette façon de penser, puis, approfondissant la question, il laissa entrevoir que, sous tous les rapports, le lord Salsbury pouvait croire au succès, s'il manifestait le moindre désir.

« D'abord, dit-il, d'un ton persuasif, qu'il imitait à merveille, ma nièce, qui entre dans sa seizième année, n'a rien dans le cœur, j'en réponds. — Comment ! vous êtes donc son confident ? — Non, mais je l'observe, et je puis vous attester qu'un confident ne lui est pas encore nécessaire. — Il est bien étonnant, qu'entourée de la société sémillante d'une foule de jeunes élégans qui, sans avoir ce qu'il faut pour aimer, ont cependant une partie de ce qu'il faut pour plaire, elle ait pu conserver ce calme et cette indifférence dont vous vous rendez le garant. — Cela est moins

surprenant que vous ne pensez ; Arabelle, à un caractère mûr et réfléchi, joint une éducation sévère, et ce sera vraiment un trésor de vertus conjugales, que cette jeune personne; quel que soit l'époux qu'elle aura, elle ne connaîtra que ses devoirs et mettra tout son bonheur, toute sa gloire à les remplir. — Savez-vous bien que vous m'électrisez; quoi! vous pensez qu'elle ne dédaignerait pas l'hommage d'un vétéran tel que moi? — Un vétéran tel que vous est un homme fort aimable, que ma nièce ne tardera pas à apprécier, si vos visites, plus fréquentes, lui en donnent le moyen; mais, sans parler de cette gaîté franche qui ne vous quitte pas et qui vous ôte la majeure partie des inconvéniens de votre âge, auprès de la jeunesse, amie de la joie et du plaisir; sans parler de vos vertus, de votre loyauté, de votre sensibilité auxquelles je pense que ma nièce, sage et prudente, ne résistera pas, il est un autre sentiment qui vous placera dans son cœur, de la manière la plus satisfaisante pour le vôtre. — Eh! quel est ce sentiment, mi-

lord? — Celui de la reconnaissance. — Comment, de la reconnaissance! mais il me semble bien que si jamais elle avait la bonté de m'honorer d'un regard favorable, ce serait moi qui lui en devrais tant, que je me verrais dans l'impossibilité de m'acquitter. — Il est très-bien à vous, milord, de penser ainsi, et je reconnais là votre délicatesse; mais il n'en est pas moins vrai qu'Arabelle, en vous accordant sa main, contracterait avec vous une dette que tous les sentimens les plus tendres auraient beaucoup de peine à payer. — Je ne vous comprends pas du tout. — Vous allez m'entendre, et ma confiance en vous va vous rendre maître de certains secrets que vous seul êtes digne de connaître.

Je suis l'oncle d'Arabelle et j'en suis fier. — Je le crois bien. — Je l'aime comme ma propre fille, et elle m'en tient lieu, puisque j'ai le malheur de me voir sans enfans; il est donc clair que son bonheur est la chose du monde que j'ai le plus à cœur; mais comment arriver à ce but de mes plus ardens désirs? — Par un bon mariage, avec un beau jeune

homme, bien sensible, bien vertueux, qu'elle trouvera sans doute un jour, qui lui plaira et qu'elle fera bien d'aimer mieux que moi. —Sans difficulté, milord, si ce jeune homme se rencontrait ; mais en le supposant trouvé, ce jeune homme, et même aimé, il aura des parens, ces parens voudront une fortune, quand même l'amoureux jeune homme n'en demanderait pas. —Eh bien ! est-ce que miss Arabelle n'a pas un héritage immense ? — C'est la commune erreur, et c'est le grand secret qui me coûtait tant à révéler. —Mais, comment cela se fait-il ? personne n'ignore que votre frère, de respectable mémoire, fut un des plus riches commerçans de nos îles Britanniques ; il n'y a qu'une voix là-dessus, et je ne conçois pas... —Veuillez m'écouter jusqu'au bout, milord.

Georges Cantwell, mon frère, passait, à la vérité, pour être d'une extrême opulence ; mais la plus grande partie de ses richesses était dans nos îles ; depuis sa mort, d'affreuses dilapidations, l'infidélité de ses facteurs, le brigandage de ses

économes, tout a concouru à la ruine de sa fortune.

Son intendant même, qui passait pour l'homme le plus intègre, a fait odieusement sa main et s'est retiré avec le fruit immense de ses rapines.

Mes propres affaires m'ont empêché de faire le voyage de l'Amérique; en un mot, ma nièce, bien loin d'être un riche parti, n'a pas même pour elle une existence aisée. — Que me dites-vous, grands dieux? — La triste vérité, et entre nous, sans moi, Arabelle... — Il suffit, il suffit; je n'en veux pas savoir davantage. Oui, je vaincrai toutes mes craintes, j'oserai me présenter; il s'agit de réparer l'injustice de la fortune envers l'adorable Arabelle. Eh bien, toute la mienne est à ses pieds.... courez, cher Cantwell.... veuillez me frayer le chemin jusqu'à elle, et faites-moi avertir du moment où elle consentira à me recevoir; surtout ne perdez pas de temps, il s'agit de rendre Arabelle heureuse; tous les instans sont précieux; allez, cher lord, mon sort est en vos mains.

CHAPITRE XXVII.

Les deux Portraits.

ENCHANTÉ du succès de sa lâche visite et de ses vils mensonges, le lord Cantwell reprit à l'instant le chemin de Wolney-Castle, où la marche de cette histoire veut que nous le laissions avec sa nièce, près de laquelle on devine, sans peine, le personnage qu'il va jouer.

Sous peu de jours, le digne lord Salsbury reçut une invitation pour passer quelque temps à Wolney-Castle; il s'y rendit.

On ne sera pas fâché de savoir quelque chose de notre aimable Edouard, tandis que l'astuce, l'ambition et la perfidie de Cantwell, réunissent tous leurs coupables efforts pour lui enlever son Arabelle; la voilà placée entre sir Henri, le lord Salsbury, et le plus méprisable des hommes, le lord Cantwell, son oncle.

Implorons, pour elle, quelque divinité

propice et secourable; elle a tout ce qu'il faut pour mériter son appui ; l'obtiendra-t-elle? Ce n'est pas toujours l'innocence et la vertu que le ciel s'empresse de protéger.

Au reste, il ne défend pas l'espérance.

Nous vous abandonnons un instant, à regret, adorable Arabelle ; mais croyez que nous ne vous perdons pas de vue, puisque nous allons nous occuper d'un autre vous-même.

Edouard, toujours au château d'Arundell, en était toujours les délices ; le lord lui avait accordé une telle affection, que son existence semblait attachée à celle de son aimable écuyer.

Une circonstance imprévue vint ajouter à ce sentiment de préférence involontaire, et força bien des secrets à sortir de la nuit dont on avait cru devoir les entourer.

Jenkins était, suivant la coutume, venu passer au château d'Arundell le temps convenu entre le lord et lui.

C'était la brillante saison de la chasse, et le vieux Arundell oubliait son âge pour partager ce plaisir avec son jeune écuyer.

Un jour que l'on avait destiné tout entier à cet exercice, et que, dès l'aurore, on s'était lancé dans les bois, dans les coteaux, dans les plaines, dans les sinuosités des rochers, Edouard, long-temps, se tint à côté de son protecteur, et lui procura, tant qu'il fut en lui, tous les agrémens de cette partie, en lui amenant le gibier à sa portée et se fatiguant, sans s'en apercevoir.

Le lord avait beau l'exhorter à se ménager, rien ne pouvait ralentir son zèle, et il le poussa si loin, qu'étant encore reparti pour une nouvelle course, il ne put la soutenir; son cheval, aussi affaibli que lui, l'avertit qu'il était temps de s'arrêter, en s'arrêtant lui-même; le jeune homme exténué, descendit, eut à peine la force d'attacher son brave compagnon à un arbrisseau, et se laissant glisser sur une pelouse abritée par un angle de rocher, il s'endormit du plus profond sommeil.

Milord Arundell, après l'avoir attendu quelque temps, fut d'abord étonné de

ne pas le voir revenir ; bientôt l'étonnement fit place à l'inquiétude.

« Mes amis, dit-il à ceux qui se trouvèrent alors près de lui ; mes amis, qu'est devenu *mon* Edouard? » Et tous ceux qui l'entendirent, partageant sa crainte, disaient, tout bas, qu'est devenu *notre* Edouard ?

(Comme il est doux d'être ainsi universellement adoré et d'en être digne!)

Personne ne pouvant répondre à cette question, le sensible lord donna l'ordre de le chercher partout, chacun de son côté, et lui-même, se dérobant de ses entours, voulut aller à la recherche de son jeune ami.

Nature! ta voix ne connaît point de cœur sourd à ses accens; l'instant approche où milord Arundell va recevoir, de toi, le mot de l'énigme de sa tendresse pour Edouard.

Tandis que ses gens s'égaraient sur les traces du jeune homme et le cherchaient où il n'était pas; milord, plus heureux, parvint à l'endroit où la fatigue l'avait forcé

de s'arrêter et de se livrer au sommeil.

Edouard se présente à lui dans l'attitude abandonnée du repos ; un de ses bras est sous sa tête tournée vers le ciel ; sa poitrine, blanche comme l'albâtre, est nue et se soulève mollement, par une respiration douce et réglée ; sa bouche, de rose, est entr'ouverte et laisse voir, en partie, l'émail de ses dents de perle, ses beaux cheveux châtains voltigent au souffle léger du zéphir, et tout son corps, quoique dans l'immobilité du sommeil, a pris spontanément une posture pleine de grâce et d'élégance.

Le vieillard, enchanté de l'avoir retrouvé, ne peut se refuser au plaisir de le considérer dans cet état de calme ; il commence à concevoir comment Diane se plaisait à venir contempler Endymion endormi.

Il s'asseoit à côté de lui, bien résolu de ne pas troubler son sommeil et d'en attendre la fin, en se reposant lui-même.

Pour cet effet, il crut devoir ne donner aucun signal et n'appeler personne ; il se mit simplement à veiller son jeune

protégé avec une sollicitude et une tendresse qu'il cherchait vainement à s'expliquer à lui-même.

« Quel est donc, se disait-il tout bas, ce talisman qui agit si puissamment sur moi, en faveur de ce jeune homme?

Jenkins me cache sa destinée, qu'il a pourtant l'air de ne pas ignorer; il paraît qu'il garde le silence avec Edouard lui-même; d'où vient cette discrétion? ne pénétrerai-je donc jamais cet intéressant mystère? »

Edouard, en cet instant, fit un mouvement pour réunir ses deux bras sous sa tête, et sa poitrine s'ouvrant davantage, laisse voir au lord un ruban attaché au cou du jeune homme et qui venait se réunir sur son sein, pour y suspendre quelque chose qui manifesta le bord de son cercle d'or.

C'était un médaillon qu'Edouard ne quittait dans aucun temps de la nuit ou du jour; il était incessamment sur son cœur, et voici ce que c'était que ce médaillon.

On le devine, à peu près; mais il est bon de le faire connaître mieux.

On sait que Jenkins avait envoyé à

Edouard, il y avait près de huit ans, une boîte qui contenait deux portraits, un d'homme auquel lui, Edouard, ressemblait beaucoup, et un de femme; on sait aussi que ces portraits étaient ceux du lord Arlington, son père, et de sa malheureuse mère, lady Natalie Arundell.

On n'ignore pas que Jenkins avait recommandé au jeune homme de ne jamais s'en séparer un instant : il avait été obéi; mais Edouard ayant trouvé incommode de porter sans cesse avec lui une boîte qu'il pouvait perdre, avait imaginé de faire faire un médaillon qui contenait quatre portraits, au lieu de deux; car ce médaillon s'ouvrait, et tandis que chaque plaque à l'extérieur, présentait l'image de lord Arlington et de Natalie; les plaques intérieures, recélaient le portrait d'Arabelle et le sien.

Comme nous l'avons dit, ce médaillon précieux ne quittait jamais son sein, et ce fut là que milord Arundell l'entrevit.

Il éprouva un tel accès de curiosité, qu'il ne lui fut pas possible de le vaincre; il

tira doucement le médaillon, et il y réussit sans réveiller Edouard.

Mais, que devint-il, grands dieux ! lorsqu'après avoir vu le lord Arlington, il reconnut, de l'autre côté, sa fille, sa fille adorée et perdue à jamais pour lui.

Un sentiment confus, ou plutôt une foule de sentimens inexplicables, vint l'assaillir; il oublia qu'Edouard dormait, et ne pouvant commander à son émotion, il s'écria : « O ma fille, ma Natalie ! est-ce bien toi que je revois ? »

CHAPITRE XXVIII.

Le Secret est dévoilé.

EDOUARD, à ce cri, se réveille en sursaut et se trouve pressé contre le sein de son généreux protecteur, qui le baigne de ses larmes. « O cher enfant ! répétait le bon vieillard au comble de l'émotion, vais-je apprendre enfin qui tu es ? saurai-je ce que signifient ces deux portraits que j'ai découverts sur ton cœur ? »

Le jeune homme fut d'abord un peu interdit en voyant le lord Arundell instruit du dépôt qu'il conservait si précieusement. Se rassurant ensuite par les paroles et les caresses de son bienfaiteur, il lui baise ardemment les mains et lui dit avec candeur.

« Il m'avait été strictement ordonné de conserver ces deux portraits scrupuleusement et en silence : j'avais obéi jusqu'à ce jour. Un hasard imprévu les a mis sous vos yeux ; et quelque chose me dit, milord, que je ne dois pas m'en plaindre.

Cependant, j'ose vous assurer que je suis aussi peu instruit que vous du mystère qu'ils semblent renfermer. — Eh ! qui donc peut le connaître ? — Celui-là seul de qui je tiens cette double image, le bon monsieur Jenkins qui, en me la confiant, me fit entendre que mon destin y était attaché. — Ah ! s'écrie impétueusement le lord, courons le trouver ; je crois deviner ;... mon cœur m'avertit... cher enfant, oui je me livre au charme involontaire que j'éprouve... je commence à entrevoir la cause

de l'extrême affection que je pris pour toi dès la première vue... mais voyons Jenkins et qu'il achève d'éclaircir un doute que lui seul peut changer en certitude. »

Dans ce moment, Jenkins qui, comme les autres, était à la recherche d'Edouard, parut au détour du rocher et précipita ses pas vers le lord et son pupille.

Arundell lui raconta en peu de mots ce qui venait de se passer.

Jenkins vit bien que le moment était venu de dévoiler l'important secret : il engagea le vieux lord à reprendre le chemin du château, en lui promettant que ce serait là qu'il lui donnerait tous les éclaircissemens qu'il pourrait désirer. Mais, le prenant à l'écart, il lui dit que la prudence voulait qu'il s'ouvrit d'abord à lui seul, et que quand il serait instruit à fond, il verrait, dans sa sagesse, s'il était convenable de mettre Edouard dans la confidence.

Milord Arundell embrassa son aimable écuyer, et l'envoya devant lui au château, vers lequel il se mit en marche avec Jenkins et sa troupe, qu'un signal rallia près de lui.

Comme Arundell traversait le parc, seul avec le conservateur des jours d'Edouard, et que le lord témoignait son impatience d'apprendre ce qu'on allait lui confier, il se trouva, sans s'en apercevoir, tout près du monument qui renfermait les cendres de Natalie.

Un frisson subit le saisit et ne lui permet pas d'aller plus loin. « Mon ami, mon ami, dit-il d'une voix entrecoupée à Jenkins, c'est ici que sont ensevelies toutes mes consolations avec les restes de ma fille. — Et c'est ici qu'il faut prendre le courage nécessaire pour entendre ce que j'ai à vous révéler, dit Jenkins d'une voix ferme; entrons dans ce tombeau; aucun lieu ne peut être plus propre à la fatale confidence : entrons, milord, et préparez toute votre fermeté. »

Arundell le fixe d'un œil expressif, ouvre le monument, dont il portait toujours la clef, et s'y enferme avec Jenkins.

Cet édifice lugubre était vaste et de la plus sombre magnificence. Nous ne le décrirons pas; qu'il suffise de savoir qu'un

père inconsolable avait cherché à distraire sa douleur en élevant à sa fille le plus superbe mausolée.

Un silence religieux suspendit quelques instans l'entretien, que Jenkins enfin commença en ces termes :

« Il y a bien long-temps, milord, que je suis en conflit avec moi-même pour savoir quel parti je devais prendre dans l'affaire délicate qui nous réunit ici.

Je ne suis point fâché qu'une nécessité devenue indispensable me force à parler, après une aussi longue indécision.

Je ne vous ferai pas attendre davantage, milord; apprenez donc enfin que ce jeune homme charmant, qui réunit toutes les grâces, tous les talens, tous les sentimens et toutes les vertus, apprenez qu'Edouard est votre petit-fils. — Que dites-vous, monsieur Jenkins? — La vérité; il est fils de votre adorable Natalie et de son digne époux Arlington. — Juste ciel ! »

La commotion fut puissante; toutes les facultés du sensible vieillard en furent ébranlées, et son trouble dura assez long-

temps. Des exclamations inarticulées et sans suite sortaient de temps à autre de sa bouche; il se frappait le front de ses deux mains jointes, puis les levait étendues vers le ciel, en lui adressant des regards de douleur et de délire; un épouvantable chaos brouillait et obscurcissait toutes ses idées.

« Edouard, fils de Natalie ! elle était mère ! elle m'a été arrachée avant l'âge ! quel mystère ! éclaircissez.... Pourquoi Edouard n'a-t-il pas vécu au sein de sa famille ? Le lord Arlington l'aurait-il méconnu, chassé ? Aurait-il eu à se plaindre de ma fille ? La naissance d'Edouard serait-elle le crime de sa mère ?....Ah ! par pitié, Jenkins, parlez, mon ami; soulagez, soulagez ce pauvre cœur paternel, qui ne peut plus résister aux déchiremens qu'il éprouve. »

Jenkins, en frémissant à chaque mot, raconta toute la désastreuse histoire, telle qu'on l'a vue précédemment.

Oh ! quand le lord Arundell apprit par quel crime atroce il avait perdu sa malheureuse et bien-aimée Natalie.. oh ! quels

torrens de fureurs et d'indignation jaillirent de son cœur percé de tous les poignards du malheur et du désespoir ! Oh ! quelle terrible vengeance il se promit de tirer de l'infernale mégère, qui avait consommé, avec un art et une barbarie si incroyables, un si épouvantable forfait !

Jamais, jamais aucune expression humaine n'arrivera à donner la plus légère idée de ce qui se passa dans l'âme en combustion de l'infortuné père, et Jenkins employa long-temps en vain tous ses efforts pour le calmer.

Arundell ne manqua pas de lui demander pourquoi depuis si long-temps il n'avait pas dévoilé au lord Arlington et l'existence de son fils et le crime de Madely.

Jenkins répondit ce qu'on a vu plus haut, que la marâtre était si méchante que c'eût été exposer les jours d'Arlington lui-même, et perdre le père sans sauver le fils : qu'il avait toujours attendu que le ciel amenât une occasion favorable, et qu'il paraissait qu'elle était arrivée par la découverte des deux portraits.

« Au reste, ajouta Jenkins, je dois, milord, vous communiquer un projet que j'allais incessamment mettre à exécution, et demain, quand vous serez plus calme, je vous en confierai tous les détails; ils sont importans, assez étendus, et dans votre situation bien pénible, mais bien juste, il vous serait peut-être difficile de les saisir maintenant. »

Arundell approuva la réflexion, consentit au delai et dit à Jenkins qu'il avait besoin, pour rasséréner un peu son âme, d'embrasser Edouard et de lui donner enfin son véritable nom; mais il fut convenu qu'en lui confiant le secret de sa naissance, on exigerait qu'il le gardât lui-même jusqu'à nouvel ordre : ensuite Jenkins entraîna le lord loin du lugubre monument.

CHAPITRE XXIX.

Entretien. — Projets. — Départ.

Ce fut une scène bien touchante que celle où le bon vieillard reconnut Edouard pour son petit-fils ; mais combien le bonheur du jeune homme fut empoisonné quand on lui apprit le crime affreux qui l'avait privé de sa mère ! il éprouva, comme son aïeul, l'impérieux besoin d'une vengeance éclatante, et Arundell lui promit qu'il allait en presser l'instant ; ensuite on se sépara pour aller chercher quelque repos jusqu'au lendemain.

Edouard, seul avec lui-même dans le silence de la nuit, après avoir payé un juste tribut de douleur et de larmes aux mânes de sa malheureuse mère, dont il avait porté si long-temps l'image sur son cœur, sans la connaître, se replia sur d'autres idées, que le changement de son sort devait naturellement lui inspirer.

Ce n'avait jamais été qu'en tremblant

qu'il avait mesuré la distance qui semblait le séparer d'Arabelle : aujourd'hui, cet intervalle se trouvait franchi. Le fils aîné du lord Arlington devenait à peu près digne de la nièce du lord Cantwell, et ce fut de ce moment que l'espérance, jusqu'alors vague et confuse, que ce tendre amant avait timidement nourrie dans son sein, cessa de lui paraître une chimère. Il faut bien qu'on ait eu des desseins sur Arabelle et sur lui, puisque son sauveur, monsieur Jenkins, ne lui a rien tant recommandé que d'aimer uniquement cet enfant adorable.

Le lendemain, de bonne heure, Arundell le manda près de lui avec Jenkins, et celui-ci ayant eu soin d'apporter tous les papiers qui constataient la naissance d'Edouard, avec le testament de monsieur Georges Cantwell, que lui avait remis Aralabi, le lord Arundell se pénétra plus que jamais de la joie d'avoir un petit-fils tel qu'Edouard, et du désir d'exercer la plus effrayante vengeance sur l'infâme bourreau de sa fille. Il exigea du jeune homme le serment de le seconder dans tout

ce qu'il entreprendrait, et le fils de Natalie ne balança pas à faire ce serment de la manière la plus solennelle.

Ensuite, Arundell lui demanda à voir encore les deux portraits, dont la découverte imprévue avait amené de si grands événemens. Edouard détacha le médaillon et le remit respectueusement entre les mains de son aïeul. Ce digne homme ne put revoir l'image de sa fille sans sentir la source de ses larmes se rouvrir amèrement : il prononça sur cette image chérie le plus foudroyant anathème contre le monstre coupable. Se radoucissant ensuite, il se jeta dans les bras de son petit-fils, et lui promit de ne rien épargner pour le consoler de la perte de sa mère.

Il lui demanda avec empressement ce qu'il pouvait faire pour le rendre heureux.

Alors Edouard, en rougissant, le pria de lui confier un instant le médaillon, et touchant un petit ressort, le fit ouvrir par le milieu, puis le rendit au lord, qui fut frappé d'une douce surprise en voyant, d'un côté, le portrait de son charmant

petit-fils, et de l'autre celui d'une beauté plus qu'humaine.

« Quelle est cette divinité? s'écria-t-il avec transport. »

« C'est, répondit Jenkins avec feu, c'est l'incomparable Arabelle, la fille unique du riche Cantwell; c'est celle qui fut d'abord la sœur d'Edouard, qui est aujourd'hui sa digne et tendre amante, et qui sera bientôt son épouse, si le généreux lord Arundell y consent. — Si j'y consens, mon ami? j'aurais été jusque dans le ciel pour trouver une compagne à mon Edouard; mais puisqu'il existe un ange pareil sur la terre, c'est à cet ange adorable que je dois et que je veux l'unir. O mon cher Jenkins! ne perdons point de temps; aussi bien, c'est à l'époque de cette heureuse union que je fixe celle de la vengeance que je médite.

Edouard ne laissa pas échapper une si belle occasion de faire l'énumération des charmes d'Arabelle, mais surtout de ses vertus et de ses bienfaits; il raconta, avec toute l'ardeur de l'amour reconnaissant, tout ce qu'elle avait fait pour lui, comment

elle s'y était prise pour continuer son éducation, en lui faisant croire qu'il devait ses soins à lady Augusta, sa mère ; enfin il ne pouvait tarir sur l'éloge de sa belle et sensible amie.

Le vieux lord, enchanté, l'écoutait avec complaisance et souriait de la chaleur qui accompagnait l'éloquence de son petit-fils.

Jenkins avait promis au lord Cantwell de lui communiquer le projet dont l'exécution devait amener la connaissance du grand secret, et rendre Edouard à son père Arlington.

Comme on verra incessamment ce projet réalisé, il n'est pas nécessaire d'en anticiper le récit ; il nous suffira de dire que le lord l'approuva, en y faisant quelques amendemens, et il fut décidé que dès ce moment on allait s'occuper du dénoûment de la grande et sérieuse intrigue que depuis vingt ans entiers cachait un fils à son père.

Pour cet effet on convint que le lendemain, sans autre délai, Jenkins repartirait pour se rendre auprès du lord Arlington,

avec des dépêches de milord Arundell, qui l'inviterait, toute affaire cessante, à se rendre, avec sa femme, au château d'Arundell pour de puissantes raisons, qui lui seraient communiquées à son arrivée.

Les vacances du parlement facilitaient ce voyage; d'ailleurs le lord, dans sa lettre, devait en faire sentir tellement la nécessité, et Jenkins devait insister si puissamment, que milord Arlington n'aurait aucune raison pour s'en dispenser.

Tout cela bien convenu, bien concerté, il fut question de penser à d'autres démarches, vis-à-vis de l'oncle d'Arabelle, pour lui demander sa nièce.

Le petit comité, après bien des réflexions, bien des discussions sur les moyens à employer, pensa qu'il faudrait qu'Edouard, qui n'était point connu du lord Cantwell, partît pour aller faire lui-même la demande, en prévenant secrètement Arabelle de feindre de ne point le reconnaître.

Les motifs de cette conduite étaient, premièrement, qu'Edouard sur les lieux prendrait une idée plus exacte de ce qui

se passait à Wolney-Castle ; secondement, que pouvant se procurer des entretiens secrets avec Arabelle, il pourrait savoir d'elle la manière dont la traitait un tuteur qui passait pour ne pas prendre en homme d'honneur les intérêts de sa pupille. Sa négociation avait pour but de demander la main d'Arabelle pour le jeune Edouard, fils du lord Arlington, en vertu des dernières volontés, consignées dans le testament de monsieur Georges Cantwell, père d'Arabelle.

On soupçonnait violemment le lord Cantwell d'avoir falsifié le testament de son frère ; mais Edouard devait être porteur de celui qu'Aralabi avait remis à Jenkins, pour en faire usage à la dernière extrémité.

En conséquence, s'il arrivait que l'oncle voulut opposer des difficultés, on lui présenterait le testament véritable, et alors on ferait valoir la volonté du testateur.

Il en coûtait beaucoup à milord Arundell de se priver de son cher Edouard, quoique ce fut pour très-peu de temps. Il avait même laissé entrevoir le désir de l'ac-

compagner dans cette ambassade ; mais Jenkins lui représenta ses soixante et dix-huit ans, et lui promit de part et d'autre une telle diligence, qu'il n'aurait pas long-temps à souffrir de l'absence nécessaire de son petit-fils.

Le bon aïeul se mit à la raison ; il donna un équipage et une suite superbe à Edouard, qui se fit en outre accompagner d'Aralabi et de Colaïba, dont la présence pouvait lui être fort utile, et il partit, comblé des bénédictions, des bienfaits et baigné des larmes de son père.

CHAPITRE XXX.

Lord Salsbury se déclare.

TANDIS que l'amant d'Arabelle marche à grands pas vers sa jeune amie, nous allons le dévancer à Wolney-Castle, et voir quelle est la situation de l'intéressante pupille, depuis la visite de son tuteur au lord Salsbury.

Ce dernier ne tarda pas à recevoir l'in-

vitation convenue de se rendre au château de Wolney ; milord Cantwell l'engageait même à y faire quelque séjour, et Salsbury y consentit.

Dans les premiers jours de son arrivée, il se garda bien de se présenter à Arabelle, avec la prétention d'un homme qui aspirait à sa main.

Il se bornait, avec elle, aux politesses les plus affectueuses; il cherchait à se concilier son estime, et comme il était vraiment sage, qu'il avait d'excellentes qualités, il y réussissait.

L'oncle, avide, le pressait de se déclarer; le prudent vieillard lui disait qu'il se préparait les voies et qu'il parlerait quand il en serait temps. La sordide impatience de Cantwell était à son comble, lorsqu'un événement (assez facile à prévoir pourtant) amena l'explication tant désirée par ce méchant homme.

Sir Henri, plus amoureux que jamais, persécutait Cantwell pour en obtenir la main de sa nièce. Lady Arlington, sa mère, agissait avec chaleur de son côté; bientôt

les défaites étaient épuisées ; il fallait donner une réponse positive.

Lord Cantwell, ayant instruit Salsbury de cette concurrence, lui démontra qu'il fallait enfin se mettre sur les rangs, et manifester ses prétentions sur la main d'Arabelle.

Salsbury promit que dès le lendemain il s'expliquerait, et sans rien dire à Cantwell, il se rendit sur-le-champ à Lancastre chez lady Arlington.

Il la trouva avec son fils, que lady voulut faire retirer à l'approche du lord ; mais Salsbury l'assura que le jeune homme n'était point de trop, et qu'il était même essentiel qu'il fut témoin de l'entretien dont il venait solliciter la faveur.

Il entra ensuite en matière, et ayant demandé à sir Henri s'il aimait assez Arabelle pour l'épouser sans fortune, sa mère répondit, avec vivacité, que la fortune d'Arabelle était immense et que c'était ce qui l'avait déterminée à seconder les vœux de son fils.

Le lord Salsbury les détrompa tous deux;

il exposa la situation de la fortune d'Arabelle telle que Cantwell la lui avait peinte, et finit par réitérer sa demande.

Le jeune homme voulait épouser Arabelle, malgré ce qu'il venait d'apprendre; mais sa mère lui protesta qu'elle n'y consentirait jamais; qu'elle l'aimait trop pour entrevoir, sans frémir, l'instant où elle serait maudite par un fils adoré; ce qui ne manquerait pas d'arriver lorsque son amour, une fois éteint, il ne verrait plus, dans Arabelle, qu'une fille pauvre, que la condescendance d'une mère, trop faible, avait irrévocablement attachée à son sort.

Une idée subite, qui passa en ce moment par la tête de sir Henri, le rendit plus docile qu'on n'avait droit de l'attendre d'un caractère tel que le sien, et il parut dans la sincère disposition de céder aux bonnes raisons de sa mère.

« Je puis, en ce cas, dit l'honnête lord, avouer maintenant mes projets, sans scrupule; je dis mes projets et non mes prétentions, car je ne suis pas assez fou pour avoir des prétentions à mon âge.

Mais j'aime Arabelle, et j'ai formé le dessein de la rendre heureuse; j'ai l'aveu de son tuteur; je vais tout tenter pour obtenir le sien, et la manière dont je compte m'y prendre, me donne quelques espérances; si elle me l'accorde, je l'épouse, je lui donne tout mon bien, et dans peu, dit-il en souriant, ce sera une riche veuve.»

A ces mots, qui firent sourire aussi lady Arlington et son fils, le lord Salsbury prit congé et retourna à Wolney-Castle.

On sera peut-être un peu surpris de la facilité avec laquelle un jeune homme, aussi violent, aussi entier dans ses volontés que sir Henri, a renoncé à ses vues sur Arabelle. L'étonnement cessera quand on saura qu'il n'a fait que changer de vues, et qu'il se propose de s'en rendre maître par des moyens un peu moins légitimes que le mariage.

En effet, d'après les principes de ce jeune scélérat, il lui fallait Arabelle avec sa fortune; la fortune n'existe plus, il ne lui faut plus qu'Arabelle; et nous verrons, peut-être bientôt, qu'il s'occupera sérieusement

de s'en mettre en possession ; nous verrons quelque chose de pis, et son indigne mère ne se refusera pas à l'horreur d'être sa complice, comme elle vient d'être sa confidente ; car aussitôt après le départ du lord Salsbury, le méprisable débauché n'a pas craint de dévoiler, à cette mère odieuse, ses noirs projets contre l'amante d'Edouard, et la mégère l'en a félicité.

« A la bonne heure, a dit ce monstre de dépravation, faites-en votre maîtresse ; contentez-vous, rien de plus naturel, je ne m'y oppose pas ; mais vous n'épouserez jamais, de mon aveu, qu'une très-opulente héritière. »

De retour à Wolney-Castle, Salsbury alla trouver Cantwell.

« Je viens, lui dit-il, de vous délivrer, ainsi que votre nièce, des poursuites de sir Henri Arlington ; vous pouvez maintenant me présenter à cette nièce charmante ; mais laissez-moi l'instruire seul du motif qui m'amène à ses pieds ; je veux n'avoir d'autre guide que moi, jusqu'à son cœur ; j'exige qu'il ne soit question, ni d'au-

torité, ni d'obéissance; et le chemin que je compte prendre pour arriver jusqu'à elle, m'y fera parvenir, s'il y a lieu, beaucoup plus promptement que tout autre. »

Cantwel, à ces mots, envoya demander à sa nièce si elle était visible, et sur la réponse affirmative, il prit Salsbury par la main et le conduisit près d'Arabelle, à laquelle il dit :

« Ma chère nièce, je vous présente le respectable lord Salsbury, qui m'a dit avoir des choses importantes à vous communiquer, sans témoins; je vous laisse avec lui. »

Il se retira, en effet, plein du vil espoir de profiter encore, en grande partie, des immenses bienfaits dont le généreux Salsbury se proposait de combler Arabelle.

Cette jeune personne, toute interdite, fit approcher un siége au lord, et son monde s'étant retiré, elle attendit, en silence, qu'il prit la parole.

« Remettez-vous, charmante Arabelle, dit avec un ton affectueux l'aimable vieillard; le sujet que je viens traiter avec vous n'est pas sans quelque gravité; mais la manière

dont je prétends le discuter, n'aura rien qui puisse vous déplaire et encore moins vous alarmer.

Je commence par un aveu dont je sens moi-même le ridicule, et que vous n'eussiez jamais entendu sortir de ma bouche sans des considérations ultérieures que je ne tarderai pas à vous faire connaître.

Cet aveu est celui d'un sentiment que vous êtes faites pour inspirer à tout le monde, et contre lequel mon âge, tout avancé qu'il est, n'a pu me garantir.

Vous comprenez, sans peine, que c'est l'amour; eh bien! oui, charmante Arabelle, je vous ai vue un seul instant et le trait a pénétré jusqu'au fond d'un cœur que je croyais éteint.

Mais je n'ai pas plutôt eu la certitude de ma blessure, que je me suis résolu à la fuite et à la retraite, non pas dans l'espoir de guérir, mais dans celui du moins de ne pas augmenter un mal naissant, par de dangereuses visites.

Et cependant je reviens aujourd'hui, et c'est comme amant que je reparais de-

vant vous ; je vous en dois la raison, je vais vous l'apprendre. »

CHAPITRE XXXI.

Générosité.

Alors Salsbury fit à Arabelle le récit exact de la visite qu'il avait reçue de son oncle, et lui répéta, mot à mot, leur entretien.

Quelle fut la surprise de cette aimable file, lorsqu'elle apprit que son oncle la disait sans fortune et ruinée par son propre père, dont elle savait, au contraire, que l'héritage avait été immense.

Cependant, rassurée par la loyauté du lord, sur les vœux qu'il pouvait former à son égard, et encouragée par les instances affectueuses de ce digne seigneur, à lui ouvrir son âme, Arabelle lui demanda la permission de l'ajourner au lendemain, et lui promit une confiance sans bornes.

« Souvenez-vous bien, ô ma chère fille ! lui dit cet estimable lord, souvenez-vous

bien que c'est un véritable père qui va devenir votre confident ; croyez que j'ai calculé la distance qui me sépare à jamais de vous, quant à l'amour et à l'hymen ; mais que la tendresse paternelle m'est permise et que je la sens dans toute son étendue. A demain : je me rendrai à vos ordres ; sans adieu, bel ange. » Il lui baisa respectueusement la main et sortit.

Cantwell, qui l'attendait avec impatience, conçut un favorable présage de la gaîté qu'il manifesta en le rejoignant.

« Eh bien ! quelles nouvelles ? »

« Excellentes, mon cher lord.... un rendez-vous demain. »

« Un rendez-vous, d'honneur ? »

« D'honneur.... oh ! je crois que je réussirai ; vraiment, je commence à croire qu'elle m'aimera. »

« Mais, vous avez l'air de plaisanter ; eh ! pourquoi ne vous aimerait-elle pas ? »

« Oh ! je sais bien que je suis fort aimable, ce n'est pas là l'embarras ; à quatre-vingts ans il est tout simple que j'attache des yeux de quinze ou seize, quoi qu'il en

soit, à demain ; j'ai dans l'idée que l'affaire prendra une bonne tournure, pour Arabelle, s'entend.... car pour moi, je ne veux que son bonheur, et je le ferai, ou il faudra que la chose soit bien impossible. »

En ce moment on vit paraître lady Arlington et son fils, qui venaient annoncer à Cantwell que, toutes réflexions faites, on croyait devoir renoncer à la main d'Arabelle, dont le cœur, probablement, ne se donnerait qu'à regret.

On les retint à dîner, et sir Henri accabla Arabelle (près de laquelle il eut l'adresse de se placer), des attentions les plus fatigantes.

Sa conduite surprit Salsbury et Cantwell ; mais elle indisposa tellement Arabelle, que pour la première fois elle sortit de sa modération ordinaire et le supplia d'observer que rien de commun ne pouvant jamais exister entr'eux, elle croyait décent qu'il supprimât ses démonstrations et même ses visites.

Lady Arlington, choquée de ce qu'elle appelait l'arrogance de cette petite fille, re-

procha à son fils de s'être compromis avec des êtres sans consistance et sans usage.

Elle lui ordonna de le suivre et sortit avec lui, en affectant un grand courroux.

Personne ne pensa à les retenir; Arabelle surtout, au fond de son cœur, se félicita d'en être délivrée pour jamais, à ce qu'elle supposait : la pauvre enfant ne soupçonne pas l'orage qui la menace.

Passons à son entrevue du lendemain avec le lord Salsbury.

Elle avait eu soin de faire avertir monsieur Palmer, qui avait pris dans les environs un logement commode, et veillait plus ardemment que jamais aux intérêts de sa jeune et chère patronne.

On verra bientôt ce que peuvent le zèle, la prudence et la sagacité d'un honnête homme, pour déjouer les manœuvres des fripons.

Le vieux lord fut exact au rendez-vous, et il y porta tous les sentimens favorables que pouvait désirer la victime du lord, qu'il commençait à suspecter violemment.

L'âme candide et pure d'Arabelle, ne le

fit pas languir après les aveux qu'elle avait résolu de faire ; elle s'élança d'elle-même dans celle du sensible et généreux Salsbury.

Il apprit de la bouche innocente de cette aimable amie d'un jeune infortuné, toute son histoire avec lui, depuis qu'elle avait atteint l'âge de connaissance ; elle lui peignit Edouard avec les couleurs les plus vives, mais les plus vraies ; elle lui communiqua leur correspondance (car elle gardait les brouillons de ses lettres). Le bon vieillard était attendri de la sensibilité de ces aimables enfans, en même temps que leur vertu, qui se manifestait à chaque ligne, le pénétrait d'une respectueuse admiration ; enfin elle poussa la confiance dans l'estimable lord, au point de lui faire voir le portrait d'Edouard uni avec le sien dans un médaillon semblable à celui de son jeune ami.

Salsbury, à la vue des traits d'Edouard, ne put retenir un cri de surprise.

«Juste ciel ! tous les traits d'Arlington !»

Les deux autres portraits lui furent présentés; Salsbury reconnut sans peine Ar-

lington et Natalie, sa première épouse.

Instruit par Arabelle de la manière dont ces portraits se trouvaient entre ses mains, il en conclut qu'Edouard était un rejeton de cette illustre famille ; mais il ne concevait pas pourquoi le voile d'un si profond mystère était étendu sur l'existence de ce jeune homme.

La correspondance lui apprenait bien qu'il était chez le vieux lord Arundell et qu'il en était tendrement chéri ; mais elle ne disait, ni que le lord sut qu'Edouard était son petit-fils, ni qu'Edouard vit son aïeul dans Arundell.

Comme Salsbury était intimement lié avec ces deux grandes familles, il aurait su quelque chose de certain concernant ce jeune homme, qu'il ne pouvait regarder que comme fils d'Arlington ; il se borna donc à penser, ce qui était vrai, qu'Arlington ignorait lui-même que ce fils existât.

Il garda pour lui toutes ses réflexions, et après avoir remercié Arabelle de sa flatteuse confiance, il lui jura que loin de vouloir briser un lien, que tout rendait respectable à ses yeux, il allait consacrer

tous ses efforts au soin de réunir deux amans si intéressans et si dignes d'être heureux.

On concevra, sans peine, combien Arabelle fut reconnaissante et comme elle se sut bon gré d'avoir parlé sans détour au généreux Salsbury.

La conversation eut ensuite pour objet le peu de fortune d'Arabelle.

« Ce ne sera point un obstacle, dit ce vertueux seigneur : dès ce moment je vous donne toute la mienne, et cela par un moyen bien simple; je n'ai point d'enfant, je vous adopte; les lois le permettent, et mon personnage auprès de vous, comme père, sera infiniment plus raisonnable que comme amant et comme époux.

Arabelle, confondue par tant de générosité, ne savait où trouver des termes pour exprimer les sentimens qui la pénétraient; elle ne put résister à sa reconnaissance, qui l'entraîna aux pieds du lord, dont elle saisit la main qu'elle porta à ses lèvres en la baignant de larmes.

Salsbury la relève avec tendresse :

« Que faites-vous, mon enfant? — Ah!

ne se prosterne-t-on pas devant la divinité, et n'en êtes-vous pas une pour moi ? — Hélas ! ma chère, si vous pouviez connaître la millième partie seulement du bonheur que cet instant me procure, vous qui me comparez à la divinité, vous verriez combien je suis richement payé de ce qu'elle m'inspire.

CHAPITRE XXXII.

Belle résolution. — Départ de Palmer.

Cette scène touchante fut interrompue par l'arrivée de monsieur Palmer, qu'Arabelle, avec la permission du lord, mit, en peu de mots, au fait de ce qui venait de se passer.

« La conduite sublime du lord Salsbury, dit monsieur Palmer, n'étonnera nullement ceux qui le connaissent ; mais elle touche au moment de recevoir sa récompense. Pardon, madame; je me suis rendu un peu tard à vos ordres, mais une opération très-importante pour vos intérêts a retenu mes pas quelques instans de plus :

c'était la révision de tous les contrats d'achat de votre respectable père.

Le lord Cantwell, votre oncle indigne de ce nom, croit avoir tous ces titres en son pouvoir ; en effet, quand il m'a forcé de lui rendre mes comptes, je les ai remis entre ses mains, mais c'étaient les copies ; j'ai conservé tous les originaux que je dépose dans les vôtres et qui serviront à vous faire rentrer dans tous les biens dont il prétendait vous frustrer.

Les dilapidations déjà faites sont sans remède, mais les biens eux-mêmes ne vous seront pas arrachés par le plus lâche et le plus cupide des hommes. Ne vous offensez point de m'entendre lui donner des épithètes qu'il a si bien méritées. »

Palmer, en achevant ces paroles, remit, en effet, à Arabelle une liasse considérable de papiers, desquels elle lui demanda l'usage ; il répondit qu'ils ne pouvaient lui être utiles qu'à sa majorité, à moins qu'elle ne se mariât, et que son époux, devenu maître de la communauté, ne voulut rentrer dans tous les droits de l'épouse.

Lord Salsbury dit alors qu'il serait bien essentiel d'avoir sous sa main l'époux qui convenait à Arabelle, et que s'il était présent, ce serait une affaire bientôt terminée.

Monsieur Palmer, sans être directement initié dans les mystères amoureux d'Arabelle et d'Edouard, n'y était cependant pas entièrement étranger. Il se hasarda même à glisser quelques mots sur l'époux en question.

C'était lui qui avait suivi l'éducation du jeune homme, par l'ordre d'Arabelle, et il laissa voir un assez vif regret de ce qu'il n'était plus voisin de Wolney-Castle.

Alors Salsbury, saisissant rapidement l'occasion, s'écria :

« Parbleu! monsieur Palmer, si vous étiez bien aimable, vous feriez une chose miraculeuse. »

« De quoi s'agit-il, milord ? il n'est rien que je ne sois disposé à tenter pour le service et le bonheur de la charmante et généreuse fille de mon patron. »

« Il est question de partir, sans délai, pour l'Ecosse; je vous donnerais une lettre

pour le lord Arundell, qui est mon ancien et intime ami : cette lettre contiendrait tout ce qu'il faudrait pour le décider à nous prêter, pour un instant, son cher Edouard, qu'il me tarde de voir, et que vous nous rameneriez. - J'ose vous assurer, milord, que j'avais déjà pensé à ce moyen. — Vous l'approuvez-donc? — Et je suis prêt à le mettre en usage. — Voilà qui est divin! quand une fois nous tiendrons ici le jeune homme, je me charge du reste, et c'est moi qui veux avoir la gloire d'unir un couple charmant qui paraît si digne du bonheur. — Et qui l'est, je vous le jure, s'écria le zélé Palmer ; non, de ma vie je n'ai fait une action qui ait porté tant de satisfaction dans mon âme. — Eh bien! brave Palmer, je passe chez moi ; je vais écrire ma lettre : de votre côté, disposez tout pour être en état de partir demain ; car le plutôt sera le mieux. — C'est bien mon projet. — Et moi, que tant de générosité, que la reconnaissance la plus inexprimable rend muette, ô mes bienfaiteurs! comment pourrai-je m'acquitter jamais? —

Vous le pouvez facilement avec moi, charmante Arabelle. — Ah ! parlez, milord, mettez mon cœur à son aise en lui en offrant le moyen... — Tout simple, bel ange : c'est de me permettre d'être votre amoureux jusqu'à ce que monsieur Palmer vous ramène votre Edouard ; il faut même que vous ayez la bonté de paraître m'encourager, afin que je me trouve fondé à faire croire à votre infâme tuteur que mes affaires vont bien auprès de vous. Il m'en coûtera un peu de le tromper ; la dissimulation n'est guère dans mon caractère ; mais c'est un homme si méprisable, qu'il ne mérite aucun ménagement. Ainsi, sans adieu, *chère amante ;* je vous quitte à regret, mais c'est pour aller travailler au bonheur de mon rival, et la singularité du fait sera mon excuse auprès de vous. »

A ces mots le lord Salsbury se retira avec le cœur plein de cette suave satisfaction que donne la certitude d'avoir bien fait, et laissant la consolation, l'admiration et la plus sincère reconnaissance dans celui d'Arabelle.

Quel plaisir elle eut à s'épancher avec

monsieur Palmer sur les procédés généreux de ce vieillard estimable, qu'elle regardait comme descendu du ciel pour la sauver de son indigne tuteur.

De son côté monsieur Palmer ne pouvait s'empêcher d'admirer la Providence, qui tournait contre lui l'instrument même qu'il employait pour mettre à fin ses exécrables projets.

On ne verra pas sans plaisir que nos deux intéressans héros commencent à trouver des protecteurs, et que leur destinée future invite à l'espérance du bonheur. Ils ne sont pas pourtant encore près de l'atteindre; mais ils le méritent si bien, que nous aimons à penser qu'ils y parviendront.

Salsbury ayant terminé sa lettre, la communiqua sur-le-champ à Arabelle, qui n'y trouva qu'une raison de plus de chérir le généreux appui que le ciel lui envoyait.

Monsieur Palmer fut chargé d'appuyer ce qu'elle contenait et d'ajouter ce qui n'avait pu y trouver place, et ce digne homme partit dès le lendemain matin, avec un zèle et un plaisir inexprimables.

Cantwell voyant la gaîté de Salsbury s'accroître à chaque instant, et celle de sa nièce n'être guère au-dessous, ne savait que penser ; mais il se réjouissait à sa manière d'avoir trouvé moins d'obstacles qu'il ne croyait, à l'exécution d'un projet que la disproportion des âges rendait très-hasardeux, et dont le succès, duquel il ne doutait plus, allait le mettre, sans retour, en possession paisible de toutes ses usurpations.

Laissons-lui son erreur ; plus elle aura été agréable, plus il sera puni en la voyant se dissiper.

Cependant, ce n'était pas dans son cœur seul que le crime veillait pour la ruine de notre Arabelle. Il se prépare des piéges, il se forme des complots qu'il sera bien difficile d'éviter.

L'artificieuse lady Arlington, brûlant de se venger des refus et des dédains de cette jeune personne, a donné carte blanche à son coupable fils ; et pour le laisser plus libre dans l'exécution de ses noirs projets, comme aussi pour n'en être pas soupçonnée complice, en cas qu'ils soient découverts,

la méchante femme a quitté Lancastre et est retournée à Londres.

Sir Henri ne se montre plus à Wolney-Castle ; mais il ne cesse de rôder dans les environs. Il se glisse dans le parc sous différens déguisemens; il étudie tous les endroits qu'Arabelle fréquente le plus assidûment.

Il s'est aperçu que sa promenade favorite et solitaire est l'endroit du canal connu par le nid de tourterelles; il se propose de faire son profit de cette découverte.

De plus, il cherche à entretenir des intelligences dans la château, et quoiqu'avec peine, il parvient, à force d'or, à séduire deux ou trois valets obscurs, de ces êtres qui ne peuvent jamais faire grand bien, mais qui, en revanche, sont capables de beaucoup de mal.

CHAPITRE XXXIII.

Rencontre d'Edouard et de Palmer.

SIR Henri avait mis aussi dans ses intérêts un jeune lord, débauché comme lui. Il était Ecossais et déshonorait l'illustre nom

d'Angus, comme sir Henri dégradait et avilissait celui d'Arlington.

Le jeune sir Réginald avait dans les montagnes un vieux château écarté : c'était là où la victime devait être conduite ; et les conditions de l'infâme traité étaient que les prémices appartiendraient à sir Henri, mais qu'après cela la proie deviendrait commune. C'est ainsi que la pure et timide innocence se trouve à la merci des complots du crime, sans qu'il lui soit possible de les prévoir et de les prévenir.

L'impatient sir Henri ne tarda pas à vouloir exécuter son détestable projet ; et tous ses complices, au nombre de sept ou huit, eurent ordre de se tenir prêts pour la première occasion favorable.

Comme on ne se défiait de rien à Wolney-Castle, le parc et ses immenses avenues n'étaient point gardés.

Sir Henri n'avait eu nulle peine à se procurer une fausse clef de l'une des petites portes de l'enclos, qui donnaient dans la campagne ou dans les bois environnans. Arabelle elle-même était de la plus par-

faite sécurité et se livrait en paix, soir et matin, à son goût pour la promenade solitaire du canal ; cette confiance la perdit : mais revenons à nos voyageurs.

Edouard était parti du château d'Arundell, chargé d'une bien intéressante commission; celle de demander la main de son Arabelle pour lui-même. C'était à elle seule qu'il avait permission de découvrir son illustre naissance ; son imagination enchantée déroulait à ses yeux une foule de tableaux plus délicieux les uns que les autres.

Il se représentait la surprise et la joie d'Arabelle, lorsqu'elle apprendrait que son rang le mettait enfin presqu'en droit d'aspirer à s'unir à elle, non pas qu'il ne fût bien certain que cette considération, étrangère au véritable amour, n'avait jamais influencé les sentimens purs d'Arabelle pour son heureux élève ; mais pour lui-même, il était bien aise de tenir à une famille distinguée, qui justifiât en quelque façon le choix délicat de sa généreuse amante.

Il avançait dans les défilés des montagnes qui, de ces côtés, séparent l'Ecosse de

l'Angleterre ; il avait avec lui un cortége nombreux et magnifique. Le vieux lord sachant que ces gorges n'étaient pas sans danger, puisqu'Edouard l'avait déjà éprouvé dans son premier voyage, lui avait donné une escorte choisie, dont le premier mérite était son extrême attachement pour l'aimable conducteur de la petite caravane.

Les deux bons noirs Aralabi et Colaïba ne quittaient point ses côtés et lui promettaient bien de le servir de tout leur pouvoir, dans tout ce qui tiendrait aux renseignemens qu'ils étaient seuls en état de donner sur monsieur Georges Cantwell et ses intentions, relatives à sa fille et à lui.

Mais le compagnon le plus aimable qu'il eut dans cet important voyage, c'était l'espoir enchanteur de revoir bientôt la plus adorée comme la plus adorable des femmes, après quatre ans d'une absence pénible.

Il ne pouvait s'empêcher de rendre grâce au hasard qui avait fait découvrir à milord Arundell les portraits mystérieux dont il était dépositaire : qui sait, sans cette circonstance imprévue, combien eût encore

duré le tourment de cette absence, déjà si longue et si insupportable.

Il est bien vrai qu'une correspondance exacte et consolante en adoucissait un peu la rigueur; mais nous en appelons à tous les vrais amans, quel que soit le charme de cette communication intime des pensées et des sentimens par la ressource épistolaire, un seul moment de la présence de l'objet aimé vaut mieux que le plus touchant recueil des lettres les plus amoureuses.

On peut donc se faire une idée de son ravissement à chaque pas qu'il faisait, en pensant que chacun de ces pas le rapprochait de celle sans laquelle l'existence n'était rien pour lui,

A travers les idées riantes que faisait naître en lui la douce perspective qu'il lui était enfin permis de fixer, se glissaient des mouvemens d'indignation, d'horreur et de rage même, quand il pensait au crime épouvantable qui lui avait arraché sa mère.

Alors ses traits se renversaient, cette figure si douce, si angélique, devenait le siége des convulsions de la fureur: « Ven-

geance! se disait-il d'une voix étouffée, en baisant l'image céleste de la malheureuse Natalie et la baignant de ses larmes; périsse dans les tourmens les plus affreux la barbare furie qui put immoler cette mère innocente, dont il m'eût été si doux de payer l'amour par tout le mien!

Exécrable mégère! tu m'as appris la haine et la vengeance : oui, quelle que soit celle que mon digne aïeul médite contre toi, je ne lui demande qu'une grâce, c'est qu'il m'en fasse l'instrument. Oh! avec quel transport j'obéirais aux ordres que je recevrai de te bien tourmenter. Tu m'as rendu féroce comme toi-même. Je te pardonne tes barbares complots contre moi. Ta lâche fureur a été trompée, et j'eusse aimé bien mieux être ta seule victime; mais c'est ma mère qui le fut, c'est ma mère que tu as précipitée dans la tombe par un crime sans exemple... Je te persécuterai, je te poursuivrai jusqu'aux enfers, dont tu n'aurais jamais dû sortir.

C'est ainsi qu'Edouard passait tour-à-tour des sensations touchantes de l'amour heu-

reux aux déchiremens douloureux de la nature outragée et avide de vengeance ; il n'avait que lui pour témoin et pour confident de ces émotions fréquentes, auxquelles il avait beaucoup de peine à commander.

Il avait pour plusieurs jours de voyage dans les montagnes, et il y était déjà depuis deux, lorsque le troisième, au matin, il entendit un cornet qui avertissait qu'il y avait un ou des voyageurs qui faisaient route contraire, et qui sonnaient pour qu'on les attendît, afin de ne pas se trouver tellement embarrassés de part et d'autre dans ces défilés très-étroits, que la seule ressource fut qu'un des deux retournât sur ses pas.

Il y a dans ces gorges des endroits où deux chevaux peuvent à peine passer de front.

Edouard était à cheval, ainsi que toute sa troupe, composée de quinze hommes ; mais il avait des litières, soit pour lui-même, soit pour quelqu'un de ses gens, quand il s'en trouvait de fatigués, soit enfin pour ramener Arabelle, s'il avait le bonheur de l'obtenir.

Aussitôt qu'il eût entendu le cornet, il voulut aller lui-même à la découverte, et s'avança dans le défilé qui, en cet endroit, allait en descendant et en tournant. Il avait donné ordre à ses gens de faire halte, et marchait toujours sans rien rencontrer encore.

Enfin, au détour d'un gros quartier de rocher, il aperçut deux voyageurs qui gravissaient vers lui : il double le pas, il approche.

Quelle est sa surprise et sa joie lorsqu'étant à une distance convenable, il reconnaît l'honnête Palmer qui, seul avec un domestique, est parti depuis plusieurs jours de Wolney-Castle, s'acheminant gaîment au château d'Arundell.

Si Edouard éprouva une satisfaction bien vive en voyant cet honnête homme, Palmer fut dans un ravissement qui lui ôta l'usage de la parole.

Ils mirent tous deux pied à terre et s'embrassèrent comme des amis s'embrassent après quatre ans d'absence.

S'étant respectivement confié en deux

mots le motif de leur voyage, il fut décidé, sur-le-champ, que Palmer retournerait sur ses pas avec Edouard, puisque c'était lui qu'il allait chercher en Ecosse, et qu'il le trouvait en chemin pour Lancastre.

En conséquence, Edouard pria le domestique de Palmer d'aller avertir sa troupe d'avancer. Le domestique partit et revint en peu d'instans, avec un cortège dont la magnificence éblouit Palmer, qui jugea par là de l'extrême tendresse du vieux lord Arundell pour le charmant élève de sa jeune maîtresse.

CHAPITRE XXXIV.

Annonce d'orage. — Où s'abriter?

Nos deux voyageurs ne pouvaient se lasser de rendre grâce au ciel de leur heureuse rencontre.

Ils se racontèrent mutuellement tout ce qui était arrivé depuis leur séparation, tant au château d'Arundell qu'à celui de Wolney.

Le récit d'Edouard fut bientôt fini ; il se bornait à l'accueil qu'il avait reçu du généreux lord, et aux témoignages de tendresse qu'il lui avait prodigués depuis quatre ans. Il ne dit rien de sa naissance, ayant fait serment qu'Arabelle seule connaîtrait ce mystère.

Quant à Palmer il eut bien plus de choses à raconter, et il s'en fallait de beaucoup que toutes fussent agréables.

Edouard apprit avec l'indifférence du mépris la conduite infâme du lord Cantwell avec son innocente nièce : il ne pensait guère à la fortune d'Arabelle, ou, pour mieux dire, d'après le changement arrivé dans la sienne, il eût ardemment désiré qu'elle n'en eût point du tout, par une raison de délicatesse qu'on n'a pas besoin d'expliquer aux âmes sensibles.

Mais il ne conserva pas le même sang-froid, quand il apprit que cet homme vil avait voulu trafiquer de la main de son amante, et frémit en pensant qu'il avait risqué de la perdre.

Palmer n'eut pas de peine à l'apaiser,

en lui traçant d'une main fidèle le portrait du bienfaisant Salsbury qui, laissant de côté toute prétention ridicule d'amour et d'hymen, s'était montré à la reconnaissante Arabelle sous la forme d'un généreux père, et l'envoyait, lui Palmer, chercher cet Edouard tant aimé, pour l'unir à celle qu'on lui avait proposée pour épouse à lui-même.

Edouard attendri versa des larmes suaves, de ces larmes si rafraîchissantes que fait toujours couler le récit d'une action noble et généreuse des yeux même les moins habitués à en répandre : il appela vingt fois le lord Salsbury son tendre et vertueux père.

Il lui tardait d'embrasser ses genoux et de mouiller ses mains protectrices des pleurs de la reconnaissance.

Ensuite il demanda des nouvelles de sa bonne nourrice Annah : il ne pouvait s'adresser à quelqu'un qui eût autant de plaisir à lui en donner ; car pourquoi ne dirions-nous pas que monsieur Palmer s'intéressait vivement à cette chère Annah?

Cette brave femme, née de très-honnêtes

gens, avait été élevée par monsieur Jenkins, dont elle n'avait pas quitté la maison jusqu'à l'époque de l'échange d'Edouard: Alors elle avait suivi son nourrisson chez M. Cantwel; elle avait vu naître Arabelle et n'en avait pas été séparée un instant depuis sa naissance; elle était toujours auprès de cette charmante personne, qui l'honorait exclusivement de sa confiance et de son amitié, dans la classe des individus placés près d'elle.

Annah était encore, malgré sa quarantaine, une fort aimable brune : elle avait été très-bien dans sa jeunesse, et la vie laborieuse et sage qu'elle avait menée, lui avait conservé une santé ferme et une fraîcheur vraiment remarquable.

Aussi monsieur Palmer l'avait-il remarquée : aussi M. Palmer en parla-t-il à Edouard d'un ton à lui faire soupçonner qu'elle ne lui était rien moins qu'indifférente.

Monsieur Palmer était un homme de cinquante ans, vert et robuste, qui, tout entier aux affaires de ses commettans, n'avait jamais songé à se marier.

Edouard le voyant prendre un peu chaleur en parlant de sa nourrice, lui dit en souriant qu'il devrait penser au repos et assurer à ses vieux jours la douce société d'une compagne estimable et aimable encore, ajoutant que si cette envie lui prenait un jour, et que le choix tombât sur la bonne Annah, lui, Edouard, ferait en sorte qu'il ne regrettât pas de lui avoir donné la préférence.

Palmer secoua la tête en souriant à son tour, et, sans trop s'expliquer, il laissa entendre qu'il n'y avait rien d'impossible à cet arrangement là.

Ces doux entretiens abrégeaient la longueur et charmaient l'ennui d'une route plus fastidieuse encore que fatigante. Il faut avoir voyagé dans les montagnes d'Ecosse, pour se former une idée des dégoûts sans cesse renaissans qu'on y éprouve, surtout du côté où se trouvaient nos personnages.

Edouard, muni de toutes sortes de provisions préparées par l'ordre de son aïeul, qui n'avait rien épargné, faisait de temps en temps faire halte, et sous l'abri d'un rocher, ou sous l'ombrage de quelques épais bosquets de bois, on mangeait, on bu-

vait, on chantait gaîment et l'on prenait des forces pour continuer la route.

Le temps s'était maintenu très-beau depuis que nos deux amis étaient en voyage; c'est-à-dire, depuis qu'ils étaient partis chacun de leur côté. Ils avaient déjà huit jours de marche, mais ils n'avaient pas été à très-grandes journées. Lord Arundell avait très-expressément défendu à son petit-fils de se fatiguer en route, et le reconnaissant jeune homme respectait et chérissait trop ce tendre père pour ne pas obéir à ses ordres, quoiqu'il ne fut pas sous ses yeux.

Belle leçon, dont nous souhaitons bien sincèrement que les jeunes gens fassent leur profit! on a bien peu d'attachement quand on désobéit à ceux qu'on dit aimer, dès qu'on ne les voit plus : ce n'était pas ainsi qu'aimait notre Edouard.

On était à la fin du mois d'août; l'époque des orages approchait et l'on sait ce que c'est que les orages de ces contrées.

Vers le milieu du second jour de la rencontre de nos deux voyageurs, le temps commença insensiblement à prendre une apparence menaçante, et il leur parut très-vraisemblable qu'une tempête af-

freuse éclaterait au coucher du soleil.

Edouard fit part de sa crainte à Palmer, qui la partagea, et il fut question de se diriger de manière à trouver un asile pour la nuit.

Chez quelque montagnard, cela n'était pas praticable, à raison de leur nombreux cortége; non que les habitans de ces rochers ne soient très-hospitaliers, c'est même une de leurs grandes vertus.

Le montagnard écossais est en général ou tout-à-fait bon ou tout-à-fait méchant, et l'on peut dire avec vérité que cette dernière espèce est la plus rare.

Mais quel Ecossais, malgré sa bonne volonté et son humanité, pourra recevoir dix-sept voyageurs sous l'étroit abri de ses cavernes? il n'y fallait pas penser, et nos gens n'y pensèrent pas.

Edouard aperçut, encore très-loin il est vrai, une espèce de donjon perché sur la cime d'un roc très-élevé. Il calcula la distance, par approximation, et dit à Palmer qu'il croyait qu'on pourrait y arriver avant la nuit. Palmer se ressouvenant d'avoir passé l'avant-veille très-près de ce château, fut de son avis, et toute la troupe se mit en marche de ce côté.

Après des tours et des détours sans nombre, on y arriva enfin, deux petites heures avant la chute du jour, mais on n'en fut pas plus avancé.

Le château était inaccessible ; de larges fossés en empêchaient la communication ; les ponts étaient levés ; pas une issue ne se présentait : il était d'ailleurs dans un délabrement qui pouvait le faire regarder comme inhabité. Il l'était en effet ; car toute la troupe ayant jeté de grands cris, pour tâcher de se faire entendre, personne ne répondit.

Cependant, l'orage grossissait ; il n'y avait pas à douter qu'il ne fut épouvantable. On ne savait trop quel parti prendre, lorsque l'agile Colaïba, qui avait été de son côté à la découverte, accourt en riant, en sautant et en criant qu'il apporte une bonne nouvelle.

Il a trouvé l'entrée d'une caverne qui va en montant, et il ne doute pas qu'elle n'ait une issue dans l'intérieur du château.

CHAPITRE XXXV.

Arabelle sauvée.

Comme il était possible que faute d'asile Edouard fut obligé de continuer sa route la nuit, dans les gorges des montagnes, le prévoyant Arundell avait eu soin de le munir d'une bonne quantité de torches de cire, mêlée avec de la poix-résine.

Le moment de s'en servir était arrivé, on en alluma quelques-unes, à l'aide desquels on pénétra dans la caverne, dont l'entrée était obstruée par quelques broussailles, qu'on écarta sans peine.

La caverne allait en effet en montant, et la montée était en forme de spirale ou de limaçon. Après une marche assez longue on découvrit une porte de fer, qui arrêta pour un moment nos aventuriers.

Au reste, quand ils n'auraient pas été plus avant, leur dessein n'était pas de faire un bien scrupuleux examen du vieux château : ils avaient un abri contre l'orage ; c'est tout ce qu'il leur fallait.

Cependant l'homme est naturellement curieux : comment ne pas essayer d'aller

plus loin, puisqu'on est parvenu jusque là ?

Edouard lui-même, avec ses vingt ans qui le stimulent, cherche à ébranler cette porte, dont la vétusté avait rongé tous les soutiens : elle ne fit qu'une légère résistance, et laissa voir, en s'ouvrant, un escalier, que toute la troupe s'empressa de monter.

Notre dessein n'est point d'effrayer les femmes et les petits enfans par de fantastiques descriptions de souterrains bien ténébreux, bien meublés de spectres ou de voleurs ; rien de tout cela.

L'escalier, très-long il est vrai, aboutissait à une immense galerie gothique, où se trouvaient quelques vieilles tables boiteuses, quelques vieux siéges vermoulus. C'en fut assez pour nos gens qui, déployant les provisions dont ils s'étaient munis, se mirent à faire un repas d'autant plus gai, qu'ils n'avaient rien à craindre de l'orage, dont la fureur commençait à se déployer d'une manière terrible.

Quelques-uns des gens d'Edouard, plus curieux que les autres, se mirent à vouloir parcourir le château.

Il était immense ; l'endroit où était la

troupe n'en était qu'une galerie souterraine et placée dans l'une des ailes, qui étaient au nombre de quatre.

Nos curieux allaient doucement, bien armés et avecleurs flambeaux ; tandis que les autres, après s'être livrés aux plaisirs de la table, s'abandonnaient aux douceurs du repos. Les deux nègres étaient du nombre des chercheurs d'aventures ; ils parcoururent bien des galeries, bien des appartemens, sans en trouver.

Cependant, à force d'errer dans cet immense labyrinthe gothique et à demi-ruiné, ils arrivèrent à un endroit plus frais et mieux conservé que le reste.

Ils s'avançaient toujours avec précaution, lorsqu'ils entendirent, non loin d'eux, dans un appartement fermé, des cris douloureux, comme ceux d'une femme qui se débat contre la violence qu'on veut lui faire.

Ils s'approchent précipitamment pour lui porter du secours, lorsque, tout à coup, cette femme s'élance elle-même hors de l'appartement et se présente à leurs regards effrayés, les cheveux épars, les yeux égarés, les traits renversés et un fer sanglant à la main.

« Que vois-je ! s'écrie-t-elle avec un accent d'effroi ; quand je viens de punir le monstre, aurais-je encore ses complices à redouter ? »

« Juste ciel ! s'écrient, à leur tour, les deux nègres, au comble de l'étonnement ; miss Arabelle, notre chère, notre bonne maîtresse lady Arabelle ! » et en même temps ils se prosternent à ses pieds.

Arabelle (car c'était elle-même) les relève avec bonté. « Oh ! Dieu de clémence, dit-elle d'un ton pénétré, en se prosternant elle-même, les bras tendus et les yeux tournés vers le ciel, comment reconnaître jamais l'éclatante protection que tu daignes accorder en ce moment à ta créature faible et lâchement opprimée ! »

« Daignez nous suivre, sans perdre un instant, chère et bien chère maîtresse..... oh! quel moment pour le sensible Edouard! — Edouard ! il est... — Il est en ce lieu, nous allons vous conduire jusqu'à lui. »

Ils se mirent en effet tous précipitamment en marche, quelques-uns des plus agiles avaient déjà franchi l'espace qui les séparait d'Edouard ; il était déjà instruit et s'avançait en diligence avec le reste des siens, vers Arabelle, sous la conduite de

ceux qui l'avaient averti, lorsque sa marche est hâtée par de nouveaux cris qui se font entendre ; il distingue même des voix qui l'appellent au secours ; l'amour et la crainte des dangers de son amante, lui donnent des ailes ; il arrive, avec les siens, dans un grand appartement, où sept à huit brigands masqués arrachaient Arabelle des mains de ses noirs et de deux ou trois de ses gens.

A cet aspect il entre dans une fureur épouvantable ; il se jette comme un lion, sur les scélérats ; il défend l'arme à feu à ses gens, de peur qu'une balle mal dirigée n'allât blesser mortellement son Arabelle.

Le combat devint d'une terrible opiniâtreté ; Arabelle est tour-à-tour prise et reprise ; les ravisseurs masqués ne cédaient point en force ni en courage aux gens d'Edouard ; enfin, le plus apparent de ces scélérats, allait terminer la crise en poignardant Arabelle elle-même.

Edouard s'aperçoit du coup qu'on va lui porter ; il jette un cri terrible, s'élance entre le fer et son amante ; le fer levé allait tomber sur lui et trancher le fil de ses jours, lorsque ce bras tombe lui-même, séparé du corps de celui qui allait frapper.

Oh! hâtons-nous de nommer à nos lecteurs l'intrépide libérateur d'Arabelle et d'Edouard, car d'un même coup il les a sauvés tous deux; c'est Colaïba, l'intrépide Colaïba qui, voyant le danger de ses maîtres adorés, s'est élancé derrière le monstre qui allait être leur bourreau, et d'un revers de son arme terrible, a fait voler le bras homicide.

L'assassin, tombé dans son sang, se débattait contre la mort et appelait la vengeance à grands cris; mais ses complices, sourds à ses blasphèmes et à ses prières, s'enfuient et laissent le champ de bataille baigné de leur sang, après avoir perdu quelques-uns des leurs.

Edouard ordonne qu'on les poursuive et qu'on les enchaîne; ce qui est exécuté sans beaucoup de peine, car ils étaient tous grièvement blessés : on s'empare aussi de celui qu'avait mutilé Colaïba et qui paraissait être le chef de cette exécrable troupe.

Le lecteur est sans doute un peu inquiet de savoir par quelle espèce d'enchantement funeste Arabelle se trouve en Ecosse, seule, entre les mains de scélérats, dont les projets ne pouvaient être qu'affreux.

Nous ne tarderons pas à lui donner les éclaircissemens qu'il a droit d'attendre, et ce sera de la bouche même de l'intéressante victime qu'il les tiendra.

Retournons maintenant près de celui qu'elle a blessé, dans l'appartement d'où nous l'avons vue sortir échevelée et le fer à la main.

Ce fut elle-même qui engagea Edouard à y entrer, pour voir si le misérable était encore en vie, et lui donner du secours, s'il en était temps encore.

On trouva étendu sur le plancher un jeune homme d'une fort belle taille, mais pâle, décoloré et mourant. « Ciel ! s'écria Arabelle, il a ôté son masque, et cet infâme ravisseur était sir Henri Arlington ! — Sir Henri Arlington ! dit Edouard. — Lui-même, répond Palmer, qui s'avance pour l'examiner et qui le connaissait pour l'avoir vu mille fois à Wolney-Castle. »

« C'est moi-même, dit-il d'une voix expirante, que le ciel punit, à dix-huit ans, d'une existence déjà chargée des plus grands crimes, » et il expira.

CHAPITRE XXXVI.

Les deux Amans au château d'Arundell.

Edouard, toujours fidèle à la voix de l'humanité, même envers des ennemis, avait ordonné qu'on eût soin des blessés.

Celui dont Colaïba avait abattu le bras, se refusait aux secours qu'on voulait lui donner.

« Laissez-moi périr, criait-il sous son masque, laissez-moi périr inconnu : misérable Arlington ! dans quel abîme affreux tu m'as conduit ! te voilà gisant sous mes yeux presqu'éteints ; te voila glacé du froid éternel de la mort, et c'est moi qui te survis ; moi, qui suis le moins coupable... Que dis-je ? le moins coupable !... ah ! ne cherchons point à établir de différence dans cette atrocité, c'est le même crime que nous avons commis ! J'ai prêté mon ministère, j'ai prêté mes gens, j'ai prêté mon château, je devais avoir ma part de la victime... ah ! j'ai bien mérité mon sort ! »

On l'engagea à se tranquilliser, on l'invita a l'espoir de guérir sa blessure.

« Non, jamais, dit-il d'un ton convulsif; moi, survivre à cette ignominie! moi Réginald Angus! — Réginald Angus, dirent Arabelle et Palmer, qui tous deux le connaissaient de Wolney-Castle. — Réginald Angus! dit Edouard, qui avait beaucoup entendu parler de cette illustre famille écossaise chez son aïeul. — Moi-même; je voulais rester inconnu, mais à quoi bon? l'affreuse histoire se saura; quand on ne me verra plus parmi les vivans, on recherchera la cause de ma mort prématurée; eh bien! apprenez tous à l'univers que Réginald Angus se rendit complice d'un grand crime, qu'il en fut puni et qu'il se repentit..... trop tard. » Il se tut à ces mots.

On le mit dans le lit de l'appartement où sir Henri venait d'expirer; on emporta le corps de celui-ci, et quelqu'un fut laissé auprès de Réginald, pour le veiller le reste de cette nuit.

Ensuite Arabelle, Edouard et Palmer, ayant trouvé un lieu commode pour s'entretenir, l'aimable amie, si heureusement sauvée, raconta, en peu de mots, son enlèvement imprévu.

« Depuis quelque temps, dit-elle, lady

Arlington et son fils nous avaient fait l'honneur de cesser leurs visites ; je ne pensais absolument plus à eux ; depuis deux jours monsieur Palmer avait quitté Wolney-Castle pour aller vous chercher en Ecosse, ô vous, mon ami, mon tendre ami Edouard !

Un soir que je me promenais, suivant ma coutume, du côté du nid de tourterelles, et que, sans m'en apercevoir, j'avais donné à la nuit le temps de me gagner, au moment où je vais pour reprendre le chemin du château, je me sens saisir par plusieurs bras puissans ; on me lie un mouchoir sur la bouche ; on m'enlève, on m'entraîne, on me jette dans une voiture, où je me trouve avec deux hommes qui, déguisant leurs voix, m'invitent à ne rien craindre.

Je ne vous fatiguerai pas du détail de mon voyage ; on me combla d'égards ; ceux qui m'environnaient étaient tous masqués. On m'avait ôté mon mouchoir de dessus la bouche, dès que j'avais été sept ou huit heures en route ; bref, aujourd'hui, vers le milieu du jour, nous sommes entrés dans ce château, et l'on m'a logée dans le corps-de-logis où vos gens m'ont trouvée.

Tout s'était paisiblement passé jusqu'à une certaine heure du soir, heure à laquelle, sans doute, mon ravisseur avait fixé la consommation de son crime.

Il commence ses infâmes tentatives ; je suis seule et sans armes, n'importe ; je l'irrite tellement par ma résistance, qu'il n'a pas honte de tirer son sabre et de m'en menacer.

Je le défie et le fais rougir ; il laisse tomber l'arme et revient à moi pour me persécuter de nouveau. J'ai le bonheur de l'esquiver ; je me jette sur l'arme vengeresse, et dans un moment de désespoir, bien excusable, j'ai le courage et le bonheur de la lui plonger dans le sein. Je sors toute sanglante de ce théâtre de meurtre et de crime... vos gens me rencontrent dans cet état terrible ; et... le reste vous est connu.

Mais vous-même, mon cher Edouard, par quel prodige le ciel vous a-t-il envoyé si à propos au secours de votre amie ? »

Edouard, ne se possédant pas de ravissement, se jette à ses pieds, saisit, sans qu'elle la retire, une de ses belles mains, qu'il baise mille fois en l'arrosant de larmes.

Ensuite il lui fait le récit très-circonstancié de tout ce qui s'était passé dernièrement au château d'Arundell, la découverte des portraits et le motif de son voyage.

Edouard, fils du lord Arlington, qui vient la demander en mariage pour lui-même, de la part de son illustre aïeul Arundell ! quelle douce surprise ! quel enchantement pour Arabelle !

Tandis qu'ils se livraient à tout ce que leur situation nouvelle avait de délicieux, on vint les avertir que sir Réginald Angus demandait à les voir, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; ils s'y rendirent sur-le-champ.

Réginald était près d'expirer ; il le leur dit, et les conjura de vouloir bien déposer ses restes dans les tombeaux de ce château, jusqu'à ce que sa famille, qu'il les suppliait d'avertir de sa mort, vint les reprendre ; il indiqua l'endroit où l'on trouverait les tombeaux, et il rendit le dernier soupir, après avoir mille fois demandé grâce à la sensible Arabelle, qui ne pût refuser des larmes à sa mort.

Ses dernières volontés furent exécutées dès le lendemain.

Nous ne ferons aucune réflexion sur la

fin de ces deux insensés ; c'est et ce sera toujours celle des êtres dépravés qui leur ressembleront, et si c'est quelquefois une perte, pour leurs familles, c'est toujours un gain réel pour la société.

Il fut ensuite question dans le petit comité de ce que l'on ferait du corps de sir Henri.

Quoiqu'Edouard eut fait serment de ne rien dire à personne qu'à Arabelle du secret de sa naissance, la circonstance était de celles qui forcent la loi.

Palmer était un homme sûr, entièrement dévoué aux intérêts de nos jeunes gens. Il fut en conséquence appelé à la grande confidence; il en frémit, et quand il entendit parler du prochain voyage de milord Arlington au château d'Arundell, avec sa scélérate épouse, il lui vint une idée fort sage, qui fut adoptée.

Ce fut d'emporter le corps de sir Henri, de s'avancer à grandes journées vers Arundell, et de remettre ce corps entre les mains du père de Natalie, pour qu'il en fit ensuite ce qu'il jugerait convenable.

Ce parti irrévocablement pris, on se remit en route. Arabelle monta un des superbes chevaux de jeunes gens, on laissa

les morts ; on emmena les blessés, qui devaient servir de témoins, et en cinq jours de marche forcée on fut sous les créneaux du château d'Arundell.

Quelle charmante surprise pour le bon vieillard, qui ne s'attendait pas à revoir sitôt son cher enfant ! mais dans quelle extase il entra quand il vit l'adorable Arabelle !

Il voulut avancer, ses pieds se sentirent fixés à la terre ; il voulut parler, la parole expira sur ses lèvres ; il ne put que rester immobile, en contemplation et la bouche entr'ouverte.

Enfin, quand il fut un peu revenu de son premier ravissement :

« Amène, dit-il à Edouard, amène cette divine créature sur mon sein paternel, et il la serra contre son cœur, et il l'embrassa plusieurs fois, en la baignant des larmes de la plus expansive tendresse.

« O mille et mille fois soit béni le grand Etre qui a daigné faire descendre du ciel cet ange incomparable, pour le bonheur éternel de mon Edouard ! Arabelle, céleste Arabelle ! ah ! sois ma fille, ma bien-aimée fille ! tu me rendras ma pauvre Natalie, que j'ai si désastreusement perdue !

Ô mes enfans ! mes enfans, que je rends grâces à mon Dieu de m'avoir conservé la vie, puisqu'il destinait encore à ma vieillesse des jours délicieux, qui vont me reporter à tout ce que mon jeune âge eût jamais de plus doux. »

CHAPITRE XXXVII.

Ils sont en route.

Il était bien naturel de laisser un libre cours à ces premiers épanouissemens.

Mais dieux ! que devint l'irascible Arundell quand il fallut lui détailler les derniers crimes du fils de... de qui, juste ciel ? de l'empoisonneuse de sa fille ! du bourreau de son adorée Natalie !

Quelques ménagemens qu'on eût employés pour adoucir ce que le récit pouvait avoir de trop déchirant, le vénérable vieillard, mû par un sentiment d'indignation instinctive, devina tout, frémit d'une nouvelle horreur, et dans le plus effrayant accès du délire le plus frénétique, jura qu'il offrirait à l'univers un spectacle plus épouvantable encore que les crimes de la

scélérate Madely et de son exécrable fils, et que ce serait la vengeance incommensurable qu'il se promettait d'en tirer.

Tout le monde sait qu'on ne doit rien opposer à de semblables explosions, surtout quand le motif en est si juste, que le silence de l'assentiment et de l'approbation. Chacun y mit du sien et parvint, par une sage complaisance, à calmer l'âme, cruellement torturée, de ce digne et malheureux père, qui, en se retirant pour le repos de la nuit, dit à ses enfans :

« Mes bons amis, je vais disposer cette nuit le plan de mon drame ; il sera bien noir, je vous en avertis : chacun de vous y aura un rôle. Je ferai ces rôles si naturels que vous n'aurez qu'à vous souvenir de ce que vous êtes et de ce qui vous a été fait pour les bien jouer.

Edouard, tu te rappeleras de la mort de ta mère et de la tienne (car tu sais que le bourreau croit que tu n'es plus) ; je ne t'en dis pas davantage.

Arabelle, vous vous souviendrez des attentats commis contre votre amant, et du frère d'Edouard dans les bras impurs duquel vous vous débattiez vous-même il n'y a qu'un instant.

Vous avez fait une chose bien sage d'apporter ici ses restes odieux : j'en tirerai le parti convenable.

O nature ! nature déchirée dans tes organes les plus sensibles ! nature dont rien n'amortit les douleurs, dont rien n'assoupit les regrets, dont rien ne répare les pertes ! tu ne trouves de soulagement à tes tourmens incurables que dans l'espoir de la vengeance.

L'amant peut trouver la sienne dans l'inconstance ; une maîtresse infidèle est oubliée, quand une maîtresse plus constante en apparence lui succède ; tout enfin, tout se remplace dans le monde... mais qui remplacera pour moi la Natalie que j'ai perdue. Adieu, mes enfans.... adieu.... demain... »

Nous ne devons pas laisser ignorer à nos lecteurs que du château même où Edouard avait eu le bonheur de retrouver et de sauver Arabelle, Palmer avait sur-le-champ renvoyé son domestique à Wolney-Castle, pour instruire le lord Salsbury de tout ce qui s'était passé, et l'inviter à se rendre chez son ancien ami, le lord Arundell, pour voir combler les vœux et la félicité de nos jeunes amis.

Arundell, lui-même, lui envoya un exprès avec la lettre la plus pressante.

Cependant Edouard, fidèle à sa promesse, avait fait avertir la famille de sir Réginald Angus, et avait essayé de donner à la catastrophe qui avait causé sa mort les couleurs les plus propres à sauver en partie son honneur.

Tous ces arrangemens pris, il ne fut plus question que de voir venir le lord Arlington et sa coupable épouse.

En les attendant, Palmer et Arabelle instruisirent Arundell de toutes les infamies du méprisable lord Cantwell. Le généreux vieillard fut indigné de cette complication de lâches procédés, et commença à regarder comme une epèce de bonheur l'enlèvement d'Arabelle par le perfide sir Henri; car il pensa que l'oncle infâme aurait pu se porter, contre sa nièce, à quelqu'extrémité; en conséquence, il manifesta une joie extrême de l'avoir près de lui.

Rien n'égalait le plaisir qu'éprouvait ce digne seigneur dans la société de nos deux charmans enfans, que l'impatience où il était de voir arriver Jenkins avec les ac-

teurs nécessaires à ce qu'il appelait son drame noir ; il avait écrit lettre sur lettre à son plénipotentiaire, dont il reçut enfin celle qu'on va lire.

Au très-honorable lord ARUNDELL, *etc.*

JENKINS, etc.

« Milord,

» Enfin nous sommes en marche, et
» sous peu de jours le château d'Arundell
» aura dans son sein ceux dont vous avez
» désiré la présence.

» Le lord Arlington, toujours bon, tou-
» jours sensible, toujours pénétré pour
» vous de la plus respectueuse tendresse,
» n'opposait aucun obstacle à votre désir ;
» il semblait au contraire se faire une fête
» d'une entrevue retardée si long-temps.

» Mais il n'en a pas été de même de la
» coupable Madely.

« Que peut nous vouloir le lord Arun-
» dell ? a-t-elle dit sèchement, après avoir
» lu votre invitation ; que peut-il exister
» de commun entre lui et nous ? » — Je l'i-
» gnore, madame, ai-je répondu; milord
» m'a chargé d'une commission, je m'en
» acquitte et je n'en sais pas davantage ;
» tout ce que je puis soupçonner, c'est que

» sentant qu'il avance beaucoup en âge,
» il voudrait voir, avant de payer le tri-
» but, celui qui fut l'époux et celle qui fut
» l'amie de sa fille.

» A ces paroles tous ses traits se sont
» renversés ; mais comme la dissimulation
» est une des sciences dans lesquelles elle
» excelle, son trouble n'a pas duré long-
» temps.

» Nous ne pouvons guère nous refuser à
» ce que ce digne père désire de nous, a dit
» lord Arlington avec beaucoup de dou-
» ceur, surtout après la volonté qu'il
» m'a laissé voir, de me faire l'héritier
» de tous ses biens. — Volonté dans la-
» quelle il persiste, ai-je ajouté préci-
» pitamment, et si milady veut me per-
» mettre de le lui dire, je crois qu'il ne
» marque tant d'impatience de la voir
» avec son époux, que pour lui faire hom-
» mage à elle-même du tendre sentiment
» qui le porte à léguer son bien au lord
» Arlington et à son fils. — « Quoi ! vrai-
» ment, s'écrie la méchante femme, au
» comble de la joie, le lord Arundell pen-
» serait à répandre ses bienfaits sur notre
» fils ! ô cher Henri ! quel bonheur ! allons,
» puisqu'il en est ainsi, je suis prête à
» partir. »

» En effet, les ordres ont été donnés sur-
» le-champ, et nous partons après-demain.
» J'ai cru, milord, devoir vous en don-
» ner avis par la présente.
» J'ose espérer que vous ne me saurez
» pas mauvais gré du stratagème que j'ai
» employé pour vaincre la résistance de
» lady Arlington. Je savais que vos projets
» ne pouvaient s'accomplir sans elle, et je
» jouis quand je pense que le ciel va lan-
» cer enfin sa foudre, trop long-temps sus-
» pendue sur la tête coupable.
» Daignez agréer, milord, le respec-
» tueux hommage des sentimens de re-
» connaissance et de vénération avec les-
» quels je suis, de votre grâce,
» *Le*, *etc*. SALOMON JENKINS. »

« Ah! je la tiens donc enfin, s'écrie avec transport le lord Arundell. »

Et sa figure vénérable rayonna de la plus brillante sérénité, à l'approche du moment où il allait satisfaire enfin son cœur si cruellement ulcéré.

Il était bon, ce cœur, il était généreux et sensible; mais qu'on réfléchisse aux coups affreux qui lui avaient été portés, et l'on concevra, non-seulement sans peine combien il devait avoir soif de ven-

geance ; mais encore on sera satisfait de voir cette vengeance si juste, prête à tomber enfin sur un des monstres les plus cruels que l'enfer ait jamais vomis.

CHAPITRE XXXVIII.

Événemens préparatoires.

Ils sont arrivés. Jenkins, qui les a devancés de quelques heures, pour prévenir le lord Arundell, a eu la douceur d'embrasser son Edouard et de voir la charmante Arabelle sous la protection de l'aïeul de son amant.

On est convenu, comme de raison, de soustraire, jusqu'à nouvel ordre, les deux jeunes gens à l'œil des nouveaux venus.

Le château d'Arundell est comme une petite ville ; on leur en a assigné un charmant quartier, en attendant le moment d'une explosion qui ne peut pas tarder.

Le lord Arlington, en entrant à Arundell, ne put se défendre d'une émotion extraordinaire ; sa compagne ne put non plus revoir ce séjour sans trouble : mais qu'elles étaient différentes les causes de ce qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre !

Une douleur auguste, des regrets innocens, des larmes pures d'un côté; de l'autre, l'effroi, le remords, la terreur et tout ce qui poursuit le crime!

Arundell, en voyant Arlington, crut voir Edouard, tant la ressemblance, à l'âge près, était frappante et parfaite. Ces deux dignes seigneurs s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre, et y restèrent long-temps embrassés, ne se parlant que par des sanglots et des larmes.

L'accueil que reçut lady Madely fut, contre son attente, d'une politesse outrée, et où le vieillard malin chercha même à mêler quelque chose d'affectueux.

Il avait bien son dessein, il voulait qu'elle ne put soupçonner en aucune manière qu'il était instruit de toutes ses atrocités, afin d'assurer mieux l'effet du coup qu'il avait à porter.

Il se fit un malicieux plaisir de lui parler de sir Henri et de la féliciter sur le bonheur qu'elle avait d'être mère.

Lord Arlington disait, en soupirant, que ce bonheur serait bien plus grand, si ce fils dont on parlait donnait de plus flatteuses espérances; mais que sir Henri était un jeune insensé, dont son aveugle mère

semblait avoir conspiré la perte, et que pour lui, jusqu'à ce jour, il n'en avait pas eu la moindre satisfaction.

« Consolez-vous, mon ami, disait Arundell, il ne vous donnera plus de chagrin : il vient un temps où les jeunes gens rentrent en eux-mêmes, et vous devez espérer que sir Henri vous épargnera à l'avenir les peines dont il vous a rendu victime jusqu'à ce jour. — C'est ce que je ne cesse de dire à milord, interrompit Madely ; mais il est tellement prévenu contre son fils, qu'il ne veut pas croire que jamais il puisse se corriger. — Il a tort, et je lui prouverai le contraire. »

Ainsi, par des mots ambigus, Arundell jetait les fondemens de la grande scène qu'il préparait en silence. Tous ses ressorts étaient disposés ; toutes ses mesures prises; tous ses personnages bien stylés et aussi impatiens que lui ; il n'attendait plus que le lord Salsbury, qui arriva enfin avec la bonne Annah.

Jenkins, prévenu de tout et qui conduisait tout, s'empara de la chère nourrice, comme elle descendait de voiture, et la mena bien vîte auprès de nos jeunes gens, tandis qu'Arundell, qui avait été

quelques pas au-devant de son ami, le mit en peu de mots au fait de tout ce qu'il lui était essentiel de savoir.

On se fera, sans peine, une idée de l'indignation de ce généreux vieillard, en apprenant les crimes atroces de la scélérate qu'on s'apprêtait à punir.

Il demanda à voir nos deux jeunes amis: Jenkins l'y conduisit. Edouard ne manqua pas son effet sur le lord; il fut émerveillé des grâces, de la charmante tournure du jeune homme, et ne put disconvenir qu'Arabelle et lui étaient faits l'un pour l'autre.

Mais lorsqu'Edouard eut ouvert la bouche pour lui peindre sa reconnaissance des bontés dont il avait daigné l'honorer sans le connaître, le lord crut entendre la voix suave de l'ange du sentiment, avec sa touchante expression, et il ne tarda pas à s'apercevoir que le beau physique d'Edouard n'était que la séduisante enveloppe d'un moral bien plus intéressant encore.

Il embrassa tendrement les deux jeunes gens, en les assurant de la part qu'il prenait à leur prochain bonheur.

Un jour lord Arundell vint visiter ses protégés, à son ordinaire, car il n'en passait pas un sans se procurer cette jouissance. Il leur dit qu'ils lui feraient plaisir de

se promener le lendemain dans un endroit du parc, qu'il leur indiqua, et dans le cours de la matinée.

« Vous m'y verrez avec quelqu'un qui est bien cher à l'un de vous deux, mes enfans, et le sera bientôt à l'autre. Edouard je n'ai rien à te dire ; sache seulement te commander, et qu'il ne t'échappe rien qui puisse trahir ton secret. » Edouard promit tout.

Le lendemain nos amis allèrent, avec Annah, se promener à l'endroit prescrit, et bientôt Arundell se présenta à leurs yeux avec le lord Arlington.

Malgré la parole donnée, Edouard sentit ses genoux fléchir sous lui, et il eut besoin du secours d'Arabelle pour se soutenir. Arundell s'en aperçut, et le raffermit d'un coup-d'œil.

« Grands dieux ! l'aimable couple, s'écria lord Arlington ; ô milord ! puis-je, sans indiscrétion, vous demander qui sont ces charmans enfans ! — L'un, dit Arundell, est un jeune parent que j'ai découvert depuis peu ; l'autre est une adorable personne, d'une naissance illustre, que je compte lui donner pour épouse : c'est en partie pour vous rendre témoin de leur hymen

que je vous ai invité à venir passer quelque temps dans ma solitude. — Le jour de leur bonheur sera celui du mien. — Je le crois, et ce jour, c'est demain; je vous conterai tout cela; laissons ces chers enfans continuer leur promenade : c'est demain, entendez-vous, mes amis; mais j'aurai le plaisir de vous voir avant. »

Et il les quitta en emmenant le lord Arlington, qui ne pouvait se lasser de retourner la tête de leur côté : pantomime qu'ils faisaient à chaque pas eux-mêmes.

« Me trompai-je, s'écria Arabelle, quand ils furent à quelque distance? mais, mon ami, cet homme plein de dignité que nous venons de voir, cet homme d'un air si noble, d'une si belle figure, ressemble à ce portrait... c'est votre père, mon ami. — Oui, mon Arabelle, oui, je crois; tout mon cœur me dit que c'est mon père : ô mon Arabelle! ô mon amie! avez-vous entendu? Il ne me connaît pas encore; mais comme son cœur s'est ému! comme sa voix s'est altérée! comme son œil s'est enflammé! oh! l'instant approche, mon amie! demain, demain, notre digne protecteur l'a dit, demain j'aurai un père; demain j'aurai une épouse; demain il n'y aura pas sous le ciel

une créature plus heureuse que moi. —Si ce n'est celle qui fut la sœur d'Edouard. »

A ces mots Edouard se précipita aux genoux de la charmante amie, qui le releva tendrement et lui laissa baiser la belle main qu'elle lui tendit.

Annah avait eu toutes les peines du monde à ne pas s'écrier : « Ah ! mon Dieu, comme ce beau monsieur vous ressemble! »

Par bonheur elle s'était retenue ; sans cela elle gâtait tout, ou beaucoup de choses du moins. L'intention d'Arundell avait été, par cette entrevue à la promenade, de préparer le lord Arlington à ce qui devait se passer le lendemain.

Nous y voici, enfin, à ce lendemain terrible ; c'est ici que vont se développer les grandes scènes qui doivent amener le dénoûment désiré.

Tremble, exécrable Madely ! l'arrêt est prononcé, l'enfer s'ouvre, il va t'engloutir.

CHAPITRE XXXIX.

Le Drame noir. — Vengeance.

Le jour était on ne peut pas mieux choisi ; c'était l'anniversaire de la naissance d'E-

douard, et conséquemment du meurtre infâme de la belle et infortunée Natalie.

Un nombre considérable d'amis et de voisins s'était rassemblé pour la fête que le lord Arundell célébrait tous les ans, à pareille époque, pour la commémoration de la perte douloureuse et en l'honneur des restes inanimés de sa fille toujours adorée, quoique dans le tombeau.

Pour cette fois on avait préparé le monument de manière à répondre aux vues secrètes du lord; Jenkins, qui devait être un des principaux personnages, avait tout habilement dirigé, et l'effet du drame noir était immanquable.

Toute la journée se passa au château assez mélancoliquement: on n'ignorait pas le sujet de la fête du soir, et ce sujet n'était pas gai.

Lady Arlington aurait voulu être à mille lieues; mais c'était à cette lugubre cérémonie que lord Arundell avait promis de faire lecture de son testament en faveur du fils du lord Arlington, et autant par cupidité que par politique, la barbare Madely fit bonne contenance.

A l'entrée de la nuit, le cortége se mit en marche et partit du château pour se

rendre à l'endroit solitaire du parc qui recélait le tombeau érigé a Natalie, par la tendresse et la douleur paternelles.

Lord Arundell, depuis l'arrivée d'Arlington et de sa femme, avait évité de les conduire du côté de ce monument et même de leur dire qu'il existât.

Il était de la plus grande magnificence; c'était un édifice construit sur le modèle de la fameuse basilique de Plotine, ou Faustine, connue à Nîmes sous le nom de la maison carrée; il était conséquemment très-digne d'admiration pour la noble simplicité de son architecture extérieure : l'intérieur était vaste; le tombeau, placé dans le milieu, sur une estrade très-élevée, était entouré d'une balustrade de marbre noir; on montait à l'estrade par neuf degrés de marbre de même couleur, qui régnaient autour de l'enceinte du monument.

Une lampe antique, à plusieurs branches, était suspendue au plafond et brûlait jour et nuit, au-dessus de la tombe.

Dans les entre-colonnades, brûlaient aussi, mais ce jour-là seulement, des lampes de la même forme et plus petites que celle du milieu.

Sur la plaque qui recouvrait la tombe,

était la statue, en marbre, de Natalie endormie, la tête posée sur des coussins.

Tout le fond de l'édifice, derrière le tombeau et en face de la porte d'entrée, était voilé par un grand rideau semblable à celui qui partageait en deux le temple de Jérusalem.

Deux cents hommes, tant domestiques que vassaux, vêtus de deuil et chacun un flambeau à la main, partirent, comme on l'a dit, du château pour se rendre au monument, suivis du lord Arundell et de toute sa compagnie.

Toutes les avenues du parc qui y conduisaient étaient illuminées; le monument l'était lui-même, en-dehors, avec des petites lampes de toutes couleurs, qui formaient le dessin de sa belle architecture et présentait un superbe coup-d'œil.

On marchait en gardant un morne silence, qui n'était interrompu, de temps en temps, que par une musique d'instrumens à vent, qui exécutaient des airs lugubres et analogues à la cérémonie sérieuse et à la triste fête qui se célébrait.

Enfin, tout le monde est entré dans l'intérieur du monument, dont les portes se

sont refermées avec un fracas qui a fait frissonner l'inquiète Madely ; un recueillement religieux a pénétré toutes les âmes, dans cette mélancolique enceinte ; tous les yeux sont fixés sur le marbre qui représente l'infortunée victime d'une mort prématurée, dont on va connaître enfin la cause.

Milord Arundell, quand tout le monde est placé, s'avance, seul, vers la balustrade, monte les degrés et, courant au tombeau, se prosterne contre le marbre, en embrassant le simulacre glacé de sa malheureuse fille ; il ne prononce pas une parole ; on n'entend que ses sanglots, et tous les spectateurs, excepté Madely, versent les larmes du plus sincère attendrissement, et partagent son auguste douleur.

Le bon vieillard se relève ensuite, et appelant à haute voix celui qui fut son gendre :

« Approchez, lord Arlington, approchez, dit-il, et venez, avec un père inconsolable, jeter encore un regard de tendre pitié sur l'image de celle qui fut votre épouse. »

Arlington obéit, monte les degrés et

s'approche respectueusement d'Arundell, qui lui tend une main tremblante.

« C'est ici, mon ami, dit le vénérable lord, d'une voix attendrissante, c'est ici que dort, depuis vingt ans, d'un sommeil éternel, la céleste créature qui fut ma fille et ton épouse; nous avons plié, sans murmure, sous le coup prématuré qui nous a privés d'elle, parce que nous avons cru que ce coup effroyable était porté par le ciel.

Mais, frémis, homme généreux, frémis, époux tendre et sensible ! ce fut l'enfer qui nous en frappa, ce fut l'enfer qui dévora l'innocente et vertueuse Natalie, et qui l'immola par les mains exécrables d'une de ses plus barbares furies; ta femme périt empoisonnée par celle qui est aujourd'hui l'indigne usurpatrice de ses droits et de son auguste nom d'épouse ! »

« Mes amis ! mes amis, saisissez-vous de cette femme criminelle; chargez ses membres des liens les plus étroits, et qu'elle n'échappe pas à la vengeance implacable d'un père, ni au juste supplice qui l'attend. »

Les ordres d'Arundell furent exécutés sur-le-champ, malgré les cris, les con-

vulsions et la résistance de la mégère ; elle fut déposée en face du tombeau, au pied de la balustrade et gardée à vue.

Toute l'assemblée était dans une morne stupéfaction et attendait, en silence, la fin d'une scène aussi terriblement commencée.

Arundell continua le récit de tout ce que lui avait appris Jenkins ; des murmures d'indignation violente éclataient parmi les auditeurs ; l'exécrable femme eut l'audace de demander les preuves ; Jenkins parut et l'accabla des démonstrations les plus convaincantes.

Jusque-là cependant, par un arrangement convenu entre les acteurs de cette scène, ni Arundell, ni Jenkins n'avaient parlé d'Edouard que comme d'une victime immolée au moment de sa naissance ; Arlington s'écria douloureusement : « Et mon fils aussi, mon Edouard a donc péri. »

« Non, non, s'écrie Edouard, sortant tout à coup de derrière le grand voile qui partageait l'édifice ; non, mon tendre et respectable père ; grâce aux soins de la plus rare amitié, votre Edouard vous reste pour vous venger et vous consoler, s'il est possible. »

Et il se précipita aux genoux de son

père, qui le releva et pensa expirer de joie, dans ses embrassemens.

Quelle apparition touchante pour tous les spectateurs! quel coup de foudre pour l'exécrable Madely! il n'y avait pas à s'y méprendre; Edouard, vêtu de deuil comme son père, lui était si semblable, que ces deux belles créatures excitèrent des applaudissemens universels.

« Ainsi, dit Arundell, au lord Arlington, ainsi les complots de l'infernale furie n'ont atteint qu'une victime : plus heureux que moi, tu possèdes un fils digne de ma Natalie et de toi; mais, sans me tourmenter à être jaloux de ton bonheur, je le partagerai, et le vertueux Edouard nous consolera, en partie, de la perte de sa digne mère. »

Alors l'infâme Madely voyant que tout tournait absolument contr'elle, voulut user encore une fois de la ressource de cet artifice dans lequel elle était si consommée; elle demanda la permission de parler, et l'obtint.

CHAPITRE XL.

Fin tragique de Madely. — Conclusion.

Elle commença par convenir de tous ses torts, qu'elle rejeta sur l'excès de son amour pour le lord Arlington; elle avoua cependant que cet amour ne pouvait être l'excuse de tant de crimes, et demanda, pour toute grâce, qu'il lui fut choisi un lieu d'exil où elle se retirerait avec son fils.

« Il y est déjà, dans ce lieu d'exil, ce fils digne de sa mère, s'écria Arlington d'une voix foudroyante. »

Il fit un signal, et l'on apporta sous les yeux de cette mère abominable le corps inanimé de son cher sir Henri.

A cette funeste vue, toutes ses facultés l'abandonnèrent : « Monstres exécrables! scélérats! ils ont poignardé, ils ont assassiné mon fils! — Misérable! crie de son côté le furieux Arundell, abominable mégère, tu as empoisonné mon innocente fille, tu as dévoué à la mort son enfant innocent, et tu oses te plaindre! mais apprends, monstre d'abjection et de férocité, apprends que ton infâme fils, bien semblable à son

atroce mère, n'a subi que le sort qu'il méritait; veux-tu connaître son meurtrier? Approchez, Arabelle! »

A ces mots, Arabelle parut, et un murmure d'admiration s'éleva dans toute l'assemblée.

« La voilà, dit Arundell, la vertueuse héroïne qui a prévenu son déshonneur et vengé son injure, en trempant ses mains courageuses dans le sang d'un lâche ravisseur, tout prêt à consommer son crime par la plus féroce violence.

Voila, lord Arlington, voilà le fils que tu as perdu, voila le fils que tu retrouves, le voilà, cet héritier que je t'ai promis, et cet époux que, sans doute, tu ne refuseras pas d'unir a l'adorable Arabelle.

Allons, mes amis, quittons tous ce séjour de douleurs et de larmes; détachez les liens de cette femme; je pourrais invoquer contr'elle la juste sévérité des lois; un bûcher me vengerait du poison qui m'a privé de ma fille, mais ne me la rendrait pas.

Laissons cette furie seule dans ce tombeau, avec les restes de son indigne fils et ceux de sa victime : qu'elle leur envie leur place dans la tombe, et que chaque jour

on lui apporte, dans ce séjour de mort, de quoi alimenter sa rage, ses remords et sa vie.

Tel est l'arrêt irrévocable que j'ai porté contre cette scélérate. — Et qui ne sera point exécuté, s'écria cette furieuse, dont on avait détaché les liens.

Elle s'élance à la balustrade; c'est en vain qu'on veut s'en ressaisir; le désespoir, la fureur lui donnent de nouvelles forces; elle franchit la barrière, se précipite sur Arabelle et s'apprête à la déchirer : des cris affreux se font entendre; personne n'ose s'exposer à la rage de cette bête féroce.

Edouard, hors de lui, la saisissant d'une main par les cheveux, lui plonge de l'autre son épée toute entière jusqu'au fond du cœur, en s'écriant d'une voix qui n'avait plus rien d'humain : « Ma mère est vengée! »

Il jette son épée toute sanglante et court à Arabelle, déjà dans les bras d'Arundell et d'Arlington; heureusement elle n'avait d'autre mal que la peur.

La misérable Madely alla tomber sur le cadavre de son fils et y vomit à l'instant son âme impure.

Tout le monde sortit de l'enceinte redoutable où venait d'éclater la vengeance du ciel, d'une manière si terrible.

Quoi de plus visiblement marqué, en effet, du doigt de la Providence, que la punition de Madely par la main d'Edouard dont elle avait tué la mère et qu'elle avait voulu si opiniâtrément sacrifier lui-même.

O justice distributive ! malheur à qui ne te croit pas !

Nous voilà maintenant débarrassés de nos plus cruels ennemis ; respirons un moment, et quand nous aurons laissé respirer aussi tous les personnages de notre drame noir, nous terminerons notre tâche par le court récit des événemens ultérieurs.

Les voilà plus calmes... nous pouvons poursuivre.

On donna des ordres pour que les derniers devoirs fussent rendus aux victimes, et que cela se fît sans bruit et sans cérémonie ; les ancêtres des Clifford et des Arlington n'auraient peut-être pas vus de bon œil, dans leurs tombeaux, une Madely et un sir Henri.

On fit les plus brillans préparatifs pour l'hymen de nos deux anges, qui répandaient autour d'eux, par leurs charmes

leurs grâces et leurs vertus, tout ce que l'existence a de plus doux et de plus enchanteur.

A trente milles à la ronde, l'indigence disparut dans ce canton, par les soins de nos jeunes époux et de leurs généreux parens ; voilà les véritables fêtes.

Cependant on avait renvoyé Palmer, après le mariage, a Wolney-Castle, avec une bonne et sûre escorte ; il était fondé des pouvoirs d'Edouard qui, comme époux, réclamait le bien de sa femme. Jenkins avait voulu l'accompagner, mais Edouard s'y était opposé ; il ne voulait plus être séparé du mortel généreux qui, non-seulement lui avait sauvé la vie comme par miracle, mais encore qui l'avait conduit, par des routes aussi étranges, à un bonheur dont on a rarement l'exemple sur la terre.

Jenkins avait bien soixante-dix ans, à peu près ; il était temps qu'il jouit auprès de son pupille et des heureux qu'il avait fait, d'une existence heureuse comme eux.

Le lord Arlington, en outre, ne pouvait se lasser de le bénir de lui avoir conservé son fils.

Bref, Jenkins devait vivre et mourir

chéri, adoré, respecté de tous les membres d'une famille qui lui devait tant, et cela fut ainsi.

Palmer partit donc seul, et ne tarda pas à revenir, en possession de tous les biens d'Arabelle, excepté de ce qui avait été absorbé en folles dépenses.

Interrogé sur le succès de son voyage, il en fit ainsi le détail :

« Arrivé à Wolney-Castle, je me suis présenté au lord Cantwell, qui m'a appris la nouvelle de l'enlèvement de sa nièce. Je lui ai appris celle de son mariage, et j'ai exposé ma mission, avec la fermeté d'un homme qui se sent en force ; j'avais avec moi des gens de loi et de bons témoins : j'ai exhibé mes pouvoirs d'abord, ensuite tous mes actes originaux, dont il n'avait que les copies ; ensuite mon vrai testament, que je lui ai reproché d'avoir falsifié ; il a voulu se fâcher ; mauvais moyen : il m'a renvoyé au lendemain ; j'ai consenti. Le lendemain on l'a trouvé mort dans son lit, d'une attaque d'apoplexie ; il y était sujet, mais celle là était la bonne. J'ai fait mes diligences ; j'ai fait enterrer l'oncle ; j'ai pris possession de tous les biens, au nom de la nièce, qui se trouve aujourd'hui seule héritière de la famille Cantwell, et me voila. »

Palmer fut loué, bien récompensé, et peu de jours après épousa la bonne Annah, qui ne s'attendait pas à cette bonne aubaine, et qui resta pour jamais, avec son mari, près de nos jeunes époux.

Nous n'avons pas osé parler de leur bonheur, lorsque l'hymen a permis à l'amour de déployer pour eux tous ses droits et toutes ses félicités. Il est certains objets qu'on ne peut que gâter en voulant les peindre.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, sous le ciel, jamais union ne fut plus constamment heureuse.

Arundell et Salsbury vécurent encore long-temps pour en être témoins; le bon Arundell, surtout, eut la douceur de voir ses arrières-petits-enfans; Arlington oublia ses malheurs dans le sein d'Edouard et d'Arabelle, et nos deux nègres partagèrent la félicité commune jusqu'à leur dernier moment.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

